



**marieke  
allouche**

**l'âge  
de  
l'ombre**

**flammarion**

Pendant plusieurs mois, Marieke Aucante s'est cloîtrée volontairement avec les femmes de la maison de Ma Zohra, la matriarche toute-puissante qui préside aux destinées d'une famille dans le Sud algérien. Jouant le jeu jusqu'à la limite de ses forces, vite admise à part entière dans la petite communauté familiale, elle s'est voilée pour sortir, elle a vécu des nuits écourtées par la prière, elle a fui la présence des hommes, elle a assisté aux cérémonies qui ponctuent la vie des femmes, elle s'est laissé soigner par la rebouteuse plus qu'à demi sorcière.

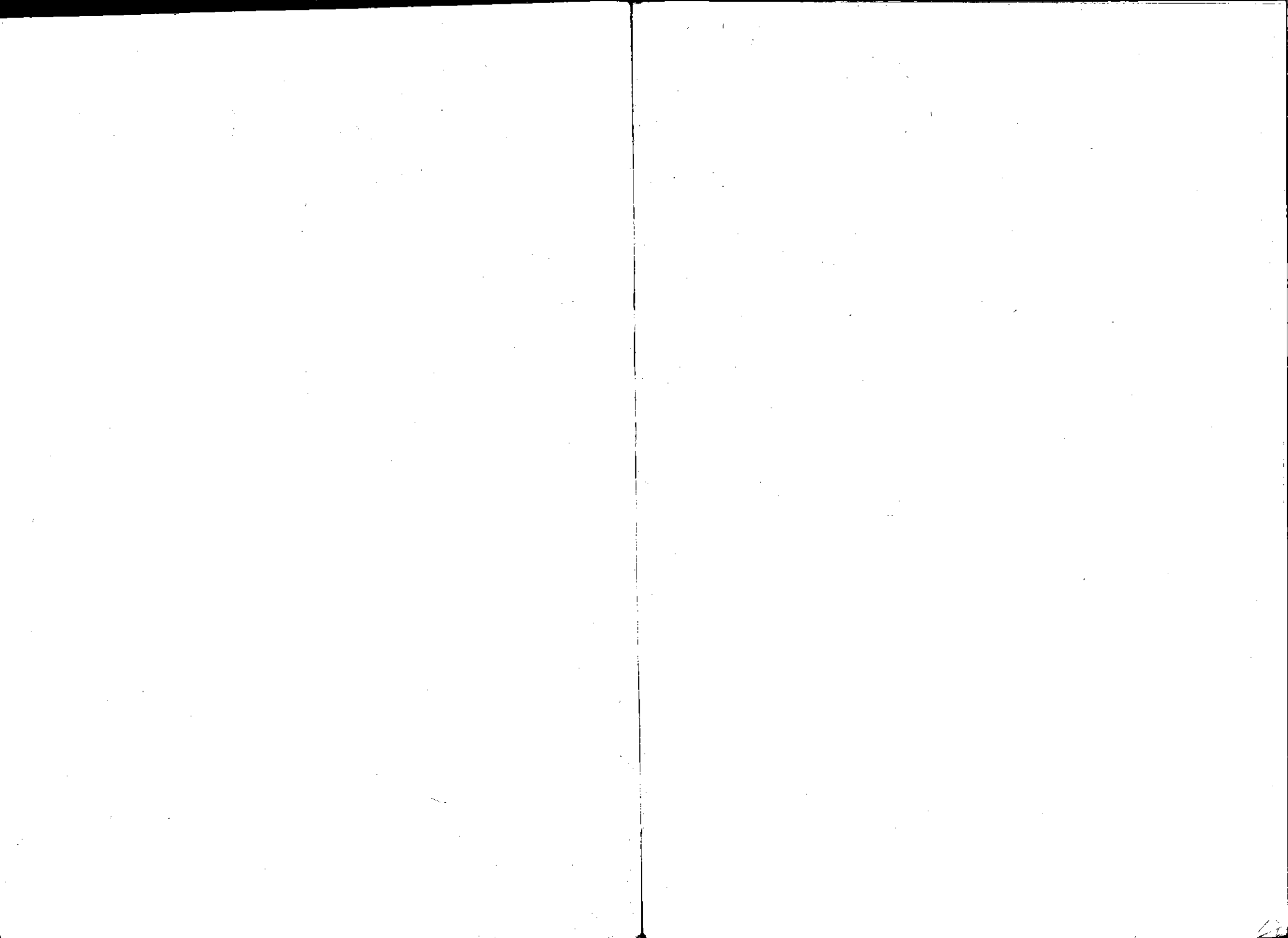
En même temps qu'elle nous livre un témoignage sur la vie de ces femmes complètement coupées du monde à quelques heures de car des grandes villes du Nord, sur leurs activités quotidiennes comme sur leurs fantasmes, Marieke Aucante raconte avec une sensibilité de romancière comment elle a été prise au piège redoutable de la monotonie et de la régression jusqu'à cet **âge de l'ombre** irresponsable et sécurisant. Et si ces femmes connaissaient une certaine forme de bonheur? Marieke Aucante, à travers son récit, repose la question de la condition féminine.

Photo de couverture : PIERRE AUCANTE



9 782080 643780

FF 4378 81-VI



L'AGE  
DE L'OMBRE

GEN IV 6109

MARIEKE AUCANTE

# L'AGE DE L'OMBRE



ACQUISITIONS  
A. 178 466  
FLAMMARION

Pour recevoir régulièrement, sans aucun engagement de votre part, l'Actualité Littéraire Flammarion, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse à :

Flammarion, Service ALF, 26, rue Racine, 75278 PARIS Cedex 06.

Pour le CANADA à :

Flammarion Ltée, 163 Est, rue Saint-Paul, Montréal PQ H2Y 1G8

Vous y trouverez présentées toutes les nouveautés mises en vente chez votre libraire : romans, essais, sciences humaines, documents, mémoires, biographies, aventures vécues, livres d'art, livres pour la jeunesse, ouvrages d'utilité pratique...

© Flammarion, 1981.

ISBN : 2-08-064378-9

## AVANT-PROPOS

*L'hospitalité spontanée et souveraine des peuples berbères n'est pas une légende. Je déambulais dans les rues de Ghardaïa, aux portes du Sahara algérien, quand je rencontrai pour la première fois Nour Eddine. Me voyant sac au dos, il s'enquit délicatement de mes conditions d'hébergement et m'offrit le gîte et le couvert pour mon séjour.*

*Je dînai avec lui et ses amis. Derrière un rideau, les femmes parlaient, préparaient le couscous. Le lendemain seulement, il me présenta aux femmes de sa maison. Je fus frappée par le dépouillement de la pièce, émue par la spontanéité de leur accueil malgré la barrière du langage.*

*Je revins souvent, mais trop vite et toujours en présence de Nour Eddine, le seul homme de la maison. Par la suite, je refusai de prendre mes repas avec lui pour rejoindre les femmes dans la cuisine, le lieu privé où l'hôte n'entre pas. L'envie d'approfondir mes relations avec l'une des femmes m'amena à apprendre l'arabe dialectal.*

*Nour Eddine émigra en France. Je profitai de son absence pour aller partager la vie de la famille. Cette volonté mûrie n'avait rien d'une fuite, mais, au contraire, elle découlait de l'état de plénitude dans lequel je me trouvais alors. Je ne savais pas combien de temps je resterais là-bas. Mes séjours trop brefs nous laissaient*

*insatisfaites et la complicité naissante avec Inaame devenait exigeante. La sérénité qui émanait de cette communauté de femmes cloîtrées m'intriguait. En Europe, ce milieu réputé fermé et impénétrable donnait prise, même pour les féministes, aux clichés les plus confortables ; en Algérie du Nord, il suscitait les légendes les plus invraisemblables. En fait, personne ne savait vraiment, pas même les hommes qui les côtoyaient. Deux mondes cloisonnés.*

*En arrivant chez elles, je me suis astreinte à adopter leur mode de vie. C'était la condition essentielle pour vivre un échange authentique. J'entrouvrais pour elles une fenêtre sur le monde ; elles m'amenaient à réviser mes notions, bien enracinées, de rêve, de liberté, à réinventer la simplicité.*

*L'intégration est illusoire, la chaleur humaine ne l'est pas. Emprisonnée dans les contradictions d'une situation ambiguë, j'ai choisi de privilégier l'émotion, de laisser la réalité se fondre dans les remous de l'imagination et du rêve.*

Chaque samedi, au milieu de la matinée, Malika se levait, disparaissait dans la courette, rapportait un *kanoun* plein de braises et le posait devant sa grand-mère.

Ma Zohra la remerciait tout en introduisant le bout d'une baguette de bois dans le charbon brûlant. Quelques instants plus tard, quand le bâton rougeoyait, elle s'en tapotait la plante du pied. Sa peau se détachait par lambeaux, laissant apparaître plus distinctement encore les fentes nombreuses et profondes. D'immenses crevasses desséchées.

Ma Zohra ne laissait voir aucun signe de douleur. Pas la moindre contraction sur son visage ridé, couvert de plissements irréguliers. L'écorce de ses joues avait-elle été secouée par un séisme grandiose qui aurait épargné le nez droit et lisse ? Les superbes anneaux d'argent qui pendaient lourdement au bout de ses oreilles distendues remuaient à peine. Elle nous demandait de juger de l'efficacité de son remède. Nous déguisions la vérité. Comment avouer que nous ne constations aucun progrès et que nous nous demandions quand elle cesserait ce jeu qui tenait du supplice, de l'enfer avant l'heure ? Mais peut-être appelions-nous souffrance ce qui pour elle était plaisir ?

Enchantée par nos approbations, elle attisait énergiquement les braises. Une odeur de fumée fugitive mais violente s'élevait. Ses yeux fixaient ses pieds à la peau flétrie. Des pieds usés à force de vivre sans contrainte. La seule première année de son veuvage, elle les avait emprisonnés dans des chaussures qu'elle n'avait pas quittées, même la nuit, car une veuve qui marche pieds nus piétine le cœur de son mari.

Elle songeait à cette époque déjà lointaine. Puis, sans même nous regarder, elle disait que les peines et les tracas avaient débuté le jour où la lune avait été fendue. Un samedi. Les pointes de feu faisaient effet ce jour-là.

Elle continuait encore : « La lune décide de tout. La vieille Messaouda la surveille constamment pour fabriquer ses breuvages. Elle a fort à faire avec son eau de lune. »

Que de fois elle nous avait parlé de cette eau de lune, de plus en plus rare aujourd'hui ! Cette écume lunaire pouvait faire revenir un homme à une femme, fût-il à cent lieues. Pendant la semaine précédant la pleine lune, la sorcière ne mangeait pas de dattes. Le huitième jour, sur la terrasse, elle défaisait ses cheveux, se mettait nue, s'asseyait devant une marmite remplie d'eau froide. Là commençait l'invocation aux *djnouns*, au soleil, aux étoiles. Peu après, l'eau, bien qu'éloignée de toute source de chaleur, se mettait à bouillir et la lune, aussitôt, descendait lentement, en flocons, tombait enfin, désagrégée, dans la marmite, avec un grognement de chameau en colère. La sorcière, de ses mains, lavait l'astre qui remontait aussi doucement qu'il était descendu pour aller, tranquillement, reprendre sa forme connue dans le ciel.

Ma Zohra n'avait jamais assisté à ce spectacle mystérieux. Pendant la préparation, tout être vivant est frappé de cécité. De même, elle n'avait fait usage de cette eau lunaire qu'en de rares occasions. Son mari, mort trop tôt, ne lui avait pas laissé le loisir de juger de l'efficacité de ce philtre.

Elle se souvenait. Une seule goutte dans le thé du matin suffisait.

Elle soliloquait ainsi. A voix haute. Assise en tailleur. Les jambes repliées sur sa peau de mouton. Une peau à la toison pelée, défraîchie, sur laquelle, au fil des années, s'était fossilisée l'empreinte de ses fesses. Ce territoire avait perdu en confort. Mais c'était son lieu et pas une des femmes qui vivaient là ne l'aurait usurpé. Même en son absence.

En face de la matriarche, nous posions négligemment nos croupes qui s'accoutumaient au froid glacial du sol. Nos robes ballonnaient autour de nos tailles. Comme des tasses sur leur soucoupe, nous passions sur le carrelage de la pièce à vivre le plus clair de nos journées.

Autour de nous les enfants s'agitaient en poussant, par intermittence, de petits cris perçants. Leur dynamisme nous surprenait. Aouïcha avait vu le jour dans cette maison. A l'âge de quatre ans, son aire de jeu n'était pas plus grande qu'un demi-terrain de tennis. D'invisibles mais solides cordages l'enchaînaient à la marionnettiste avertie. Elle s'éloignait, se retournait, lançait un coup d'œil interrogateur à Ma qui fronçait les sourcils. La petite fille connaissait la règle du jeu. Elle réintégrait aussitôt la surface tolérée.

Karim, âgé de sept ans, préférait sa petite sœur bête fauve. Il était dompteur. Qu'elle fit mine de gagner la ruelle, profitant d'un moment où la grand-mère avait laissé la porte ouverte, aussitôt il la menaçait de son fouet. Il poussait la générosité jusqu'à la laisser s'aventurer au milieu du couloir. Là, elle excitait sa curiosité. D'un seul coup, il lui barrait le passage, l'attrapait, la frappait et, pour finir, entraînait dans une colère formidable. Prise en faute, Aouïcha s'écroulait, rampait et courait se réfugier dans le giron des femmes.

L'inépuisable énergie des enfants nous attirait. Nous les observions. Inaame ne pouvait s'empêcher de prendre un air de compassion, l'œil rivé à sa progéniture sur

laquelle, pourtant, elle n'exerçait que bien peu d'ascendant. Ma Zohra possédait tous les droits sur les enfants de son premier fils, qu'elle avait marié huit ans plus tôt à Inaame, laquelle, mère à quinze ans, avait été jugée incapable de s'occuper de son premier enfant. Profondément généreuse, elle n'en souffrait pas. Pas une seule fois, je ne l'avais vue en colère. Elle avait même plaisir à regarder ses enfants aller naturellement embrasser leur grand-mère qu'ils appelaient d'ailleurs « Ma ». Inaame se contentait d'aimer ses enfants à distance et en silence. On lui avait appris à dominer ses élans de tendresse. Les débordements, l'étalage des sentiments, l'émotion extériorisée étaient inconnus dans la famille.

Nous avions, Inaame et moi, sensiblement le même âge. Une complicité solide nous avait unies, dès mon arrivée. Inaame guettait les occasions de se retrouver seule avec moi. Elle se levait, me prenait la main. Péniblement, je déplaçais mes jambes ankylosées. En riant, elle m'entraînait avec elle dans un des recoins de la grande maison à étages. Sa chambre. Une minuscule pièce, au sous-sol, que le lit et l'armoire suffisaient à emplir entièrement.

Elle pénétrait avec précaution dans cet écrin douillet, garni de lourdes tentures de laine aux motifs géométriques, qui renfermait toutes ses richesses. Je m'habituais difficilement aux couleurs du plafond capitonné de soie rose, des tapis à dominante rouge violacé et jaune vif. Dans cette féerie de tons chauds s'était déroulée la nuit des noces. Depuis, elle n'avait rien changé au décor.

La porte de l'armoire grinçait. Sur le rebord du lit, si haut qu'il nous arrivait à la hauteur de la poitrine, Inaame, délicatement, déplaçait ses robes de fête. Elle me demandait de palper la qualité de l'étoffe.

Avec une admiration toujours renouvelée, elle regardait les quatre photos de Nour Eddine disposées autour du lit. Son mari l'avait comblée. Ce coffret rouge contenait tous les bijoux en or qu'il avait achetés pour elle :

des colliers, des bagues, des boucles d'oreilles, des bracelets.

Contente, elle m'essayait ses robes de fête, me chargeait de bijoux. Quand j'étais arrivée pour vivre à la maison de Ma, les femmes avaient ri de mon accoutrement d'Européenne et elles avaient trouvé le port du pantalon inconvenant. Mes jupes mêmes étaient trop serrées. Je m'étais laissé habiller. Après l'essayage d'une dizaine de robes très amples, à volants, montées à fronces sur un empiècement carré, fermées en rond juste à la base du cou, j'avais finalement choisi la bleue. Toutes les femmes de la famille, venues juger de mon élégance, trouvèrent que le bleu était en parfaite harmonie avec la couleur de mes yeux. Afin que ma taille soit mise en valeur, elles me firent cadeau d'une belle ceinture d'argent. Elles me faisaient souvent remarquer l'aisance avec laquelle, depuis, je m'asseyais à leur manière.

Enfin, Inaame déballait la lingerie du trousseau de sa fille Aouïcha. Des serviettes de bain, des robes, des tissus, achetés petit à petit par Nour Eddine, pour éviter la dépense à la veille du mariage. Les plus beaux tissus, il les avait rapportés de France à son dernier voyage. Il avait bon goût. Inaame se montrait satisfaite du choix de son mari. Les « chiffons » ne m'avaient jamais encore intéressée, qu'ils soient draps ou vêtements, mais, dans cette chambre, le déballage prenait une tout autre dimension. La satisfaction de posséder pour Inaame, le plaisir de toucher pour moi, l'emportaient. Pour déployer le tissu, Inaame dessinait de larges cercles avec les bras, tournait plusieurs fois sur elle-même, m'enveloppait de bleu, de rose, s'étonnait de la métamorphose qu'elle venait d'opérer sur moi. Elle souriait à ce changement qui tenait pour elle de la magie. Alors son visage prenait des couleurs ; ses yeux, l'espace d'un instant, s'illuminaient. Puis tout s'effaçait et je ne voyais plus que le teint blanc de sa peau qui, jamais, ne recevait le soleil. Son regard se posait au loin. A ce moment-là, elle

avait le visage reposé et superbe d'une momie égyptienne.

Nous demeurions peu de temps au sous-sol. Hadda, sa belle-sœur, nous en voulait beaucoup de nos escapades. S'imaginant écartée, mal aimée, elle devenait vindicative. Au moindre prétexte, elle s'énervait. Inaame, devant les reproches, gardait son sourire épanoui, comme la lune à son quatorzième jour.

Lorsque Ma Zohra avait marié son dernier fils, Ali, à Hadda, elle avait cru faire une bonne affaire. On l'avait dupée. Elle s'en remettait difficilement. Ali travaillait dans une usine à Constantine et il ne rentrait qu'une fois tous les deux mois. Pour lui plaire, Hadda, à sa dernière visite, s'était parée de ses plus beaux effets. Ses habits de noces. Euphorique et rougissante, elle s'était avancée vers Ali, qui lui avait ordonné de se débarrasser immédiatement de cet accoutrement clownesque. Aussitôt, la jeune mariée s'était dépouillée de sa tenue et de son sourire. Malika et Soraya, qui passaient chez Ma Zohra les trois quarts de l'année, s'évertuaient à inculquer à leur cousine patience et raffinement. Totalement dépourvue de ces deux qualités, Hadda ne constituait peut-être pas un cas désespéré, mais elle leur opposait une mauvaise volonté irascible.

Depuis l'avant-dernier séjour d'Ali, Hadda n'était plus la même. Elle donnerait prochainement la vie. Depuis le jour où elle en avait eu la certitude, elle jubilait. Selon son humeur, elle arborait son petit ventre rond comme un bouclier ou comme un étendard. Elle souriait plus souvent qu'avant, ce qui ne manquait pas de nous réjouir. Ma Zohra ne lui avait-elle pas répété maintes et maintes fois que, si elle n'était pas capable de procréer, elle serait répudiée ! Les nombreuses prières psalmodiées avaient sans doute agi. Mais son visage la souciait, son nez surtout qui s'écrasait brutalement au-dessus de la bouche, son menton qui plissait trop. Avec son fichu rose, personnage fantoche d'un âge indéfinissable, elle tenait du chien battu. Elle s'était mise à marcher comme un

canard, ce qui accentuait son côté grotesque. Elle se savait bien moins jolie qu'Inaame.

Karim non plus n'aimait pas nous voir disparaître. Il nous rappelait souvent en criant : « Inaame ! Inaame ! Khalti ! Khalti ! » Je trouvais ce nouveau surnom plaisant. Il m'assimilait à la famille. Les femmes l'adoptaient parfois.

Dans la grande pièce, Ma Zohra, les jeunes filles et Hadda n'avaient pas bougé. Discrètement nous reprenions nos places. Les bavardages reprenaient.

Même les repas se faisaient petits. Il n'y avait pas de raison de s'attarder sur la préparation, ni sur le repas lui-même. Hadda disait souvent, en haussant les épaules : « Manger est une nécessité, pas un plaisir. » Aussi trouvait-elle particulièrement étonnant que la collation du matin me mette en joie. Impossible de dissimuler mon bonheur tant j'avais attendu cet instant. Les jeunes filles, Malika et Soraya, cessaient de tisser, venaient se serrer tout contre nous autour d'une assiette, posée par terre, garnie de tomates, de salade verte ou d'aubergines grillées, arrosées d'huile d'olive. Autant dire un festin ! Il arrivait à point pour rompre le cours de la matinée qui menaçait de se prolonger. Venait ensuite la préparation du thé que j'appréciais plus encore. Nous le savourions lentement.

Un peu plus loin, les enfants se chamaillaient autour de l'assiette qu'Inaame, pour eux, avait garnie d'omelette aux pommes de terre. Karim jugeait que cela ne lui suffisait pas et il venait nous chaparder quelques feuilles de salade, quelques rondelles de tomates. Ma Zohra vociférait. Il se sauvait en pleurnichant dans la courette. Quant au repas de la mi-journée, il ne comptait pas. Nous avalions, en hâte, un peu de semoule et rien de plus. A peine avions-nous terminé qu'Inaame se levait pour enlever le plat de bois. Je ramassais les couverts et j'allais dans la petite cour. Changer de lieu. Voir le ciel. Je prenais une poignée de terre que je frottais

avec les mains sur les cuillères, puis je rinçais le tout avec l'eau que je faisais couler au-dessus du bassin.

Un bref instant, le soleil inondait la cour, au milieu de la matinée. Les hauts murs lui en barraient l'accès le reste du temps. Je me laissais aller, un long moment, à la contemplation de cette partie réduite du ciel, invariablement bleu et sans nuages. Puis, je regagnais la pièce, m'asseyais devant le métier à tisser qui constituait l'unique meuble.

L'appel du muezzin retentissait.

Entre les cinq prières de la journée se répartissaient les repas, les rites du thé et les conversations.

Quand le silence s'alourdissait, Ma Zohra, comme un souffle, disait : « *Ya rabbi.* » Ces trois syllabes, qu'elle éructait plusieurs fois dans la journée, foudroyaient l'espace. Du même coup, soulevée par une force fulgurante, elle se levait.

Par cette invocation à Allah, elle ponctuait tout. Une conversation nouvelle naissait. C'était là sa façon de régir les femmes de sa maison, de découper les pensées et aussi les jours, les heures, de structurer comme une horloge le temps qui passait.

Ce temps, insaisissable, nous échappait. Capricieux, certains jours il s'étirait, puis, d'autres fois, je le sentais se racornir. Tant et si bien que j'oubliais si nous étions aujourd'hui, hier ou demain. Hors du temps voyageur. A la lisière d'un réel éphémère. Coupées du monde. Pourtant, à quelques pas de nous, il y avait cet univers inaccessible, provocant. Là, au bout du couloir que nous n'empruntions qu'en des circonstances exceptionnelles.

Une épaisse porte de bois nous isolait de la ruelle, fermée à double tour par une clé que Ma Zohra laissait pendre à sa ceinture. Cette clé et toutes celles du *ksar* étaient si gigantesques que la *djemaa*, autrefois, avait dû se réunir pour interdire officiellement aux femmes de s'en servir comme arme. Ma Zohra la gardait-elle par mesure de prudence ou était-ce par nostalgie de la première

semaine de son mariage où, comme les autres jeunes mariées, elle l'avait accrochée à sa ceinture en signe de possession ?

Cette clé, d'une indécente grosseur, était noire et artistement travaillée. Sur cet objet qui symbolisait notre réclusion, nos regards s'attardaient. En la fixant, laquelle d'entre nous ne rêvait du dehors ? Pour ma part, je frappais la porte ou je chapardais cette clé, me sauvais avec Inaame dans la ruelle et ouvrais les portes des autres maisons devant les regards ahuris des hommes qui se ratatinaient le long des murs, désarmés.

Mais il fallait éviter à tout prix les silences qui nous enfermaient dans nos pensées secrètes.

Pour fasciner Ma Zohra, il suffisait de la replonger dans son enfance. Elle était la seule à n'être pas née au *ksar*. Elle avait vu le jour près de Relizane, une ville du nord du pays. Et la voilà qui se remettait à évoquer les vaches de la ferme de ses parents.

Nous avions en commun le cadre de notre enfance. Elle dans une ferme de torchis, construite sur un sol sec et pierreux d'Algérie ; moi dans une ferme de brique, dans une région humide de France.

Stimulée par ses yeux pétillants d'impatience, je me lançais dans des récits agrestes. Elle réclamait des détails. J'en rajoutais pour la distraire.

Pas moins de vingt fois, j'avais raconté cette histoire de vache qui avait avalé une pomme de travers. La pomme était restée coincée entre la gorge et la panse, indélogeable. Avec quel acharnement nous tentions de la débarrasser de ce fruit démoniaque ! Et cette vache qui continuait à enfler à vue d'œil, à tel point qu'on se demandait si elle n'allait pas éclater comme un vulgaire ballon de baudruche. Personne ne voyait le moyen de la dégonfler. Qui de lui relever la tête le plus haut possible, qui de lui introduire un bâton dans la gueule, qui de lui masser le cou. Des heures à tenter l'impossible. Enfin, au moment où personne n'y croyait plus, chacun imaginant déjà

l'éclatement imminent, redoutant secrètement la détonation qui accompagne toujours l'explosion, la bête s'était affaissée avec un meuglement extraordinaire qui n'avait rien d'animal. Une drôle de chose rouge avait été expulsée par terre : la pomme. La vache était sauvée. Dès lors, elle avait droit à des égards. Elle était entrée dans la légende.

Les rires fusaient. Cette aventure devenait à chaque fois plus épique encore et personne ne s'en lassait. Ma Zohra souriait longtemps, comblée. Puis elle revenait à ses souvenirs :

— Tu te rends compte, disait-elle, je courais dans les prés plus verts que les palmes de notre dattier. Les vaches donnaient, chez moi, du lait mille fois plus blanc que la peau de mon ventre.

Les grands yeux noirs des jeunes filles s'enflammaient. Elles imaginaient cet éden : fontaines de lait, herbe verte et tendre. Elles n'avaient jamais quitté le *ksar* et, dans leur imagination, les prés verdissaient plus encore.

C'était une chance d'être née à la campagne. Ma Zohra, dans la ferme éloignée du village, pouvait traverser la cour, aller cueillir les olives. Si un homme venait à passer par là, elle l'apercevait de loin, ce qui lui donnait le temps de ramasser le bas de sa robe qu'elle ramenait en hâte sur son visage avant d'entrer précipitamment dans la maison.

Pendant que Ma Zohra caressait les bêtes de son enfance, j'hallucinai de mon côté. Mais comment lui faire part de ces pensées qui m'agrippaient sans relâche depuis que j'avais franchi le seuil de la maison ? Il fallait bien que je fasse taire le cri qui nouait ma gorge. Un cri de révolte. Un cri de désir. Etouffés. Allais-je avouer devant Ma qu'à la place des fontaines de lait je voyais des bassins regorgeant d'une sève blanche, à l'aspect visqueux, que les hommes refusés par les femmes venaient déverser ? Non, c'était insensé. Elle me croirait possédée par un djinn et elle appellerait aussitôt une femme, entre

déesse et sorcière, qui me forcerait à ingurgiter le sang d'une chèvre qu'il aurait fallu égorger. Encore heureux si elle n'exigeait pas le sacrifice d'une chèvre et celui d'un chameau. Le cas d'une étrangère était plus inquiétant. Bien plus.

La maison de Ma Zohra s'élevait tout en verticalité. Une cave de trois étages. Une large ouverture carrée, protégée d'une grille, trouait chaque plafond en son centre et menait la lumière du ciel dans les entrailles de la maison.

J'aimais surtout la terrasse : le seul endroit d'où nous pouvions voir autre chose qu'un morceau de ciel invariablement bleu au-dessus de nos têtes. Pour décontenancer les mouches et atténuer l'éclat du soleil, elle était recouverte d'un crépi bleu pâle. La chaleur trop intense nous empêchait de nous y attarder au milieu de la journée. Et il n'était pas question d'y monter sans motif sérieux. Ma Zohra ne supportait pas que l'on disparût de son champ visuel. Elle savait bien qu'aucune de nous n'oserait s'échapper mais la terrasse et la porte marquaient la frontière du domaine des hommes. Cette crainte qu'elle nous inculquait relevait chez elle du réflexe. Si nous lui avions demandé quelle menace pesait réellement sur nous, elle eût été bien en peine de l'expliquer.

Une seule fois dans la journée, nous pouvions échapper à sa vigilance. La prière du soir la retenait hors de la pièce à vivre. A l'heure où le soleil disparaissait derrière les collines arides de la *chebka*, Ma sortait dans la courette pour emplir la cruche de terre qu'elle utilisait

pour ses ablutions. Elle s'enfermait ensuite dans sa chambre pour prier.

Alors, Inaame m'adressait un signe de la main. Je suivais sa longue silhouette dans l'escalier lumineux et bleuté dont elle franchissait les marches avec une aisance rythmique.

Aucun instant n'égalait celui-là, gros d'espoir, riche de sensations. Là-haut, l'univers entier nous attendait. Sa terre. Son ciel. Ses immensités.

Nous devons apprivoiser l'éclat du soleil avant de pouvoir distinguer les scintillements verts des minarets de la vallée. Ils s'allumaient les uns après les autres. Les voix des muezzins s'élevaient, puis se répondaient en écho, d'un *ksar* à l'autre.

Nous dominions un monde inconnu, mystérieux. Fascinants tous ces petits cubes semblables au nôtre qui s'imbriquaient les uns dans les autres jusqu'à former une pyramide aplatie. Attachant ce fier minaret, érigé tout au sommet du château de cubes. Les collines se paraient sous nos yeux d'une toge ocre pour le cérémonial du coucher du soleil. Inaame admirait ce costume d'apparat que les remparts de Melika, la cité reine, revêtaient maintenant à leur tour.

— La cité s'appuie sur l'épaule vaste de la terre comme une femme sur son mari ! murmura-t-elle.

Pour marquer la fête, quelques étoiles s'allumaient. Au-delà des *ksour*, nous distinguions tout juste la masse sombre d'une palmeraie. Plus loin encore, s'étendaient les sables jaunes. On devinait là-bas, au loin, l'immensité du Sahara.

Inaame aimait évoquer les mirages. N'étaient-ils pas réalité ?

— Vers midi, dit-elle, quand le soleil tombe à la verticale, les sorciers se livrent à des complots. Malheur sur celui qui les surprend !

Sous l'horizon, le paysage s'assombrissait. Nos regards quittèrent le lointain. D'autres terrasses, tout

près de la nôtre, dégringolaient vers l'oued. Pas âme qui vive. Pourtant, des profondeurs des maisons souterraines, montait une rumeur.

— Ecoute bien, chuchota encore Inaame.

Des cris d'enfants, le tintement sourd des pilons dans les mortiers de cuivre nous parvenaient confusément. Une légère brise se leva, née de l'évanouissement du jour. Des hommes avaient bâti ces maisons-là. Les ancêtres de la tribu avaient réussi, sans artifice, à domestiquer cette terre hostile. Les générations suivantes avaient laissé pousser ce qui symbolisait la vie. Un noyau de datte, oublié dans la petite cour, avait donné naissance à ce palmier qui, aujourd'hui, arrivait à la hauteur de la terrasse où nous nous tenions. Il donnait quelques fruits en octobre. En l'absence des hommes, Ma Zohra réservait aux épouses de ses deux fils le soin de le féconder. Début avril, on voyait croître, à l'aisselle des palmes les plus vigoureuses, une longue gaine parcheminée, la promesse du futur régime de dattes. Dès que cet étui mystérieux avait éclaté, libérant un bouquet de fleurs d'un jaune tendre, Inaame et Hadda, tour à tour, se glissaient tout près de la couronne de verdure. Penchées au-dessus du mur, elles secouaient sur le bouquet nouvellement éclos une poignée de fleurs de palmier mâle, rapportées de l'oasis par un voisin, pendant que Ma, un peu plus loin, les suivait des yeux en entonnant un chant religieux.

A l'instant, une de ces palmes s'était mise à remuer et avait, dans son balancement, caressé la joue d'Inaame. L'émotion, déguisée en minuscules flocons, s'infiltra sous sa peau, puis sous la mienne. La vie, comme une source chaude, s'appêtait à se répandre.

Toucher, écouter, voir ! C'était donc cela l'existence qui nous ouvrait au monde ! Un immense déploiement d'ailes. Il secouait en nous le désir de vivre. Quelque part, dans le monde, sonnait l'heure des bousculades. Dans la brousse, un homme frappait le tam-tam pour annoncer à l'Afrique entière une bonne nouvelle.

Deux femmes desséchées par l'ombre s'ouvraient enfin vers le ciel au moment où le muezzin invitait au recueillement. La bouche d'Inaame dessina un sourire. Invitation à la danse. Il s'agissait d'entasser ces vieux troncs de palmier près du mur.

— Je vais t'aider à grimper sur l'échafaudage, monte ! cria-t-elle dans la précipitation de l'espoir.

Une main dans la sienne, l'autre sur le tronc le plus stable, je me soulevai. Puis je posai la paume, à plat, sur le rebord du mur. Mon corps tout entier touchait maintenant le pisé bleu. Hissée sur la pointe des pieds, je parvins à poser le menton sur le rebord. Mes yeux s'arrondirent sur une cour vide, la nôtre. Un peu à droite, je vis Karima traverser un espace à ciel ouvert en direction de la réserve d'eau. Elle leva la tête, m'adressa un signe de la main et disparut dans la maison. Je redescendis pour laisser la place à Inaame qui s'attarda comme une enfant devant le trou d'une serrure ; elle guettait désespérément le retour de Karima. Une amitié précieuse, comme il en germe incidemment dans le champ de la connivence des recluses, les accrochait solidement l'une à l'autre.

Karima était née dans un fantastique éclat de rire. Je me demandais si le drame et sa puissance destructrice auraient pu tarir le flot des sourires qui jaillissaient d'elle en une sorte de geyser. Ses deux seins ronds et pleins, dont elle laissait voir la naissance blanche dans un large décolleté, se soulevaient par saccades, ce qui accentuait encore l'effet du jaillissement. Je songeais aux cosses noires du genêt qui claquent à midi dans les forêts lointaines.

— Sa belle-mère l'aura retenue, dit Inaame dans un soupir, en descendant vers moi.

Mariée depuis peu de temps, Karima faisait l'objet d'une surveillance particulière. Méfiante, la *chibania* réclamait sans cesse des services. Elle estimait que la jeune femme lui devait une éternelle reconnaissance. Elle lui

avait donné son fils. Elle, si peu fortunée, dont les parents étaient morts depuis plusieurs années, n'aurait jamais dû trouver à se marier. Mais elle était jeune et vierge, c'est pourquoi la vieille lui avait proposé son fils Mabrouk, de vingt ans son aîné. De lui, nous ne savions pas grand-chose, hormis l'existence d'une première femme qui avait fui à Mostaganem avec sa fille. Resté seul pendant une dizaine d'années, il avait fini par céder aux pressions de sa mère qui lui avait choisi une femme très jeune dans l'espoir qu'elle ferait plus d'usage. Mabrouk, que je rencontrais parfois dans le couloir commun aux deux familles, m'apparaissait mystérieux. Son langage symbolique, ses gestes insolites et inattendus m'étonnaient.

Inaame regarda une dernière fois au-delà du mur qui fermait la terrasse d'un seul côté, celui de la ruelle. Derrière les collines, les couleurs, déjà, perdaient de leur éclat. Le jaune grisailait. Entre ciel et terre la frontière avait disparu. Le spectacle s'achevait.

Près de nous, dans une cage grillagée et recouverte de sacs de toile de jute à cause du soleil trop blanc à certaines heures de la journée, les deux poules s'agitèrent. Inaame ramassa un œuf à l'instant où Ma Zohra, qui venait d'achever sa prière, nous appela de sa voix la plus aiguë.

En bas, quand Inaame lui remit l'œuf, elle nous regarda avec insistance, sans dire un mot. Que ce silence était lourd ! Renvoyé en écho par Hadda qui nous jaloussait. Entre les deux femmes, nous osions à peine avancer. Malika et Soraya, par leurs exclamations brèves et joviales, tentaient d'alléger la lourdeur de nos rancœurs. Mais le mur d'hostilité ne s'effondrait pas. Pourtant les deux jeunes filles, que jamais l'on ne voyait l'une sans l'autre, comprenaient sans réticence notre complicité et leurs encouragements nous rassuraient.

Le dîner nous réunissait au sous-sol, l'endroit le plus douillet de la maison. Nous prenions place sur un matelas posé à même le sol et recouvert d'un tapis, en face de la télévision. Cet appareil, poussé dans un coin, paraissait complètement saugrenu. Les femmes y prêtaient peu attention ; Nour Eddine avait acheté cette télévision à la veille de son départ, comme pour s'excuser. Le tapis était moelleux, les agapes réduites : une *cheurba* et une demi-orange chacune. Ce dîner m'apparaissait insuffisant par comparaison avec les repas européens copieux et généreusement arrosés. Il était remarquablement équilibré. Mais, faute d'habitude, la faim me tenaillait encore après les repas. Fatima disposait les plats sur la table devant laquelle nous étions agenouillées. A ce moment-là, nos langues se déliaient.

La nouvelle famille de Karima, la maison d'Abdelkader el Hadj, fournissait une intarissable matière à bavardages. Que d'incidents chez les voisins ! D'ailleurs, pour échapper aux conflits, le vieux, chaque matin, désertait la maison pour l'oasis, sur son âne. Restaient Zineb et les enfants, Karima et la vieille. Dès qu'elle apercevait quelqu'un d'étranger à la famille, la vieille fuyait comme une renarde. Peut-être était-ce à cause de son visage ingrat. Depuis fort longtemps, elle hébergeait dans son œil gauche un couple de mouches visqueuses et noires

qui ne cessaient de procréer et que le goût morbide du trachome appâtait. On parlait d'une race extraordinaire d'insectes nés dans la température constante et idéale de l'espace réduit, situé entre le voile blanc qui recouvrait maintenant son œil et la rétine. Sous cette peau blafarde, dont la couleur passée évoquait un rideau vieilli et délavé, se déroulaient donc, en série, des naissances extravagantes. L'autre œil, qui ne parvenait pas à tourner en rond dans son orbite, devait se contenter de se déplacer du centre vers la droite. Ce fait arrangeait bien la famille, qui, sans se l'avouer, se réjouissait que la vieille ne pût assister au spectacle, sans cesse renouvelé, qui avait lieu dans l'autre œil. Du même coup, Zineb avait supprimé tous les miroirs de la maison, prétextant de leur inutilité.

Les deux belles-filles encourageaient la vieille à sortir voir ses cousines. Elle s'y opposait en invoquant sa peur effroyable d'un vent de sable qui pourrait la rendre définitivement aveugle. Karima avait confié à Inaame que Zineb priaît à longueur de journée pour que la vieille disparaisse et, en attendant ce jour, se tenait en boule dans sa chambre nuptiale, sans rien faire, les yeux intensément fixés sur un mur désespérément vide, sans tapis, sans même une photographie. Son mari, Aïssa, avait entraîné, de l'autre côté de la Méditerranée, Nour Eddine, le mari d'Inaame. Des années durant, ils avaient tous les deux rêvé de ce voyage, puis l'occasion s'était présentée. Ils géraient maintenant ensemble un magasin de tissus du côté de Barbès, à Paris. Avant de partir, Aïssa avait promis à sa femme de faire fortune. Les adieux s'étaient faits dans l'euphorie d'un avenir brillant. Mais Zineb y croyait-elle vraiment ? Ni le tissage, ni la cuisine, ni les enfants ne la passionnaient. Elle laissait tout cela à Karima, figée dans l'attente insensée d'un événement miraculeux qui viendrait la soustraire à cet enfermement.

Afin de rompre avec la monotonie de notre vie, tout aussi ratatinée, rien n'égalait le plaisir de s'entretenir de

celle des autres, forcément plus médiocre, puisque, à la maison de Ma, nous ne connaissions guère les inconvénients de la mésentente. Il suffisait d'ouvrir la porte d'à côté pour s'en persuader.

Dans les plis du doux manteau de la nuit, Inaame, une fois la source de la médisance clémente tarie, s'épanchait. Le sommeil avait déjà englouti les autres femmes. Leurs ronflements réguliers, l'obscurité de la pièce encourageaient les confidences. Nous retardions, le plus possible, le moment de nous abandonner, comme si nous avions possédé quelque pouvoir de décision sur nos rêves et nos pensées qui n'existaient que pour neutraliser la misère dont les racines prolifiques envahissaient le néant de nos journées, toutes semblables, jusqu'au vertige. Dans le tourbillon fabuleux, Inaame et moi partions au galop sur le cheval de l'imaginaire. Nous usions, l'une après l'autre, de la cravache, fermement décidées à ne rien perdre du fantastique de la chevauchée.

Elle disait :

— Ne crains pas les scorpions. Ceux-là ne sont pas venimeux. Que leur nombre ne t'effraie pas ! Il faut préférer les scorpions jaunes aux cafards noirs. Ces derniers sont des hommes morts pécheurs et réincarnés. Le sais-tu ?

— Qu'arrive-t-il ?... Me voilà soulevée dans une cage... Elle monte, monte, monte encore. La ville, en dessous, devient si petite que l'on dirait une tache de café.

— Voilà la cage qui s'immobilise et nous voilà au beau milieu d'une forêt verte.

— Rejoignons cet arbre, là-bas ! Vois ces branches tentaculaires ! Mais n'est-ce pas un homme, assis dessous ? Que vois-tu ?

— Je vois des yeux démesurés qui s'agrandissent au fur et à mesure que nous approchons. Dedans j'aperçois une grande mer bleue.

— La porte du possible !

— Son regard m'accroche et c'est trop difficile de poser ailleurs mes yeux. Vois comme il aime !

— Essaie !

— J'y suis parvenue. Regarde son curieux gilet aux cent boutons noirs et tout ronds.

— Un de ces boutons est carré. Le vois-tu ? Et la longue corde qui en sort et disparaît sous l'arbre et puis sur la branche.

— Elle est lovée. Je ne vois pas le bout. On dirait qu'il est dans l'océan de ses yeux couleur de l'azur. Il dit : « Ne cherchez pas le bout. Il n'existe pas. C'est le bout du monde. Le soir, quand je me déplace, les étoiles s'allument. » Nous disons : « Mais alors, se peut-il que tu ne puisses danser, sauter, marcher ? » Il répond : « Oh si ! La corde est si longue et le monde vaste. Je marche sur toute la terre. Cette cage-là, est-ce votre maison ? » Il se lève alors et je prends peur. Le ciel, comme un couvercle, se rapetisse sur nous... J'étouffe. Viens !... Il faut sortir de ce terrier. Il crie : « Restez. Je détruirai la cage. »

J'ai pensé que tous nos maux, peut-être, provenaient de ce cordon-là. Qu'arrivera-t-il si je le coupe ?

Dans un geste sauvage, impulsif, bien au-delà de la raison, j'ai bondi sur la corde et je l'ai coupée avec mes dents. J'ai vu que l'homme s'évanouissait. J'ai entraîné mon amie. Les choses se troublaient. Ses cheveux étaient doux et je les caressais. Elle avait cessé de parler et s'était endormie comme pour ne plus avoir à souffrir du rêve.

Le doute m'a griffée, comme les serres d'un rapace. De la légende, du rêve, de la pensée, saurais-je démêler les écheveaux ?

Brusquement, Inaame s'éveillait, comme terrifiée par le son de sa propre voix. Par pudeur elle s'efforçait de croire que c'était celle de quelqu'un d'autre. Confuse, elle gagnait sa chambre, tout près du petit salon où je m'allongeais, près des femmes qui ronflaient toujours, une

mince couverture de laine sur elles. Je redessinais le récit sans en découvrir le sens. Au cœur du noir de la nuit, les bras tendus, je tentais de saisir un réel. Il devait être imaginaire puisqu'il s'esquivait au moment même où je croyais l'avoir atteint. Impuissants, mes bras retombaient sur mon corps et étreignaient la branche du sommeil.

Ma Zohra, pressée de vivre pour en finir plus vite avec sa vie, nous arrachait sans pitié aux arbres des songes. Je ne parvenais pas à m'habituer à sa voix tonitruante. Elle criait du haut de l'escalier. Inaame sortait immédiatement de sa chambre, venait secouer la petite Fatima qui dormait à côté de moi et tout près des jeunes filles qui se levaient ensemble. Hadda, refusant obstinément en l'absence de son mari d'occuper sa chambre en haut, dormait là aussi.

Le tout premier appel de Ma avait lieu à cinq heures du matin, juste après le cri du muezzin conviant à la prière. Les femmes, qui s'étaient endormies sans retirer leur robe de la veille, se levaient rapidement. Les unes après les autres, elles s'enfermaient dans la salle des ablutions, puis entraient dans le minuscule recoin qui tenait lieu de pièce à prières. Un rideau rose l'isolait du salon arabe où je dormais. Ma Zohra, pour prier, demeurait au rez-de-chaussée, dans sa chambre.

La prière occasionnait un remue-ménage familial que je suivais par la pensée, sans bouger de ma couche. Fatima, la petite sœur de Malika, se levait en titubant. Les yeux tout juste entrouverts, elle enfilait sa robe à prières, aux manches longues soufflées de fronces et de volants, qu'elle avait spécialement cousue à cet usage sur le conseil des aînées. La discipline religieuse ne s'acquiert

pas du jour au lendemain. Inaame veillait à ce que la petite, âgée seulement de douze ans, prie de façon décente. Elle ne cessait de lui rabâcher qu'elle devait s'incliner de telle sorte qu'une goutte d'eau posée sur son dos ne puisse en aucun cas rouler jusqu'à terre tant l'horizontale serait rigoureuse. Il n'était pas question, à son âge, de se contenter de la position, plus ou moins oblique, approximative, des vieilles femmes. Allah risquait d'en prendre ombrage. Fatima obéissait en silence et pour rien au monde elle n'aurait oublié de se couvrir de quelques bijoux, de se badigeonner le bout des ongles de henné, condition indispensable pour que la prière soit recevable. Elle veillait aussi scrupuleusement à ne pas tomber dans l'excès inverse, en se couvrant de henné de la tête aux pieds et de bijoux en quantité, depuis qu'une ancêtre de la tribu l'avait mise en garde, racontant qu'elle risquait la damnation et une brûlure de plus dans l'enfer à la place de chaque bijou. Un tel châtiment s'était déjà vu !

Après cette prière, qui avait lieu au milieu de la nuit, chaque femme, l'une après l'autre, se recouchait.

Cependant, Ma Zohra ne supportait pas de rester seule éveillée dans la maison. A peine les rayons du soleil commençaient-ils à filtrer à travers l'ouverture grillagée du patio qu'elle se mettait à faire bouillir le café et nous appelait pour la deuxième fois. C'était justement le moment où nous venions de nous rendormir. Une fois ou deux, nous avions pris le risque insensé de ne pas répondre à son appel insistant. Elle avait alors crié plusieurs fois jusqu'à ce que nous nous levions et elle avait, la journée entière, manifesté sa mauvaise humeur.

Le café bouilli avait la couleur noire du goudron frais. Pour l'accompagner, Ma Zohra partageait du pain sec qu'elle nous obligeait à tremper dedans. « Pour votre bonne mine », disait-elle. Le pain s'imbibait tellement bien qu'il ne restait guère de café à boire. Ce petit déjeuner et le froid glacial des dalles de la pièce du rez-de-

chaussée achevaient de nous arracher à la nuit écourtée.

Inaame racontait son rêve : dans la maison spacieuse de ses nuits, il y avait d'immenses tapis rouges, quantité de tables en argent, une salle de bains luxueuse, une télévision en couleurs, une garde-robe qui occupait la moitié de la place dans une pièce déjà grande, une boîte à bijoux de couleur bleue et incrustée d'or.

Pleine d'admiration, Hadda écoutait, demandait ce qu'était un rêve. Elle l'ignorait. Qui le lui expliquerait ? Elle devait se débrouiller avec les indications suivantes : des images, une sorte de film désordonné en noir et blanc ou en couleurs. C'était tout ce qu'Inaame consentait à lui dire. Soraya et Malika rêvaient en couleurs les mêmes rêves. Inaame ne parvenait pas à déterminer si elle rêvait en couleurs ou en noir et blanc. Inlassablement, Hadda, pour se donner des frissons, pallier son manque, me demandait ce que j'avais rêvé. Chaque matin, je rodais mon imagination. J'inventais. En me fixant quelques données élémentaires, je parlais dans un récit qui dérivait au gré des images qui s'imposaient ou que j'improvisais.

Bien plus tard, à l'évocation de mes rêves, je m'aperçus que je n'utilisais jamais les verbes d'action et que les mots ayant trait à un monde étranger, le mien, s'étaient retirés de mon esprit. Cela m'évitait de parler de la ville européenne et de ses attraits, du voyage et de ses péripéties, de la luxuriance, du plaisir d'escalader, de courir ou de nager. Je variais peu les décors. Il pouvait être question d'orangers, de plantes du désert, d'animaux bizarres. Oui, c'était cela, mes nuits se peuplaient de drôles d'animaux qui vivaient sur une terre lointaine que même les cartes n'indiquaient pas. Des fantômes en soutane faisaient un pèlerinage devant le terrier des gerboises à cornes, lesquelles tricotaient, comme si de rien n'était, à l'ombre de leurs tricottiers de plumes.

Elles riaient. Inaame, surtout, dont le sourire accentuait la beauté en bridant magnifiquement ses yeux brillants et noirs.

Mais, un matin, mon imagination me fit faux bond. Du coup, je décidai de jouer franc jeu. Je contai mon rêve véritable : un ami que j'avais surnommé Vitriol gênait fort mes déplacements dans l'espace. J'avais pris une grave décision. Cette nuit-là, je l'avais émasculé d'un coup sec, à l'aide d'un couteau à cran d'arrêt.

Honteuse d'avoir pris un risque aussi déraisonnable, j'ai regardé timidement les femmes qui m'entouraient. Les yeux d'Inaame, brutalement, avaient perdu de leur éclat. Les jeunes filles avaient plongé dans leur tasse vide. Hadda semblait avoir reçu, en pleine figure, un bol de sang frais. Dans un geste vigoureux, Ma Zohra se leva sans dire *ya rabbi*. Elle chargea Karim, qu'elle venait de réveiller, d'aller quérir Messaouda. On me croyait ensorcelée.

En attendant celle qui devait me délivrer de ce mal satanique, Ma Zohra s'enferma dans sa chambre pour prier. Le silence reprit ses droits dans la maison.

Trop tard pour regretter mon audace ! Entre le refus de voir Messaouda, la fuite et l'acceptation, j'avais choisi d'emblée la dernière solution. Advienne que pourra ! Ma curiosité naturelle, qui me pousse toujours à aller jusqu'au bout des choses, me permit d'accepter cet incident ahurissant. Tant que mon capital d'énergie n'était pas entamé, j'étais prête à tout. Je n'en étais pas moins inquiète.

Messaouda ne ressemblait pas plus à une femme qu'à une sorcière. Personnage sans réalité tangible, survivance d'un siècle écoulé, elle était aussi sans âge, sans sexe. (En réalité, j'ose l'avouer, j'avais si peu souhaité sa venue que je l'avais, par avance, dépouillée de tout caractère. J'en convins plus tard.) Dès qu'elle arriva, expédiant rapidement les salutations, elle se mit à débiter quelques textes obscurs dont le sens m'échappa complètement. D'une voix trop aiguë, acérée à coup sûr pour la circonstance, qu'elle arrachait péniblement à l'écorce rugueuse de l'au-delà, elle notifia à la matriarche tourmentée que

j'avais touché un sachet contenant une mixture compliquée, préparée un dimanche : une poche au sein de laquelle se chevauchaient, dans un magnifique tohu-bohu, sept scarabées rouges, pas un de moins, pas un de plus, des moustaches de chat, des moustaches de chien en quantité, une souris, attrapée à la main, les pinces d'un scorpion jaune et venimeux, sept pincées de terre prélevées à l'aube dans une fourmilière, le noir de la fumée déposée sur chacune des quatre marmites patinées, de la coloquinte, un os d'âne crevé, cent noyaux de dattes pourries, du laurier rose, le tout sans sel mais pilé soigneusement de façon que personne ne reconnaisse le plus petit os de la patte postérieure de la souris.

N'avais-je pas, par mégarde, touché semblable pot-pourri ? J'eus beau fouiner dans le labyrinthe flottant de ma mémoire chancelante. Non, rien. Vraiment rien. Je ne trouvais rien de ressemblant. Mais puisque Messaouda le disait... J'admis l'interprétation oppressante : quelqu'un avait tenté de m'ensorceler. Ce verdict les atterrait. Ainsi, en langue berbère, quelqu'un, à mon insu, aurait déclamé : « Je t'envoie cent chats qui t'égratignent, cent chiens qui aboient, cent fourmis qui te chatouillent, cent espèces de *djnouns* pour te donner des cauchemars ! » A l'avenir j'apprendrais à me méfier de tout, à ne pas toucher n'importe quoi et à réprimer ma curiosité insatiable. *Allah k'bar ! Allah k'bar !* Ma Zohra m'excusa pour ce cauchemar dont je n'étais, après tout, Allah est grand, que la victime.

Une semaine ; tel serait le temps nécessaire à ma guérison. Sept jours pendant lesquels on ne me toucherait ni ne me parlerait, de crainte d'être contaminé. Finis les gestes machinaux de nos longues matinées. Finis les regards soutenus de Ma, les baisers d'Inaame. Le rythme quotidien allait être perturbé.

Karim continua à pleurnicher. Il trépigna le matin de l'affreuse nouvelle, plus encore que d'habitude. Il se mit à appeler son père, à réclamer un passeport pour

aller le retrouver en France. Ses cris, ses supplications, qui, en d'autres circonstances, passaient inaperçus, aujourd'hui me déchiraient les entrailles. Pourquoi donc Ma Zohra réveillait-elle les enfants aussi tôt dans la matinée ? Pourquoi les habituer déjà à la discipline presque spartiate de la tribu ?

Devant les refus catégoriques de Ma, les jérémiades persistèrent. Aouicha paya les pots cassés, puis pleura intensément, en se faisant aussi petite que possible, à seule fin de passer inaperçue. Mais impossible de devenir d'emblée invisible. Dommage ! A la recherche du nouveau, Karim grimpa sur la terrasse et jeta son dévolu sur les chatons venus depuis peu dans ce triste monde. Deux dans chaque main, par la peau du cou, il les fit tourner comme de folles toupies avant de les lâcher brutalement. Miaulements déchirants. Rires de satisfaction.

En guise de réponse à mes remontrances, il me lança un œil noir et malicieux qui perçait droit, flamboyant, au travers de la touffe sombre de ses cheveux en bataille. Moi, l'ensorcelée, de quoi venais-je encore me mêler ! Je le compris et, inéluctablement, je pris la résolution de me blottir au fond de ma coquille, d'attendre patiemment la fin de la semaine extraordinaire. Avec ma guérison, certainement je retrouverai la sérénité et l'intégrité, me répétais-je.

Jamais jours ne me parurent plus longs, regards plus suspects, cauchemars plus cauchemardesques, solitude plus solitaire.

Ce matin-là, Inaame tissait avec Malika et Soraya un tapis aux motifs géométriques compliqués devant Ma, qui, experte, relevait la moindre erreur. Elle avait disposé sa peau de mouton à deux mètres environ du métier à tisser et bien en face. D'un seul coup d'œil, elle voyait le tissage dans sa totalité. Non loin d'elle, Hadda, assise, caressait son ventre de plus en plus rond tout en stabilisant son regard sur un point précis du mur bleu. Pour bien montrer à sa grand-mère qu'elle ne serait pas une incapable, Fatima balayait les terrasses, le rez-de-chaussée, le sous-sol, dans les plus petits recoins.

Je sortis dans la courette entourée de hauts murs pour laver le peu de vaisselle : une cocotte minute dans laquelle on faisait cuire la semoule le midi et la soupe le soir, six verres, deux grands plats de bois, un plateau d'argent. Le bassin de pierre, séparé en deux parties, recevait les grâces du soleil. Le reste de la cour baignait dans l'ombre du gigantesque palmier sacré.

J'aimais regarder couler le mince filet d'eau jailli d'un tuyau qui disparaissait derrière le mur, dans un au-delà mal connu. Cette eau venait du *ksar*. Ma nous interdisait de la boire, lui préférant celle de l'oasis, gratuite et incontestablement pure, conservée dans d'énormes bassines en plastique vert déposées contre le tronc de l'arbre.

Chaque semaine, Mahrez, le frère de Soraya, les chargeait, vides, sur une remorque roulante qu'il poussait devant lui et allait les emplir à la palmeraie, éloignée de quelques kilomètres.

En partant pour la France, Nour Eddine avait délégué au jeune adolescent tous ses pouvoirs. Puisque aucune femme ne sortait, il s'occupait de tout, venait trois fois par semaine, apportait les victuailles et tout ce que nous lui demandions. Il s'annonçait en frappant deux coups secs et forts sur la porte en bois. Malika, Inaame et Hadda disparaissaient aussitôt derrière un rideau afin de se soustraire à ses regards. Nous restions seulement quatre à le recevoir : Soraya, sa sœur, Ma Zohra, sa grand-mère, Fatima, la petite, et moi. Je songeais à Mahrez et au plaisir satisfait qu'il retirait d'une telle responsabilité.

L'eau qui coulait sur mes mains était précieuse et personne ne la gaspillait. Que de pas avaient dû faire ânes et hommes pour la remonter des puits profonds d'une centaine de mètres ! Ces puits communautaires avaient été creusés à l'initiative des chefs des grandes familles. On racontait encore que les femmes avaient préparé pour eux des plats composés de dattes pilées et de lait de chèvre caillé afin de reconstituer l'énergie des casseurs de pierres. Malgré cela, plusieurs années avaient été nécessaires pour trouver l'eau. Grâce à cette eau, aujourd'hui l'oasis était florissante. Elle ressemblait à un véritable jardin des mille et une nuits. Les jardiniers y cultivaient, pour l'utile, les dattiers, les citronniers, les figuiers, les grenadiers et, pour le plaisir et l'odeur, le jasmin, la rose et le géranium sauvage.

Trois coups sur la porte cassèrent mes rêveries. Messaouda entra avec brusquerie, fit voltiger son voile qu'Aouicha aussitôt ramassa et plia. Elle avait promis de revenir, une semaine plus tard, pour juger de l'efficacité de sa visite et elle avait tenu sa promesse. Messaouda était une femme curieuse, haute comme trois pommes embrochées dans une verticale approximative

et effrayante comme un épouvantail pour merles affamés. Mais on s'habitua à son physique. Curieusement, elle n'embrassait personne.

Les trois femmes cessèrent de tisser. Hadda étala sur le carrelage un immense tapis et invita la nouvelle venue à s'y asseoir. Inaame entra dans la minuscule cuisine pour préparer le café, pendant que Ma Zohra et Messaouda échangeaient les paroles de politesse en usage.

Après m'avoir scrutée longuement, elle déclara ma guérison et exprima le plaisir que cette constatation lui procurait. Ma Zohra s'approcha, me palpa, Inaame et Hadda m'embrassèrent. Je fus entourée, choyée. Messaouda, dans son euphorie, nous demanda de nous asseoir autour d'elle.

— J'ai, dit-elle, des histoires à vous raconter qui vous feront oublier la vie et son cortège de tourments.

Elle savait endimancher les nouvelles, réinventer les contes. Sans mari, sans parents, sans enfants, il lui avait bien fallu se débrouiller. Hébergée par une famille ou l'autre, en retour elle racontait les fables, soulageait les malades, levait les sortilèges. Où qu'elle soit dans le *ksar*, on la trouvait. Les hommes la reconnaissaient à sa démarche, à sa taille sous son voile. Ils renseignaient les enfants qui la cherchaient.

Messaouda n'ignorait pas que chez Ma Zohra elle était capable d'enchaîner ses rires à ceux des jeunes filles, des jeunes femmes et même à ceux de la matriarche. Je remarquai qu'elle avait changé de voix depuis l'autre jour. Elle produisait maintenant un son caverneux, presque diabolique. Elle commença à voix basse :

— Zoubida, qui habite la même rue que vous, vient de reprendre sa fille chez elle. Celle qui, à Alger, prenait des airs. Elle a connu une quantité d'hommes... Mais le vieux Slimane qui fait fi du déshonneur veut l'épouser ! Il a toujours préféré les fruits pourris aux fruits verts ! Question de goût...

Devant la moue dégoûtée de Hadda, les yeux interro-

gatifs des jeunes filles, Messaouda adoucissait sa voix, ravivant l'intérêt.

— C'est bizarre...

— Bah, rétorqua Ma, lui aussi en est bien à sa troisième femme. Que d'or il a dû acheter dans sa vie, fille de chien !

La conteuse poursuivit :

— C'est ce que je dis. Il n'est pas difficile. Il s'est enrichi curieusement. N'aurait-il pas un peu de sang arabe dans les veines ?... En tout cas, Zoubida a su parler à la mère de Slimane. Elle a loué sa fille, insisté sur sa bonne éducation, son excellente moralité. Elle a même dit qu'elle était bonne cuisinière, qu'elle adorait les enfants, qu'elle était faite pour le dévouement et le mariage. L'autre, convaincue, a aussitôt conclu l'affaire. Zoubida a dit qu'elle était d'accord mais que la qualité se payait. Une dot co-los-sale, elle a demandé. L'autre n'a pas rechigné. Des bijoux ? Oh là ! une fortune ! C'est bon signe !

— Comment cela ? interrogea Inaame.

— C'est pourtant simple, répondit Messaouda. S'il achète beaucoup d'or, c'est qu'il n'a pas l'intention de divorcer. Sinon, il aurait dépensé moins... Ce n'est pas tout, poursuivit Messaouda qui n'avait pas prêté attention à l'étonnement de Ma, toute à son histoire, j'ai appris bien autre chose sur Zoubida elle-même.

— Quoi ? questionna Inaame.

— De mémoire de la tribu des Baïch, on n'avait jamais vu cela. Elle a été accouchée par son mari !

— Par son mari ! lancèrent-elles en chœur.

— Par son mari, répéta Messaouda.

L'assistance se tut, pétrifiée par la brutalité de la nouvelle. Ma était horrifiée. Elle s'exclama :

— Elle n'a pas de pudeur ! Si la tradition des dures pénitences ne se perdait pas si vite, elle aurait à se repentir de sa mauvaise conduite. La *djemaa* l'aurait condamnée à distribuer aux pauvres tous ses vêtements,

à jeûner quarante jours ou cent, en plus du mois de ramadan, à passer une nuit entière au cimetière ou à parcourir toute la ville, pieds nus, à l'heure où le sable brûle, ou bien encore à monter sur le rocher qui surplombe le *ksar*, en portant sur son dos voûté la meule du moulin à blé. Oui, vraiment le meilleur se perd.

Messaouda enchaîna :

— Tu as raison. Mais la punition est venue. Cette tolérance ne lui a pas porté chance. Si l'homme assiste à l'accouchement, il n'a plus de désir. C'est toujours ainsi et c'est ce qui arriva.

Alors Hadda, que la conversation touchait de trop près, baissa pudiquement la tête. Son front toucha ses genoux.

— Le souvenir du gouffre béant l'empêchait d'approcher sa femme. Quand il s'aperçut de la gravité de la chose, il s'en remit à Allah. Des nuits entières, il médita sur sa virilité en péril jusqu'à ce qu'un vieux de la tribu des Sidi Boual lui conseille d'aller consulter Lalla Djamilia. Pensez ! Aller consulter une femme pour cette sorte d'histoires ! Il eut les nerfs. Cela continuait à le travailler. Il se décida. La guérisseuse, qui est mon amie, m'a raconté. Elle m'a dit qu'il tremblait comme le vent en lui parlant. Pas un mot de son récit n'échappa à Lalla Djamilia. Elle entra en réflexion et elle alla chercher un pot de miel. « Plonge le doigt, dit-elle au mari de Zoubida. — Voilà, dit-il, qui est fait. — Retire ton doigt, dit-elle. — Voilà ! dit-il, satisfait. — Regarde, dit-elle, vois-tu quelque chose, mon fils ? — Je ne vois rien, répondit-il, rien du tout ! » Alors Lalla Djamilia expliqua au malade que le gouffre qu'il avait vu était, à cette heure, aussi peu visible que le trou qu'il venait de creuser dans le miel avec son doigt. Rassuré, il se leva, paya, remercia, gagna sa maison et rejoignit sa femme, comme si de rien n'était.

— Ça alors ! s'exclama Ma Zohra en tournant, d'étonnement, la tête dans tous les sens.

Le calme revint. On manifestait tant d'intérêt pour ses histoires que Messaouda décida de rester quelques jours en notre compagnie. Inaame se remit à tisser avec Malika et Soraya, Hadda à caresser son ventre. Ma Zohra réclama les ustensiles nécessaires à la préparation du thé. Je pris dans la cuisine la bouilloire, deux théières, le thé, le sucre, la menthe, le réchaud à gaz, les allumettes, le plateau en cuivre jaune et les petits verres rapportés de La Mecque, couverts d'inscriptions en arabe, qui invitaient à boire dans la joie. Je disposai le tout par terre, devant elle.

En posant la bouilloire d'eau sur la flamme vive, Ma Zohra évoqua, une fois encore, l'avantage des punitions d'antan. Messaouda regardait le ventre de Hadda. Elle se pencha vers Ma et lui chuchota quelque chose dans l'oreille. A voix basse, cette dernière lui souffla que les gâteaux de sésame, gages de la fécondité, avaient fini par faire leur effet. Une lourde bouffée de silence ensevelit la confiance. L'eau, bruyante, soulevait le couvercle par intermittence. Ma baissa la flamme, puis versa l'eau bouillante dans une théière dont le fond avait été garni de thé vert.

Elle attendit, brisa le sucre en pain contre le verre. Tintement clair. Les morceaux de sucre fondaient et jaunissaient, arrosés par le thé qu'elle avait pris soin de rincer deux fois. Elle vidait le contenu du verre dans la théière, rajoutait du sucre. Enfin, elle transvasa le tout dans une autre théière d'où émergeaient des brins de menthe fraîche. Après un moment, elle goûta, fit la grimace, rajouta du sucre, huma l'arôme, acquiesça d'un signe de tête. Dans un soupir de satisfaction, soulevant la théière le plus haut possible, elle emplit nos verres. Le thé moussait. L'odeur de menthe réjouissait nos narines. Il était parfait : ni trop amer ni trop sucré.

Après le cérémonial vint un nouveau silence. Inaame le rompit en soulignant l'urgence de l'ouvrage de laine. Comme il n'était pas question de travailler les jours des

fêtes religieuses, il fallait avancer maintenant. Puis elle dit comme une sentence :

— Ce tapis est destiné à la chambre nuptiale de Malika !

La jeune fille, âgée de seize ans seulement, s'empourpra. Personne ne posa de questions. Comment imaginer un instant que Malika se marierait bientôt ? Superbe dans sa candeur, à peine sortie de l'enfance, rougissante, Malika n'avait rien d'une future mariée.

— Mais ce tapis monte trop haut, constata Ma, il faut l'enrouler un peu. Il vous arrive au-dessus des yeux !

Elle distribua les rôles. Fatima s'occuperait de coincer, tout en bas du métier, la pointe qui bloque les traverses de bois dans la position souhaitée. Malika et Soraya enrrouleraient le tapis, une à chaque bout, pendant que les autres, de tout leur poids, appuieraient sur la traverse du bas afin de tendre la chaîne au maximum.

Debout sur l'énorme traverse qui supportait la chaîne en fil de coton blanc, Messaouda se mit à sautiller en cadence, suivie bientôt d'Inaame et de moi. Hadda, qui voyait dans cet exercice de force un moyen de se valoriser, vint aussi.

La première tentative se solda par un échec. Malgré le déploiement de nos forces, Fatima ne parvint pas à coincer la pointe. Ma Zohra avait beau nous encourager par ses « en avant » qu'elle répétait de plus en plus haut, rien n'y faisait.

— Les fils, décidément, manquent de tension, constata-t-elle.

Il fallut recommencer pour la troisième fois. Quand elle eut réussi à bloquer le tout, Fatima poussa un soupir de soulagement. Épuisées par cet effort inaccoutumé, les femmes s'affalèrent.

Karim avait profité de la distraction momentanée pour s'en prendre à Aouicha. Il avait frappé sa petite

sœur mais lui offrait la possibilité d'en faire autant. Je la vis le piétiner sauvagement ; et lui gonflait son torse, faisait taire sa souffrance pour bien mettre en évidence sa résistance d'homme.

Les jeunes filles et Inaame tissent. Les vieilles bavardent. Je suis descendue au sous-sol pour m'étendre sur ma couche. Je ne sais pas au juste à quel moment de la journée nous sommes. Je ressens un violent besoin de m'isoler un moment. Je ne suis jamais seule dans la maison de Ma. Et, le soir, je m'endors trop vite pour avoir le temps de me retrouver.

Restent les rêves. Déracinement. Mes pensées s'embrouillent. Les phrases qui s'entassaient sur cette feuille dans un enchevêtrement inextricable sont ma seule référence au temps qui passe. Je sais que, du haut en bas de la page, un certain temps s'est écoulé. Je me demande s'il y a une issue au chemin que je débroussaille. En avant ou en arrière ? Et si le chemin de ma vie tournait sur lui-même en un gigantesque jeu de l'oie ? A moins qu'il ne se perde dans le désert des sables. Non, cette idée n'a pas de sens. Nous avançons bel et bien. Le ventre de Hadda s'arrondit, mon amitié avec Inaame s'approfondit. Je suis devenue un élément du clan. Je ne bénéficie plus des attentions exceptionnelles que l'on réserve habituellement à l'invitée. Je partage tout de la vie domestique. Mais ce temps sans repère, si éloigné de ce que je connaissais, me panique. C'est insensé. Me voilà suspendue dans le vide. Ma vie brinquebale entre le rêve et le réel. Entre paroles et pensées. Et moi qui aime tant

voyager jusqu'au bout de mes rêves, comment puis-je admettre que, pour Inaame et bien d'autres, la liberté est un état d'esprit ? Comment...

— Khalti ! Khalti ! Où es-tu ?

Inaame me rappelait. Elle ne supportait pas que je m'éloigne d'elle. Elle me le reprochait gentiment. Elle disait :

— Pourquoi pars-tu ? Il ne faut pas rester seule ! Si tu veux écrire à tes amis, installe-toi là, tu y seras bien. Pas besoin de t'isoler !

Je consentais à m'asseoir près d'elle, pour ne pas lui causer de la peine. Je tricotais mes rêves en la regardant tisser la laine. Je me taisais. La langue arabe, à cette époque, présentait encore pour moi quelques difficultés. J'économisais les mots. Inaame m'encourageait à écrire à mes amis, je lui traduisais les lettres que je recevais d'eux. Elle réclamait des détails sur leur vie. Fascinée par l'inconnu. Avec une sagacité remarquable, elle devinait parfois ce que je n'avouais pas et se forgeait une idée assez juste sur chacun d'eux. Elle s'intéressait particulièrement aux lettres d'Anne. Elle retournait les feuilles dans tous les sens, simulait la lecture, s'étonnait du grand nombre de pages. Elle la connaissait bien puisqu'elle m'avait accompagnée l'année précédente pour un bref séjour.

J'écrivais à mon amie toutes les idées fantasques qui jaillissaient des murs sans fenêtre de la maison de Ma. Je noircissais les feuilles. Jour après jour, je sentais une vieille gangrène me ronger : la frénésie d'écrire.

J'exultais alors, oubliant le tissage d'Inaame, les regards d'Inaame, le ventre gros de Hadda, le mutisme inquiétant de Fatima, l'œil malade de la femme d'Abdelkader el Hadj et les procédés de sorcellerie de Messaouda. J'égratignais de mots le crâne chauve et lisse d'un inconnu. Je pensais à Inaame et à sa crainte d'avoir à se tatouer un jour si l'eau de lune venait à manquer pour de bon.

Inaame, depuis mon arrivée, apprenait le français et je me perfectionnais en arabe. Sur un petit cahier vert, elle avait déjà noté une vingtaine de mots. A droite le mot arabe, à gauche le mot français transcrit phonétiquement en lettres arabes.

— Quand je saurai bien le français, disait-elle, Nour m'emmènera avec lui en France.

Elle y croyait. Elle me parlait du plaisir qu'elle aurait à se promener dans les rues, à regarder les magasins. Son mari lui avait parlé du Jardin des Plantes, de l'Arc de Triomphe, de la tour Eiffel.

Lorsque j'avais envisagé avec Nour Eddine la venue de sa famille en France, il avait prétexté la vie chère, l'exiguïté des appartements, le déracinement. A Paris elle ne connaîtrait personne, ne sortirait pas. Elle était mieux au *ksar* avec les autres. Il fallait sauvegarder la tradition en laissant femme et enfants sur cette terre, pendant que lui gagnait l'argent ailleurs. Inaame rêvait mais ne le savait pas. J'en voulais à son mari de la laisser espérer.

Elle insistait pour que je lui parle du magasin de Nour Eddine. Dans son esprit, la France était un paradis. Tout ce qui se passait là-bas l'intéressait. Alors, le visage dans l'ombre, je noirçissais la capitale, j'expliquais avec force détails comment la vie se passait, pas toujours agréable, avec les difficultés d'argent, les tentations de luxe, les

courses après la montre, les éternels regrets de ne pas faire ce dont on avait envie...

La conversation glissait sur l'Algérie. Je lui parlais d'Alger qu'elle n'avait vue qu'à la télévision. Elle voulait tout savoir. Y voyait-on beaucoup de femmes ? Etaient-elles voilées elles aussi ? Une de ses cousines était très malheureuse à Alger. Elle habitait seule dans un appartement sans personne avec qui parler. Son mari ne l'autorisait à sortir qu'une fois par mois pour aller au hammam !

Inaame parlait nostalgiquement de son école d'où elle était sortie à douze ans, après avoir appris la religion, le tissage et la cuisine. Elle avait eu la chance, avec un très petit nombre de femmes, d'apprendre l'arabe littéraire. Mais à quoi cela lui servait-il puisque Nour Eddine ne lui achetait pas de livres ? « Les femmes ne lisent pas ! » disait-il. Même la lecture du Coran était réservée aux hommes. Elle me demandait si je connaissais Mohammed Dib. Elle avait bien aimé ses livres. Son père lui avait offert *Le Métier à tisser*. Il y avait longtemps de cela. Elle se souvenait.

Je lui parlais des romans de Rachid Boudjedra que je connaissais mieux. Elle s'y intéressait beaucoup depuis le jour où elle l'avait vu parler à la télévision à propos du film *Chroniques des années de braise* qui avait été tourné au *ksar*. Elle savait que le tournage avait créé un beau remue-ménage, et Nour Eddine lui avait même raconté que le vieux Mokhtar Boual, lorsqu'il avait vu la place du marché transformée en champ de combats, avait crié : « Je vous l'avais bien dit que les Français reviendraient ! » et, sous le coup de la surprise, il avait définitivement sombré dans la folie.

Il était rare que nous ne parlions pas de Karima. Inaame me confiait ses inquiétudes à son sujet. Elle craignait que la vieille ait été mise au courant de son escapade sur la terrasse. Nous n'avions pas vu Karima depuis une semaine et nous présagions le pire. Je tentais

d'apaiser ses anxiétés. Nous bavardions ainsi, au rythme des souffles des femmes endormies tout près de nous.

J'aimais — ô combien ! — que le sommeil nous happe dans ses filets sur des images plus gaies, plus vivantes. Ces soirées-là, les yeux rouges de fatigue, mais radieuse, Inaame gagnait sa chambre, me laissant à mes rêves, à mon corps endolori dont je tentais de ressusciter les sens. Depuis des mois, il se déplaçait sur quelques mètres carrés. Du sous-sol au rez-de-chaussée. Du rez-de-chaussée à la courette. De la courette à la terrasse et de la terrasse au sous-sol. Quelques mètres carrés. Ankylosé. Comme englué aux murs de la maison.

Je regardais mon corps. Je touchais ma peau. Tressaillement. Ce bien-être fugitif était-il le gage de mon existence ? Rassuré, rasséré, le corps entier (mais était-ce le mien ?), dans un sursaut, se renversait de l'autre côté, du côté de la vie. Il y avait confusion dans mon esprit. Je ne savais plus à qui étaient ces mains.

Est-ce qu'Inaame se préoccupait de son corps ? L'avait-il un jour soucieuse ? A vingt-quatre ans, comment pouvait-elle trouver une telle plénitude dans cette cage ? Est-ce la maternité qui l'avait épanouie ? Mais cette révolte était la mienne ! Rien que la mienne. Née simplement de la connaissance d'une autre vie, apparemment plus libre. L'habitude engendrait-elle l'équilibre, l'harmonie ou le désespoir ? Déchirée par le doute, lasse des questions qui n'appelaient pas de réponses, je chavirais.

Je n'ai pas entendu l'appel de Ma. Tout près de moi, la petite Fatima balayait comme chaque matin. Les poils du balai de *doum* soulevaient la poussière sous l'impulsion nonchalante de la toute jeune fille. Il n'y avait chez Fatima aucun enthousiasme pour vivre et elle courbait le dos comme pour signifier au destin qu'il pouvait faire son devoir. Elle avait déjà plié les couvertures. Il lui restait à les envelopper dans un drap blanc et à le nouer en balluchon.

Comment avais-je pu m'abandonner ainsi au sommeil, sans retenue et si longtemps ? Que n'étais-je insomniaque afin de profiter de la solitude des nuits !

Je me suis levée, me suis habillée en hâte. Là-haut, les femmes travaillaient déjà. Derrière le métier, Inaame souriait et chantait. Avait-elle fait un rêve plein de douces choses ou allions-nous vivre une journée neuve, différente des autres ?

Messaouda la bienheureuse, en me regardant boire le café, a déclaré bien haut que la journée serait sous le signe de la baraka. A peine venait-elle de prononcer cet heureux présage, à peine avait-elle semé en nous les germes de l'espoir, que, ses yeux plongés en profondeur dans les miens, elle a remarqué une rougeur inquiétante :

— On dirait que tu as reçu une gifle d'un djinn.

J'ai répondu pour couper court à ses suppositions :

— J'ai mal dormi. Voilà tout.

— C'est bien ce que je dis ! Ton sommeil a été troublé par quelqu'un. Il faudrait que la rougeur disparaisse avant midi !

Bientôt la maison ne fut plus qu'une étrange serre. A une dizaine d'endroits, elle suspendait des plantes de toutes sortes cueillies à l'orée du désert, qu'elle sortait au fur et à mesure de sa robe où elle les conservait à la bonne température, entre ses deux seins.

Elle a fait un tour complet sur elle-même, au milieu de la pièce, pour tout voir :

— Voilà ! Elles conjureront le mauvais œil.

Puis, elle a ajouté :

— Ce ne sera tout de même pas pour rien que j'aurai fait mon apprentissage. Pour être ce que je suis, j'ai dû me laver dans l'urine de neuf ânes un mardi, le jour férié des *djnouns*. Les vieilles m'ont obligée à arracher la corne gauche d'un bouc, à l'emplir de sang et à parler avec lui des heures. Il y a longtemps...

Si je savais prier, je prierais, ai-je pensé en ramassant les tasses. Je suis sortie dans la petite cour. Fuir l'odeur entêtante des plantes. Réfléchir à la réalité de Messaouda qui refusait tout contact physique. Dès que je lui tendais la main elle se voilait le visage et reculait de quelques pas. Que se passerait-il si je la touchais ? J'imaginai aisément qu'elle aurait immédiatement disparu comme un mirage.

Médusée par les étincelles du soleil qui étoilèrent l'eau, absorbée par les suspicions répétitives et fatigantes de Messaouda, je n'ai pas entendu venir Inaame. Elle m'a glissé dans l'oreille comme une confidence :

— Fais vite, nous partons au jardin de Ma Aïcha laver les tapis et voir un nouveau-né.

Elle a disparu aussitôt. Bruissement de robe longue.

C'était donc ça ! Nous allions sortir. Le chant d'Inaame ! La baraka ! Au même moment, j'entendis un

homme qui m'appelait de l'autre côté du haut mur. C'était Abderrahmane.

— J'ai une lettre de France pour toi ! me cria-t-il.

Tant de bonnes nouvelles en si peu de temps. Abderrahmane savait que je n'aimais pas déranger Ma Zohra pour la clé... Il me lança la lettre par-dessus le mur. L'enveloppe voltigea, se posa en douceur non loin du bassin.

Anne me rappelait aux réalités de là-bas. Elle demandait ce que je pouvais bien faire entre les murs, chez les femmes, seulement des femmes. Elle s'interrogeait. Pourquoi est-ce que je n'essayais pas de bousculer les choses au lieu de me voiler ? J'ai pensé : voile en béton ! Le discours théorique ne recouvrait en rien la réalité que je vivais.

A l'idée de franchir la porte, la joie s'était inscrite sur les visages des deux jeunes filles qui verraient là-bas leurs mères. Je discernais dans les yeux d'Inaame un éclat exceptionnel.

— *Ya Rabbi !* s'est exclamée Ma, sur le même ton que les autres jours.

Hadda a rapporté de la chambre de Ma des carrés de laine d'un tissage très serré. Chacune a pris le sien.

J'ai regardé Inaame poser sur sa tête le milieu de l'immense carré blanc, croiser sur son visage deux des coins, introduire les deux autres devant, dans la ceinture de sa robe. En deux ou trois manipulations, elle a disparu. Je ne voyais plus qu'un seul œil. Les autres aussi s'étaient couvertes. Inaame a découvert son visage, a pincé la laine entre ses dents et elle m'a drapée aussi. Karim et Aouïcha tournoyaient autour de nous et ricanaient de mon accoutrement. Cela a déclenché un formidable fou rire.

Ma Zohra a décroché de sa ceinture la volumineuse clé noire et l'a tournée dans la serrure. Grincements.

Entre ciel et sable. La rue Baba Saad, bordée de murs aveugles, grouillante d'hommes et d'enfants en mouvement. D'un œil, nous contemplons le monde. Tant de choses à voir ! Je balance la tête de droite à gauche. Mon regard balaie l'étroit horizon de la rue poussiéreuse. Un âne ici, un jardinier là. Et puis un homme juché sur son âne, chargé de lourds paniers garnis de légumes et de fourrage. Nous lui laissons le passage en nous collant contre le mur. Je songe à Abdelkader el Hadj.

Quelle chaleur ! Les jeunes filles marchent devant, d'un pas rapide et décidé. Inaame et moi les suivons, nonchalantes. Plus loin, en arrière, Messaouda et Hadda se dandinent, gonflées sous leur voile. Ma Zohra pousse le troupeau à la démarche trop lente. Les enfants courent tantôt loin devant, tantôt loin derrière.

A l'entrée du labyrinthe des ruelles, toutes semblables, nous ralentissons le pas. Ma se rapproche :

— A droite, à gauche, puis à gauche encore, dit-elle.

Une légère brise, qui bouscule l'étoffe de nos *haïks*, expire au rythme de nos pas. Le sable fuit sous la plante de mes pieds nus qui fouissent dans les grains brûlants, et cette cuisante sensation est plaisante. Nous entendons les pilons résonner dans les mortiers comme des *derbukas*. C'est la fête chez les femmes des maisons. Que la

danse commence ! D'autres vont en visite. Une odeur de menthe s'exhale.

— Regarde ! Regarde là-bas ! chuchote Inaame en s'approchant de moi.

Un enfant nu et barbouillé de taches noires s'est levé en soulevant un nuage de sable et de poussière. Il a poussé un cri de satisfaction et s'est écroulé, un peu plus loin, au milieu de l'étroite venelle. En passant près de lui, Inaame lui caresse la joue. Une occasion de prolonger la promenade. Profiter. Ravissement fugace. Mes dents grincent sur le voile de coton fermé sur mon visage. Ma main se faufile sous le tissu pour soulager les mâchoires fatiguées. Quelle honte pour le clan si mon voile s'envolait ! J'ai envie de parler à Inaame mais j'ai peur que le tissu blanc ne m'échappe. Ma Zohra nous a recommandé de ne pas parler haut et de ne pas rire. Surtout ne pas rire. Nous ne sommes pas passées sur la place du marché. Plus tard, j'ai su qu'aucune femme jamais n'y passait, quitte à faire des kilomètres de détour.

Inaame, agitée, a dit encore :

— Regarde là !

Un homme assis devant un gros tas de navets jaunes attend patiemment les clients. Il feint de détourner les yeux sur notre passage, mais il les pose aussitôt sur nos silhouettes que suggèrent à peine nos voiles flous. Que ceux-ci nous gardent de ce vieil homme au pantalon bouffant. Voir sans être vues, quelle revanche ! Pour une fois les recluses excluent les hommes de leur monde.

D'autres hommes surgissent des ruelles, et la danse s'arrête brutalement. Ma Zohra donne un ordre sec. Inaame ne comprend pas. Ma Zohra nous bouscule. Les enfants courent et crient. Messaouda me pousse vers une venelle très étroite. Notre précipitation soulève un nuage jaune. Au coin de la ruelle, je me retourne. Deux touristes européens bardés d'appareils photo nous mettent en joue. Les salauds ! Je suis indignée. Puis un formidable sentiment de honte m'envahit. Leur geste machinal de

touristes insouciant met à nu mon voyeurisme infiltré. Où puis-je me situer ? Je porte le fardeau de l'agression perpétrée par mes congénères et j'appartiens d'instinct au clan du gibier traqué.

Mon cœur a frappé partout à la fois. La marche s'est accélérée. On a repris les ruelles. Plus vite, encore plus vite. Soraya et Malika ont donné la cadence. Hadda, essoufflée, tanguait dans notre sillage. A chaque pas de Ma, la clé accrochée à sa ceinture bousculait le voile, décrivait comme un demi-cercle. Dans ma tête, en lettres capitales, les touristes avaient tatoué VIOL DU TERRITOIRE. Ils avaient gâché notre sortie. Je souhaitais, comme elles, entrer vite, le plus vite possible à l'abri des murs de la maison de Ma Aïcha.

Vieille maison en pisé, avec terrasses, piliers, coins et recoins, sol dallé, telle était la maison de Ma Aïcha. Ces larges pavés irréguliers, bosselés, évoquaient une voie sans issue de l'époque romaine. Tout autour de la pièce où nous sommes entrées, il y avait des fenêtres peintes en bleu très clair et munies de volets. Ces ouvertures qui trouaient le mur apportaient un semblant de lumière. Celle-ci venait de l'immense trou fait dans le patio, par où le soleil s'engouffrait. Ma Aïcha le trouvait trop violent et elle avait posé sur le grillage un sac de jute qui maintenait l'ombre partout.

Fafa et Mama n'en finissaient plus d'embrasser leurs filles Soraya et Malika, qui, bien que cousines seulement, se ressemblaient comme deux sœurs. Cousines du côté de leur mère mais aussi du côté de leur père, puisqu'on ne se mariait qu'entre cousins. Fafa et Mama, les sœurs de Nour Eddine, vivaient chez Ma Aïcha, mère de leurs époux. Elles étaient mariées aux deux frères dont le père n'avait épousé Ma Aïcha qu'en secondes noces. Autrement dit, leur véritable mère n'était pas Ma Aïcha mais Ma Fatma. Celle-ci, femme des premières épousailles du vieux, était là aussi, assise à la droite de Ma Aïcha.

Elle avait les jambes croisées sur une peau de mouton noire et plongeait son regard fixe et hébété dans un lointain indéfini. « Elle est folle depuis son troisième accou-

chement », me dit Inaame qui avait remarqué que je regardais cette femme avec insistance. Elle ne nous vit pas, ne nous salua pas. Pendant ses crises, Fatma criait, battait les murs jusqu'à ce que, fatiguée, la marâtre la renfermât dans une pièce vidée à cet effet, où, tout son soûl, elle pouvait battre les murs sans déranger personne. Au bout de quelques heures, n'ayant plus d'endroits où frapper, lasse des gestes vains, les poings en sang, elle se calmait, demandait à sortir. Ma Aïcha alors lui ouvrait la porte et l'installait à côté d'elle. Les deux femmes se ressemblaient d'ailleurs étrangement. C'est-à-dire exactement comme deux personnes qui, depuis plus de quinze ans, partagent tout : mari, cuisine, couche.

Lorsque Ma Fatma se retirait dans sa maison natale, Ma Aïcha commençait à vivre. Délivrée d'un poids énorme, elle en profitait pour marcher autour de toutes les pièces de la maison, suivant scrupuleusement les murs au cas où elle voudrait s'appuyer, et pour crier de soulagement dans la petite cour. Alors, elle vivait sa liberté. Mais cette chance ne lui arrivait que trois fois dans l'année.

On me palpa pour s'assurer de ma réelle existence. Quels rires lorsque j'enlevai mon voile ! Elles s'attendaient si peu à me trouver dessous ! On me demanda comment je l'avais supporté. On me fit visiter la maison et même la chambre de Ma Fatma.

Bien sûr, personne n'ignorait que j'étais depuis plusieurs mois chez Ma Zohra. La nouvelle avait vite fait le tour de la famille. On s'extasia sur mes cheveux blonds, que Soraya avait tressés la veille. La vieille Aïcha me posa une foule de questions. Etais-je mariée ? Avais-je des enfants ? Comme je lui demandais son âge, elle répondit que cela n'avait aucune importance puisqu'on était enfant jusqu'à la prière, adolescente jusqu'au mariage, puis femme avec des enfants et enfin vieille avec des petits-enfants. Sans aucune nuance péjorative, on appelait la grand-mère la *chibania*, la vieille.

— Tout ce que je sais, précisa-t-elle à mon intention, c'est que j'ai vécu toute ma vie dans un siècle qui n'est pas le mien, car je crois bien que je suis née il y a longtemps.

Ce destin à cheval sur deux siècles représentait un véritable déchirement. En contrepartie, ce statut de vieille lui conférait maintenant le pouvoir de décision. Rien ne pouvait plus lui être refusé. Un pied dans la tombe, elle avait enfin droit à des égards.

On déroula pour nous un grand tapis. Ma Zohra, encore bouleversée par l'incident provoqué par les touristes, en raconta les moindres détails. Elle parlait à Ma Aïcha, n'osait pas tourner la tête vers moi. Je tentais d'expliquer à quel point j'avais ressenti leur attitude comme insolente, intolérable. Finalement, Ma me dit qu'il fallait oublier cette histoire, ne pas en faire une question importante.

Fafa servit le thé sur un plateau de cuivre, garni de cacahuètes en quantité, comme on le fait pour les invités de marque.

D'autres femmes entrèrent, s'installèrent. C'étaient des femmes aux fessiers immenses et rebondis, élargis par les maternités. La préparation du pain et du cous-cous, dans la position accroupie, jambes écartées, accentuait encore la rondeur congénitale du bassin. C'est ainsi que les hommes les aimaient.

A côté d'elles, Soraya et Malika semblaient bien plus belles encore. Il y avait un raffinement particulier dans leurs gestes, une exceptionnelle finesse dans leur visage. Ma les appelait les lumières de la maison. Malika, toutefois, avait le corps un peu plus frêle que celui de Soraya, elle était aussi plus rougissante et plus impressionnable que sa cousine. Elles avaient en commun avec Inaame la délicatesse et le goût qui les éloignaient de Hadda.

Les enfants couraient dans tous les sens. Il y avait là les petites sœurs de Soraya, celles de Malika, les enfants

de la dernière fille de Ma Aïcha, Zoubida. De tous les âges. De tous les sexes. Dans tous les coins. Karim les entraîna à jouer au chat du désert.

On frappa deux coups à la porte. Aussitôt nous nous sommes levées en hâte pour disparaître derrière un rideau qui isolait une chambre. La coutume imposait aux femmes de se soustraire aux regards des hommes qui n'étaient pas leur père ou leur frère. Seules la vieille et la marâtre demeurèrent. Leur mari s'était annoncé.

Inaame, qui n'avait pas aperçu un seul homme depuis le départ de Nour Eddine, souleva légèrement le bas du rideau bleu qui nous masquait afin d'apercevoir le vieux. Elle rapprocha son visage du mien.

Le vieux donnait des consignes.

La porte se referma sur lui. Les femmes sortirent de l'ombre et reprirent leur place sur le tapis. Inaame profita de l'agitation produite par cette entrée inopinée pour m'entraîner avec elle au jardin.

Un jardin grand comme un mouchoir de poche. Mais un jardin. Presque une petite palmeraie. La lumière s'y déverse, souveraine. L'eau coule tranquillement dans le lit des rigoles creusées dans le sable roussâtre. Le vent est chaud et tendre : il caresse notre peau. Abandon. Je vois dans les yeux d'Inaame le reflet de mon sourire. Ravissement. Au fond du jardin, un âne bat le dattier avec sa queue et remue la tête en cadence. Des parfums se propagent. Il y a la menthe fraîche et le géranium sauvage. Il y a le citronnier, le chèvrefeuille. Il y a aussi la fleur d'oranger. Et une voluptueuse caresse du sable sous la plante du pied qui diffuse au corps tout entier un frisson de bien-être. Un zeste de liberté. Déjà rognée.

Inaame marche, puis saute, puis court à l'autre bout du jardin, cueille quelques pétales de géranium, revient vers moi, m'en couvre les ongles des mains. Elle relève la tête, observe en expert et dit : « Non, décidément, le rouge ne va pas avec ta robe bleue, tes yeux bleus, le

ciel bleu. » Elle les retire, les jette et va rejoindre les enfants.

Les enfants ont inventé un autre jeu auquel ils ont mêlé l'âne, bon gré, mal gré. Les mouches bourdonnent autour de nous. Des éclats de voix viennent de la maison. Inaame s'avance, offerte, triomphante dans sa robe couleur de sable. Quel tangage dans nos corps ! Il faudrait pouvoir arrêter le temps, en faire une grosse boule, poser un pied dessus pour qu'il ne nous échappe pas, pour qu'il cesse de défiler. Tout de suite. Maintenant. Si la sensation présente pouvait engloutir le temps ! C'est tout juste s'il nous laisse digérer le vertige, nous repaître des couleurs, des odeurs, des caresses.

L'eau jaillit, claire, des bassins où Inaame lave les tapis que Mahrez a apportés sur une petite remorque. Elle frotte énergiquement et me les lance afin que je les rince dans un autre bassin. L'eau gicle encore, éclabousse tout, nos pieds, nos robes, nos visages. Les yeux se brouillent d'un trop-plein de soleil que l'eau réverbère.

Plus tard, l'ombre a gagné le bassin. Le soleil désertait. Nous avons alors songé à rejoindre les femmes. La joie s'est évanouie.

Dans la maison très sombre, les femmes n'avaient pas bougé. Elles s'étaient extasiées devant le bébé qui venait de naître. Elles avaient longuement palabré, Hadda avait toujours le pied enflé et Ma Fatma était dans la chambre des peurs. Elle avait eu une crise. Mama a insisté pour que nous restions. Il a fallu manger le couscous, boire le thé, discuter.

Mama, peu avant notre départ, a dit qu'elle garderait sa fille Malika. La jeune fille a baissé les yeux. Soraya a cassé son sourire. Inaame a plissé son front. Pourquoi la gardait-on à la maison de Ma Aïcha ? Le mariage approchait-il vraiment ?

Dans les ruelles, l'ombre s'était installée. Ma Zohra est passée devant nous pour donner la cadence et, comme elle craignait les regards, elle marchait très vite. Le vieux

était encore là avec ses légumes. Dans la rue Baba Saad, Abdelkader el Hadj revenait de l'oasis sur son âne. Il avait dans les mains un gros bouquet de menthe et les paniers flanqués sur l'âne débordaient de carottes et de navets.

La clé a grincé douloureusement dans la lourde serrure. Mon cœur s'est serré. Inaame s'est tournée vers moi et m'a dit dans un souffle :

— Enlève ton cache-misère. N'est-ce pas que c'est un cache-misère ?

Le muezzin appelait à la prière. Son cri planait. J'y entendis de la douleur.

Soraya est venue sur la terrasse avec nous pour ne pas rester seule. Le soleil n'avait pas disparu complètement. Les collines commençaient seulement à rougir. Nous allions raconter à Karima notre escapade, la ruelle, les hommes. Un peu plus loin, sur une autre terrasse, une fille priait en regardant du côté de La Mecque. Autour d'elle séchait du linge, étendu à même le sol. C'était le moment des épousailles du soleil avec la terre. Les remparts s'enflammaient. On entendait l'écho lointain de la prière, les bruits dans les maisons souterraines.

Pourquoi ne voyait-on pas un seul homme sur les terrasses ?

— C'est réservé aux femmes, dit Soraya.

Ils leur avaient laissé au moins ça !

La nuit tombait maintenant. La clarté faiblissait, débusquait les étoiles. Un frémissement secoua mes épaules. Karima ne viendrait pas.

En bas, lorsque je tendis deux œufs à Ma, elle marmonna :

— Mais qu'y a-t-il de si beau là-haut pour que vous y restiez tout ce temps ?

Les trois ou quatre semaines qui suivirent (mais étaient-ce vraiment des semaines ?), il n'y eut point de sorties. La vie allait son cours. Karima n'avait pu échapper à sa belle-mère que trois fois. Elle était lasse des surveillances de la vieille. Avec Zineb, certes, elle ne s'amusait guère. Mais au moins, sa belle-sœur, résolument isolée, ne la dérangeait pas. Tout se passait comme si cette dernière avait déjà quitté la maison.

Messaouda n'était pas revenue depuis bien longtemps. Peut-être assistait-elle au mariage de la fille de Zoubida avec le vieux Slimane. Inaame et moi, nous nous attardions toujours avec autant de plaisir sur la terrasse. Le spectacle était varié en couleurs, intense, unique, grandiose.

Jour après jour, la chaleur augmentait. Dès le matin, Ma montait sur le patio, recouvrait le trou grillagé d'un immense sac de jute qu'elle mouillait afin de garder la fraîcheur. L'après-midi, elle envoyait l'une d'entre nous l'humidifier à nouveau. Ainsi, nous ne voyions pas le soleil de la journée. Mais il suffisait de sortir dans la courette pour se rendre compte de son intensité, de sa luminosité.

De plus en plus souvent, Mahrez, quand il venait, déposait un bouquet de roses sur le muret du bassin.

Il disait que l'oasis était superbe à cette saison et que, dans toute la palmeraie, on respirait le parfum des fleurs. Nous imaginions.

Ma Zohra ne parlait plus du tout du jour où le mauvais œil s'était abattu sur moi et je m'en réjouissais.

Récemment j'avais cassé un petit verre à thé et, comme je m'en affligeais, elle m'avait dit :

— Tant mieux ! Si le mauvais œil est sur l'objet, c'est qu'il n'est pas sur toi !

Nous avons eu aussi la visite d'un des frères d'Inaame et Ma m'avait entraînée avec elle dans la pièce voisine pendant qu'Inaame parlait à cet homme. J'étais contente, voyant là une nouvelle preuve de mon intégration. Au début de mon séjour, Ma m'envoyait dans le petit salon pour que je parle avec les hommes qui rendaient visite à la famille. Mon statut d'étrangère et d'invitée me permettait de vivre selon les usages de mon pays sans encourir la réprobation de la matriarche. Elle semblait maintenant avoir oublié jusqu'à mes origines. Parler en français avec les hommes ne me manquait pas. Avec eux, je pouvais deviner d'avance quels seraient les mots échangés. Toujours les mêmes. Inutile et fatigant.

Malika n'était pas revenue chez Ma Zohra et Soraya l'avait rejointe là-bas depuis peu. Hadda marchait de plus en plus péniblement. Elle souffrait intensément de ses pieds enflés et violacés. Il n'était pas question de date pour l'accouchement. Curieusement, elle semblait s'approcher d'un événement malheureux. Sa tristesse, qu'elle dissimulait mal, m'inquiétait.

Chaque jour qui passait m'enlisait un peu plus dans le marécage des hallucinations. J'imaginais l'accouchement avec frayeur. Cet enfant qui, déjà, lui procurait des douleurs ne pouvait être que diabolique. Il allait venir au monde de façon fracassante. Il sortirait de son ventre brutalement. Trop lisse, il nous échapperait des mains, glisserait et, propulsé, il viendrait s'écraser en hurlant comme un chacal sur les dalles froides de la chambre

nuptiale que la mère (avec cette émotion, son ventre reprendrait-il son élasticité normale ?) n'occupait qu'une ou deux nuits tous les trois mois.

Mon impatience des premiers jours s'en était allée. Ma nervosité de même. Je ne recherchais plus l'isolement. J'avais réussi à m'isoler par la pensée en présence des femmes. Je ne me préoccupais plus des dates. Mon agressivité envers les hommes s'était atténuée, eux que j'estimais, alors, responsables de la claustration des femmes. La révolte n'a qu'un temps. Elle pourrit de l'intérieur. En revanche, en moi, divergeaient jusqu'au vertige deux personnes bien distinctes. L'une parlait, mangeait, dormait ; l'autre pensait, rêvait, imaginait, divaguait. Impossible de réunir ces deux morceaux qui, chacun de son côté, tiraient en me provoquant une affreuse douleur au ventre. Mal que je taisais à toutes, même à Inaame, dans la crainte d'une nouvelle visite de Messaouda.

Cette douleur, en réalité, provenait aussi du dérèglement dans l'alimentation. J'avais des envies d'oranges que je ne satisfaisais pas. Nous nous en partagions une le soir seulement. Il y avait aussi l'inertie de mon corps et la position assise. Mes pensées, qui, maintenant, tenaient bien souvent du délire, me faisaient oublier le mal. Parfois, je me demandais si la raison n'avait pas glissé hors de ma boîte crânienne. Je touchais le sommet de ma tête et j'entendais des battements si forts que je doutais même que ma fontanelle se soit refermée. Alors je me calfeutrais auprès des femmes dont la chaleur et la sérénité me rassuraient.

Cette claustration prolongée induisait progressivement en moi une peur malade du dehors. Douillette installée dans le ventre chaud de la maison, dégagée de toute responsabilité, l'usage de la liberté me réclamait un effort insurmontable. Lorsque j'écrivais à Anne, des mots me marquaient. Pourtant, je ne rêvais pas encore en arabe. Il m'était difficile de lui parler d'Inaame comme elle me le demandait. Evidemment

j'aurais pu dire qu'elle avait le goût de la vie, mais à quoi cela lui servait-il ? Qu'elle était curieuse de tout, mais elle n'avait pas l'occasion de découvrir ! Dans ses lettres, Anne me reprochait souvent de ne rien bouculer. Je répondais que son discours était bien loin de la réalité, bien théorique. Les métamorphoses s'opèrent dans la douleur. La génération sacrifiée serait peut-être celle de la petite Aouicha. En tout cas, pas celle d'Inaame. De quel droit aurais-je changé les choses ? Au nom de quoi ? De mon jugement d'Européenne ? Le changement s'opérait doucement, de lui-même. La télévision avait posé des jalons : les traditions en étaient déjà modifiées. Les habitudes ne cessent pas d'exister du jour au lendemain, à moins que...

A moins qu'un imam, un jour, ne découvre sous les troncs de palmiers un livre couvert de poussière, rongé dans les coins par les cafards noirs, chevauché par les scorpions en hibernation. Un livre vieux de plusieurs siècles. Un livre de règles nouvelles. Un livre qui prouverait qu'il y a eu malbonne. Un livre sacré qui permettrait d'un coup tout ce qui est interdit aujourd'hui. On y lirait que les femmes peuvent sortir en robes sur les marchés, qu'elles peuvent rire. Il y aurait même de l'alcool à en faire déborder les bassins de l'oasis. On parlerait de ce livre dans le monde entier. Un livre révolutionnaire bien que religieux et découvert par un imam ! On balayerait les scorpions et les cafards, on ferait de l'original des milliers de copies pour que chacun lise...

De temps à autre, j'usurpais la tâche que Ma avait confiée à Karim. Il s'agissait de porter les épluchures de légumes jusqu'au bout du couloir à l'âne d'Abdelkader el Hadj. Il était attaché dans un clos ouvert, près de la ruelle. Chaque soir il restait là, à braire, depuis l'heure de la prière jusqu'à l'aube, et, le vendredi, la journée entière, car le vieux n'allait pas au jardin mais à la mosquée. J'en profitais souvent pour jeter un coup d'œil dans la rue Baba Saad. C'est du bout du couloir qu'un soir je vis Mabrouk, le mari de Karima, revenir du *ksar*. Le casque de sécurité sur la tête, il marchait, traînant sa motocyclette à son côté. Il déposa son engin près de l'âne. Je le saluai. Il voulut me répondre mais ne put terminer la phrase qu'il avait commencée. Ses yeux se révoltèrent. Son regard devint fixe et hagard. Je crus qu'il venait d'apercevoir un animal monstrueux. Il n'y avait rien. Il recula comme terrifié, sembla éviter un obstacle, me fit un signe d'impuissance avec sa main. Il frôla le mur, tituba et courut s'enfermer dans sa maison.

Je me demandais bien ce qui se passait dans la tête de Mabrouk. Certes, nos échanges étaient difficiles à cause de la langue bizarre qu'il parlait. Mais, cette fois, c'était pire encore. Comment Karima pouvait-elle rester radieuse avec un mari pareil ?

Aussitôt j'en parlai à Inaame, qui se faisait beaucoup

de soucis pour Karima. Pourtant, constata-t-elle, on disait Mabrouk bien plus heureux depuis que son frère Aïssa était en France. Il avait depuis ce jour des responsabilités. La personnalité d'Aïssa était telle que, lorsqu'il était au *ksar*, Mabrouk n'existait plus pour personne. Ni pour Aïssa qui s'était toujours senti le fils unique de la maison. Ni pour son père Abdelkader el Hadj qui n'avait confiance qu'en son fils cadet. Ni pour la vieille qui, d'ailleurs, n'était pas la vraie mère de Mabrouk. Il était le fils de la première femme d'Abdelkader. Celui-ci l'avait épousée jeune et l'avait répudiée, trois ans après, parce qu'il lui trouvait la peau trop brunâtre. Mabrouk avait hérité de son teint. Cela irritait la vieille qui, en le voyant, se rappelait qu'elle n'avait pas été la première femme du vieux.

Ma Zohra racontait, s'appesantissait sur les luttes intestines de la famille voisine. En même temps, elle se brûlait les doigts de pieds avec les pointes de feu. Nous finissions par croire qu'elle y trouvait du soulagement puisque, le samedi, elle recommençait le soir le supplice du matin.

Inaame et Hadda finissaient le tapis. Ma regardait de près et relevait plusieurs erreurs. Elle se fâchait un peu contre Hadda qui ne faisait pas attention à son travail. Elle disait que la laine était bien assez chère et que ce n'était guère le moment pour rater les tapis.

Inaame déroula le tapis sur les dalles, le foula de ses pieds, m'invita à la suivre. L'ouvrage était splendide.

On frappa un coup sec à la porte.

— Un homme ! dit Karim.

Ma Zohra, aussitôt, sortit dans la cour, échangea par-dessus le mur quelques mots avec le visiteur. Puis elle lui ouvrit la porte. La situation devait être exceptionnelle.

Depuis la pièce où nous nous tenions, en soulevant le rideau, nous pouvions apercevoir le profil du visiteur. J'aperçus un homme joufflu et ventru. Je reconnus le patron de Nour Eddine. Je l'avais déjà rencontré dans

son magasin. Je savais qu'il possédait aussi deux immenses maisons au Mzab, une usine à Annaba, une autre à Constantine où Ali, le mari de Hadda, travaillait. Cet homme voyageait d'un lieu à l'autre, passait en France le plus clair de son temps, abusant de l'alcool et des femmes. Au *ksar*, il jouait les puritains.

Ma Zohra revint et, d'un air grave, elle nous annonça que la mère du patron de ses fils était morte. Elle n'eut pas une larme. Elle savait trop qu'une seule larme versée pour le mort est une étincelle de plus pour lui dans l'enfer, que les larmes coulent en oued et séparent celui qui pleure de celui qu'il pleure. Elle songeait à sa propre mort et la tristesse l'envahit.

— C'est bien malheureux, elle est tombée sur le carrelage qu'elle balayait tous les jours. Oui, c'est bien malheureux. Ce sera un enterrement grandiose avec beaucoup de femmes et aussi beaucoup de couscous.

Puis elle raconta les circonstances de l'événement : c'était une femme qui ne laissait rien au hasard. Elle avait, ce matin-là, mis son couscous à cuire. Elle balayait. Ses voisins, qui ne l'avaient pas vue rentrer le tapis qu'elle avait étendu, comme toujours, sur la terrasse, s'étaient inquiétés. Elle vivait seule et bien peu de femmes vivaient comme elle. Certes, elle avait voyagé. Elle était même allée à La Mecque. Depuis, hommes et femmes la respectaient. Mais elle avait eu une drôle de vie. On l'avait mariée à seize ans. Elle avait accouché neuf mois plus tard. Puis accouché encore et encore. Elle avait eu huit enfants. Souvent elle se plaignait à Ma de ses violentes douleurs au ventre. Après la mort de son mari, elle avait marié toutes ses filles. Quant aux garçons, le premier n'avait pas attendu deux ans pour répudier sa femme, et le deuxième, le ventru, avait perdu la sienne en couches. Aucun ne s'était remarié.

Je songeais aux voyages que cette femme avait faits dans sa vie, de la maison natale à la maison de son mari, de la maison de son mari au cimetière. Et ce seraient des

hommes qui la transporteraient au cimetière, momie, sur une planche, enveloppée dans une couverture. Que ne pouvait-on la laisser dans sa grotte ! Que ne pouvait-on l'empailler dans sa maison, dans sa position quotidienne : assise devant la semoule qu'elle roulait pour en faire du couscous ! J'étais convaincue que la vie de cette femme aurait pu être autre. D'où la révolte qui jaillissait de moi. Cette révolte-là, ni Inaame, ni Ma, ni Hadda, ni personne ne la ressentait. Elles baissaient les bras devant Allah qui l'avait voulu ainsi.

Ma Zohra coupa court à mes débordements. Je compris qu'en parlant trop du malheur je risquais de l'attirer dans sa propre maison. Ma enfila ses chaussettes de laine. Elle mit aussi des sandalettes. Elle craignait la fraîcheur du sable à la tombée du jour. La gravité la rendait plus belle encore. Je remarquai ses oreilles déchirées par les grosses boucles d'argent qui donnaient plus de noblesse à son visage patiné. Elle s'enveloppa dans son voile et, d'un pas tranquille, elle partit chez la morte.

Mahrez nous rendit visite, très peu de temps après le départ de Ma Zohra. Inaame lui cria d'entrer et de s'installer dans le petit salon des hommes.

C'était une pièce minuscule qui jouxtait à la fois la cour et la grande salle. On y entrait par une porte qui donnait sur une ébauche de couloir. En face de cette porte, un escalier tournant descendait au sous-sol et, tout de suite à droite, un rideau interdisait l'accès de notre monde. Ce rideau était un code et pas un homme ne le franchissait sans l'autorisation d'une femme. De même, la réserve et la bienséance obligeaient les femmes à ne pas franchir le seuil de ce confortable salon, sauf pour y faire le ménage. Les murs étaient couverts de somptueuses tentures et le sol de trois petits matelas, disposés en triangle. Au milieu, il y avait une magnifique petite table, en cuivre jaune.

Inaame ouvrit la deuxième porte du petit salon, celle qui donnait directement dans la pièce des femmes. Elle abaissa un rideau pour remplacer cette porte et jeta quelques peaux de mouton. Assis de part et d'autre du rideau, nous avons commencé à parler, mais la plaisanterie a vite pris le dessus. L'envie ne manquait pas à Mahrez, encore adolescent, de soulever le rideau pour nous regarder. Il simula, commença à toucher le tissu. Aussitôt, Hadda et Inaame, qui peut-être secrètement

désiraient se laisser voir, poussèrent un cri de défense, masquèrent leurs visages avec les mains. Elles savaient pourtant qu'il n'oserait pas, même en l'absence de la matriarche. Il se contenta de mettre la main sur la robe de Hadda, de la froisser et fit semblant de la tirer vers lui. Les cris s'étouffèrent en rire. On plaisantait seulement !

Puis Mahrez se leva et entra dans le jeu des enfants. Il s'agissait d'un jeu d'hypnose où le but à atteindre était de transformer, à son insu, Aouicha en âne. Pas fou, Karim se voyait déjà en train d'attacher sa petite sœur et de la mener à la longe, exactement où il voulait.

Aussitôt après son départ, Inaame se mit à faire le pain. Le lendemain matin, elle aurait tout son temps pour coudre des robes ou crocheter. Prenant appui sur ses jambes, très écartées, elle s'accroupit. Elle posa sur ses genoux ses deux coudes et plongea son buste en avant. Par terre, devant elle, elle avait posé le grand plat de bois dans lequel elle travaillait énergiquement la pâte. Ses mains poussaient la boule de semoule, la tiraient, la repoussaient, la déchiraient. Puis elle en refaisait une boule bien ronde et recommençait. A côté d'elle, Hadda roulait le couscous, tamisait la semoule. Se dessinait sur son visage une moue, semblable à celle de la petite fille qui vient de faire une bonne action et qui attend, pour l'annoncer, le moment opportun, afin de ménager ses effets.

Je les regardais, fascinée. Ce pain, qu'Inaame venait d'enfouir sous un linge blanc, elle l'offrirait aux femmes qui viendraient. C'était là un geste simple. Les hommes, eux, offraient des cadeaux qu'ils achetaient, des choses qu'il fallait regarder, admirer, ranger soigneusement et, surtout, ne pas oublier.

Le soleil était encore haut. Sur la terrasse, j'improvisai un siège avec un tronc de palmier. Nous avions tout le temps. Ma Zohra était sortie. Pour réchauffer ma peau, je soulevai ma robe, découvris légèrement mes jambes. Inaame s'est assise à côté de moi et a commencé à me parler de Nour Eddine.

Il était parti depuis six mois déjà et elle craignait qu'il ne revînt jamais, sans y croire vraiment. Simple-ment pour se faire peur. Justement, une femme qu'elle connaissait n'avait pas revu son mari depuis quatre ans. Un mois de plus et elle pourrait demander le divorce. Mais qu'est-ce que cela changerait ? C'était briser à jamais l'espoir de revoir un homme. Farida, une cousine, en était passée par là et elle n'avait rien obtenu de plus. C'était si difficile de se remarier. Il ne fallait pas espérer. L'essentiel était d'avoir des enfants. Mais pourquoi n'en avais-je pas encore ? J'expliquai à Inaame que je n'en avais pas envie et elle me questionna sans relâche.

Elle connaissait la pilule mais avait entendu parler d'une formule meilleure encore. On lui avait assuré qu'une piqûre tous les trois mois suffisait. J'affirmai que ce n'était pas possible, que le monde entier en aurait entendu parler. Quelques mois plus tard, j'appris qu'un médecin du *ksar* s'était livré à des expériences sur quelques femmes. Il cherchait soi-disant une méthode nou-

velle. Je ne sus jamais si cette histoire était vraie. Inaame se méfiait comme du mauvais œil du stérilet. On lui avait raconté que, pendant l'amour, le sexe de l'homme pouvait rester accroché comme le poisson à l'hameçon. Elle connaissait beaucoup de femmes qui prenaient la pilule en cachette. Quand finirait-elle la boîte de pilules qu'elle m'avait demandée ? Son mari venait si peu souvent ! Il lui manquait.

Le soleil baissait lentement. Karima fit irruption sur la terrasse voisine.

Elle souleva le bas de sa robe et enjamba le muret qui séparait sa maison de la nôtre.

— J'ai si peu de temps, dit-elle, on dirait qu'elle fait exprès de me demander des services à cette heure-ci !

Elle se mit à rire, nous embrassa l'une après l'autre et garda nos mains emprisonnées dans les siennes. Abandonnant toute retenue, Inaame lui avoua que nous parlions des moyens d'éviter d'être enceinte. Karima, qui n'avait pas bien compris, enchaîna tranquillement :

— Ah, il faut dire la vérité, j'ai du plaisir pas plus d'une fois par semaine. Une fois sur sept.

Inaame pouffa puis elle me dit :

— Surtout, ne le dis pas à Nour Eddine. S'il savait que l'on parle de cela, il me couperait la gorge !

Karima poursuivit :

— A propos, j'ai cru comprendre qu'Aïssa était de retour chez nous. Mais je ne l'ai pas vu. Il faut que j'y aille.

Elle enjamba le muret, puis elle ajouta :

— Il paraît qu'il revient définitivement !

Cette nouvelle nous sidéra. Pourquoi Aïssa n'était-il pas venu donner des nouvelles de Nour Eddine à Ma Zohra ? Pourquoi se cachait-il ? Son destin nous intéressait d'autant plus qu'il était directement lié à celui de Nour. Si ce dernier restait seul là-bas, il y aurait suffisamment de place dans son appartement pour sa femme. C'est à cela surtout qu'Inaame pensait.

Les minarets s'allumaient les uns après les autres. Le muezzin appelait à la prière. Inaame se prosterna. Le ciel, plus tourmenté que d'habitude, incitait aux méditations. Je ne parvenais pas à détacher ma pensée d'Aïssa. Défilèrent mes trois ans d'amitié avec lui puis la rupture, deux ans plus tôt. Il m'en avait voulu de trop connaître la société maghrébine. Il me disait souvent que je ne découvrirais jamais qui il était vraiment. Lorsqu'il avait connu de graves difficultés en Europe, il s'était replié dans un cocon, m'assimilant trop au pays qui le refusait. Ses affirmations, basées sur des proverbes, avaient le don de me mettre hors de moi. Je refusais ses généralisations. Il finissait par prendre mes critiques pour du racisme et nous nous enlisions, l'un et l'autre, dans le non-dit ou l'anodin, jusqu'au jour où une dispute réelle avait éclaté. Il avait prononcé la sentence : « Notre amitié s'arrête là. » Il s'était muré dans un silence de pierre. Ma colère avait atteint son paroxysme. J'avais toujours pensé que tout se discutait, et cette réflexion m'avait paru infantine. Depuis ce jour, je ne l'avais pas revu. Mon agressivité s'atténuait avec le temps. J'attribuais son entêtement à ses difficultés, à ses conditions de vie désastreuses, aux surveillances policières constantes qu'il subissait souvent dans son quartier...

Inaame, qui me trouvait fort pensive, me réclama des explications. Je lui racontai tout cela.

— Finalement tu lui en veux de ne pas t'avoir signalé sa présence ici.

Elle n'avait pas tort.

— Ne t'en fais pas, ces gens-là ne sont pas mes amis, excepté Karima. N'y pense plus et viens plutôt regarder la télévision.

Elle me prit la main et m'entraîna au sous-sol.

Ma entra au moment où le film commençait. La nouvelle du retour d'Aïssa s'était répandue comme une traînée de poudre. Ma Zohra en avait entendu parler chez

la morte. Et Inaame qui croyait le lui apprendre !... C'était raté !

A la télévision se déroulait un film américain en français. On me désigna pour expliquer. Il s'agissait d'un de ces films de série dont on devine la fin dès le premier quart d'heure. Une histoire d'adultère avec la foule d'incidents que cela déclenche. Inaame comprit tout de suite. Ma Zohra, pour sa part, n'avait de cesse qu'elle n'eût su le lien de parenté qui existait entre le mari et la femme, l'amant et la femme, le mari et l'amant. Etaient-ils frères ou cousins ? J'expliquai qu'il n'y avait aucun lien entre eux. Elle s'étonna, haussa les épaules. J'en arrivais à me demander si elle me croyait. Elle riait volontiers de l'intrigue. C'était bien là du cinéma, des choses comme il ne pouvait pas s'en passer dans la vie. Inaame me demandait plus de détails sur la vie américaine. Quelque chose en elle la poussait à croire que cette vie-là existait réellement quelque part. Certes, il fallait de l'imagination pour envisager cette différence de mœurs !

Ce qui me paraissait le plus étonnant, c'était la diversité des langues à la télévision algérienne. Au moins la moitié des programmes étaient diffusés en langue française, un quart en arabe littéraire, l'autre quart en arabe dialectal. Autrement dit, Ma ne pouvait suivre vraiment qu'un quart des émissions. Cela expliquait le peu de place qu'occupait la télévision dans nos soirées. Ma Zohra n'allumait pas systématiquement. Pendant le dîner, elle y pensait parfois puisque, à ce moment-là, le récepteur était installé devant nous.

Pourtant, il n'était pas question d'aller nous coucher avant de tomber de fatigue. Ma étirait la soirée le plus possible, laissait les enfants s'endormir. Elle les secouait un moment après et les poussait dans leur chambre. Aouicha occupait une chambre minuscule, voisine de celle de sa mère, et Karim dormait dans la chambre de sa grand-mère.

Lorsqu'elle avait bâillé trois ou quatre fois, Ma se levait, quittait le salon, rejoignait sa chambre. Je compris bien plus tard pourquoi elle ne gagnait pas son lit plus tôt. Un matin, au réveil, je lui demandai pour la première fois ce qu'elle avait rêvé. Elle me répondit :

— A quoi veux-tu que je rêve, à mon âge ? Dans cette maison, que peut-il se passer ? Rien ! Alors ?

Je regrettai longtemps de lui avoir posé la question.

Ma Zohra ne voulait ni penser, ni rêver. Quand on sait d'avance qu'un rêve n'a aucun espoir de se réaliser, il devient cauchemar. En allant se coucher le plus tard possible, elle ne se laissait pas le temps de penser à elle. Son réveil matinal s'expliquait. Si elle réveillait tout le monde, c'était encore pour échapper à l'inquiétude qu'elle ressentait dès qu'elle se trouvait seule. Pour moi, au contraire, rêver était ma seule liberté. Le rêve me permettait de fuir la monotonie de la vie de tous les jours.

Je réalisais maintenant à quel point la discipline de vie et les prières évitaient l'ennui. Les jeunes filles rêvaient d'un mari, les jeunes femmes d'un enfant, Inaame d'un voyage. Mes phantasmes à moi n'étaient que leurs prières à elles. Elles me remerciaient de ne pas sortir comme j'aurais pu le faire. Je ne savais plus moi-même si j'en avais envie. Au moment où je souhaitais l'isolement, la fuite, je discernais dans les yeux d'Inaame une tendresse rassurante qui me faisait oublier cette envie. L'imagination accentuait les dangers de l'extérieur. Il m'arrivait de ne plus désirer sortir lorsque je pensais à l'agression des regards. Il y avait si longtemps que je n'étais pas sortie seule dans la rue ! La force de l'habitude...

Juste avant de regagner sa chambre, Inaame se penchait pour m'embrasser. Je serrais sa main très fort. Je cherchais un refuge dans l'oubli de moi-même. Je me recroquevillais dans la position fœtale, en me persuadant que les fœtus ne pensent pas. Je m'interdisais donc de penser.

Au beau milieu de la nuit, il y eut un grand remue-ménage : bruit de porte, levers précipités. Lumière violente. Echange de paroles. Hadda, qui dormait à côté de moi, monta l'étage avec empressement. Inaame se leva aussi, mais elle demeura dans le petit salon où je dormais.

— Que se passe-t-il ? lui demandai-je, sans quitter ma couche.

— Ali est arrivé ! répondit-elle.

Je me rendormis.

J'avais tenté sans succès d'opérer la censure sur mes rêves. Une succession impressionnante de cauchemars avait ravagé ma nuit. Au matin, je me souvenais d'une immense place où attendaient en bêlant des hommes en rut qui portaient des oreilles d'âne et arboraient, haute et droite, leur longue queue de cheval. J'avais vu aussi Hadda enfoncer son gros ventre bombé dans le sable jaune, afin que personne ne devine qu'elle en avait un. Je la vis faire des efforts désespérés pour creuser avec la partie de son corps enfouie. Un moment après, elle se levait, un rictus de douleur particulièrement effrayant sur le visage. Son ventre était plat. Elle reboucha le trou. Ces visions me laissèrent une étrange sensation de malaise.

En haut, je trouvai Ma Zohra, Inaame, Fatima et les enfants. Aouicha dansait devant la porte fermée de la

chambre d'Ali et de Hadda en chantant : « Ali est venu ! Ali est venu ! » Elle tenait même les chaussures du visiteur à la main. Ma Zohra, qui craignait qu'elle ne réveillât le couple, tentait de la faire taire. La petite continuait. Karim avait disparu. Après avoir bu le café, quand je montai sur le patio, je le trouvai occupé à un jeu curieux. Aux deux morceaux de métal soudés dans le plafond et destinés à soutenir un métier à tisser, il avait accroché une corde épaisse qui tenait lieu de balançoire. Trois gros sacs de laine complétaient l'équipement. L'un était utilisé comme siège, les deux autres, posés par terre, lui servaient à prendre son élan avec ses pieds et à rythmer son balancement. J'entendis des miaulements et je m'aperçus que la portée de chatons se trouvait sous les deux sacs. Karim riait aux éclats.

Quand je redescendis, Ali annonçait sa sortie. Afin qu'il pût gagner le salon des hommes, je disparus un court instant avec Inaame au sous-sol. Hadda lui servit le café, lui apporta ensuite une serviette de toilette et du savon afin qu'il pût se laver dans la courette. Chaque fois qu'il changeait de lieu, il le disait afin de ne pas croiser Inaame dans la maison.

Je remarquai que Hadda venait de découvrir le secret de l'harmonie des couleurs. Elle portait une robe bleu roi, un foulard violet. Dans les miroirs qui masquaient les placards encastrés dans le mur, elle se regarda une dizaine de fois et elle ne sut plus comment marcher. Elle souriait. Toute la matinée, elle mordilla un morceau d'écorce de noyer qui donne aux lèvres la couleur de l'orange. Elle fit brûler du parfum naturel. C'était un mélange de musc, de patchouli, de clou de girofle, de pétale de rose et de safran. Elle disposa le tout sur un plateau de fer qu'elle mit au centre de la pièce sur le réchaud à gaz allumé. L'odeur d'encens se propagea dans toute la maison. Elle pila un morceau de khôl. Avec une aiguille de porc-épic, elle s'en maquilla soigneusement les yeux. Elle prépara aussi une mixture compliquée qu'elle

dissimula dans un minuscule sachet qui servirait à sucrer le thé de son jeune époux. Je compris qu'il s'agissait d'une solution de remplacement à cette fameuse eau de lune qui faisait de plus en plus défaut. Cette préparation, conseillée par Messaouda, retiendrait sans doute Ali à la maison. J'en ignorais le contenu. Hadda était comme transformée et, par ricochet, nous l'étions aussi. La préparation des repas demandait plus de temps. La vie se métamorphosait.

En allant dans la cour pour laver les tasses, je croisai Ali. Un rude gaillard qui s'était laissé pousser la barbe en souvenir d'un ancêtre de la tribu devenu populaire le jour de sa mort. Il avait été enseveli sous la terre et sa barbe très longue s'était répandue à la surface, donnant naissance quelques jours plus tard à de la mousse. Ali s'étonna de ma présence chez les femmes mais, encore plus, du fait que je ne quittais pas la maison.

— Je ne veux pas croire que tu ne sors pas ! s'exclama-t-il.

— T'inquiètes-tu pour les femmes d'ici ? lui répliquai-je.

— C'est la religion !

Décidément, la religion excusait tout. Les hommes la brandissaient comme un bouclier dès qu'ils se sentaient coupables. En citant Allah, ils se donnaient le droit d'engrosser, le droit d'exiger, le droit de tout mener. Son discours sonnait faux. Je disparus dans la pièce à vivre pour couper court à une conversation qui m'horripilait. Là j'étais sûre qu'il n'entrerait pas. C'était la pièce réservée aux femmes ; le seul lieu où sa femme pouvait parler sans qu'il prît la parole à sa place !

La fête commença pour nous quand Ali et sa mère partirent chez la morte. Leur sortie s'effectua en fin d'après-midi et Ma Zohra précisa qu'ils reviendraient tard dans la nuit. Exceptionnellement, Hadda, malgré un mal aux pieds tenace, monta avec nous sur la terrasse. Là-haut, elle nous raconta comment son arrière-grand-mère

luttait contre la frayer en fabriquant un remède curieux : un mélange de henné, d'armoise, de fèves, de pois chiches et de garance. Elle mettait le tout à bouillir pendant des heures dans une marmite, obligatoirement neuve, en y ajoutant de l'eau et de la menthe. Ce remède gardait son pouvoir jusqu'au moment où il perdait sa coloration.

— Avec un tel breuvage, on risque de devenir ivre ! ajouta-t-elle, mais qu'importe, la guérison vaut bien une ivresse.

Inaame ne parvenait plus à garder son sérieux. Elle partit d'un fou rire qui la plia en deux. Puis Hadda céda en même temps que moi à la contagion. Les deux ou trois quiproquos que je fis en arabe, juste après, contribuèrent à entretenir les rires. Lorsque je prononçais *hamar*, elles comprenaient forcément « l'âne » quand je voulais dire « rouge » et « rouge » lorsque je voulais dire « âne ». Les deux mots se différenciaient par une prononciation subtile que je n'arrivais pas à reproduire. Hadda était tellement déchaînée qu'il fallut la convaincre de gagner sa chambre nuptiale au cas où Ali reviendrait dans la nuit. Elle souhaitait dormir au même étage que moi.

Tandis que nous descendions, Inaame, sur mon insistance, me parla des *djnouns*, ces personnages mystérieux, entre génies et démons, invisibles, qui m'avaient agrippée déjà une fois et qu'elle croyait à tout instant frôler. Elle appelait ces anges déçus les « gens d'en bas » et elle cherchait par tous les moyens à se les rendre favorables. Ces curieux sorciers se manifestaient par des apparitions, à l'heure des grandes chaleurs. Je pensais que les mirages avaient bon dos et je soupçonnais Inaame de ne pas y croire tout à fait pour réussir à en parler à cette heure avancée de la nuit. Discuter d'eux pourrait leur apparaître comme une provocation. Ils étaient si susceptibles !

— On m'a raconté qu'une femme du *ksar* est apparue une fois avec des oreilles d'âne, une autre fois sous la

forme d'une vipère. Après sa mort, bien entendu... Pour éviter le retour des morts sous la forme animale, le Coran donne un procédé : il faut placer sur le ventre du mort un tamis, un couteau et une pierre de sel... Je ne devrais pas parler à cette heure, ajouta-t-elle.

Elle avait peur et elle se mit à pleurer autant de larmes qu'il y avait d'étoiles dans le ciel. Nous nous tenions très serrées, la peur se décuplait.

Quand elle eut regagné son lit, très tard dans la nuit, je restai les yeux ouverts dans l'obscurité. Comme je ne parvenais pas à m'endormir, j'eus soudain l'envie pressante de prendre des libertés. Ma Zohra n'était pas là. C'était le moment d'en profiter. Sur la pointe des pieds, j'enjambai les marches de l'escalier. La sueur coulait sur mon visage. Je retenais ma respiration, convaincue que je faisais moins de bruit ainsi. Dans la cuisine, j'ouvris avec précaution le réfrigérateur. Je chapardai quelques glaçons, refermai sans bruit. Puis je gagnai la terrasse.

Là-haut, je soufflai un grand coup. Le ciel était superbe. Une immense voûte bleu sombre habitée par une infinité d'étoiles. Je m'étendis sur le sol en espérant que mon corps se rafraîchirait. Je remarquai les Pléiades. Inaame montait rarement la nuit sur la plus haute terrasse, mais en plein cœur de l'été il lui arrivait de dormir à ciel ouvert sur le patio. Elle connaissait particulièrement les Pléiades. Sa mère lui avait raconté comment Isergi et Amenir, les deux filles du prophète So'aïb, avaient été métamorphosées en étoiles. Elles avaient tant pleuré à la mort de leur père qu'Allah les avait exilées du paradis. Leurs excès avaient déplu à Mohammed. Et là-bas le chariot de la Grande Ourse brillait avec un éclat extraordinaire : Elie changé en civière ; le père, la mère et la femme du mort, c'étaient ces trois étoiles qui suivaient le chariot. Il avait été métamorphosé pour avoir refusé de redescendre sur terre après avoir vu ciel et enfer. Et cette étoile isolée, c'était une femme qui avait

bien appris des anges Harut et Marut le mot magique pour monter au ciel mais qui avait oublié en chemin celui qui lui permettait de redescendre. La mémoire ne lui était pas revenue ! Tout ce petit monde, pour expier, était condamné à briller éternellement. Mais certains étaient déjà morts, même s'ils nous éclairaient encore.

Je me demandai si quelqu'un, quelque part dans le monde, à cet instant, pouvait voir le ciel comme je le voyais, moi. Aussi clair, aussi beau. Je quittai ma chemise et m'offris aux caresses du vent. Il était chaud mais me donnait des frissons sur tout le corps. L'air était fluide. La brise convoyait des jardins éloignés les odeurs du chèvrefeuille. J'entendis au loin des ânes braire, des chiens aboyer. Les collines renvoyaient leur écho. J'aurais aimé être à l'oasis, courir dans la palmeraie. La lune blanchissait mon corps nu. Je frottai un des glaçons sur mon visage. Le vent séchait ma peau presque instantanément. Je saisis tous les glaçons dans mes mains et je les frottai sur mon front d'abord, puis sur mon cou, mes seins, mon ventre, mes jambes, jusqu'aux doigts de pieds. J'aurais aimé qu'ils ne fondent jamais. Je devins la femme pieuvre. Les tentacules s'éparpillaient autour de moi, indifférents au muret qu'ils heurtaient par secousses. Puis je devins la plante carnivore digérant le dernier glaçon que j'avais, pour calmer ma fringale, offert aux bouches gourmandes. Je sentis pleinement se refermer sur la proie glaciale la corolle vibrante. Froid et plaisir. Preuve de l'existence. Trouble puis inconscience totale.

Au petit matin, juste avant le jour, une foule de petits *djnouns*, tous plus laids les uns que les autres, avaient cueilli la plante à côté de moi et me narguaient en ricanant. Leur rire sardonique me condamnait pour avoir occulté les rites de mon culte solitaire. Ils ne parviendraient pas à me culpabiliser. Qu'importe leur cape noire, leur épée tranchante ! Qu'ils viennent ! Je leur montrerais de quoi j'étais capable !

Quand j'ouvris les yeux, une cohorte de nuages som-

bres défilait dans le ciel. Puis ils disparurent. L'air devint diaphane. Les femmes brillantes s'étaient retirées. Elles avaient cessé d'éclairer. D'un bond je me levai. L'air était un peu frais. Le sol aussi. Je mis ma chemise.

Comment avais-je pu dormir si bien sur ce sol dur ? Je fis le tour de la terrasse en sautillant. Le soleil ne se montrerait pas avant une bonne heure. Je sentis mes os remuer sous ma peau avec une aisance inaccoutumée. Se lever face au matin, comme si le monde entier m'appartenait. Comme c'était bon ! Je redevenais feuille et fleur après avoir été bourgeon. Sous la paume de la main, mes cheveux m'apparurent plus doux, plus lisses. Et mes pieds ondulaient. Une sensation toute nouvelle. Elle ouvrait peut-être la porte à une dimension prophétique. Que ne pouvions-nous courir dans le *ksar* ! Tout cet espace ! En me rappelant la réalité, j'eus une sorte de malaise. Je marchais dans un marécage bourbeux ! Mes pas s'alourdissaient, patinaient dans une boue épaisse où fourmillaient des animaux microscopiques.

Epuisée par ces extravagances qui m'assaillaient, je me résignai à chasser au plus vite tous ces protozoaires. Comme prise de panique, je redescendis en courant sur la pointe des pieds jusqu'au sous-sol.

Personne dans la maison n'était encore éveillé.

— Ali aura des invités ce soir, annonça Ma Zohra, triomphale, pendant le petit déjeuner.

Hadda allait avoir l'entière responsabilité du repas. De sa réussite dépendait son honneur. On avait déjà vu des hommes répudier leur femme pour avoir raté plusieurs fois de suite un couscous.

Ali rapporta une montagne de carottes, de navets et de fenouil, s'en déchargea au beau milieu de la pièce. La préparation occupa la journée entière. Entre l'épluchage des légumes, la cuisson du couscous et la composition des plats, pas de temps perdu. C'est à peine si nous eûmes le loisir d'apprécier la salade de tomates du milieu de la matinée !

Ma Zohra raconta l'enterrement : du couscous en abondance, des plats de fèves à ne plus savoir qu'en faire, une quantité de femmes. Messaouda s'était occupée de tout. A ses heures, elle devenait laveuse de morts, ce qui lui conférait un prestige particulier. Du même coup, elle recevait, de la famille, du linge qu'elle revendait le plus souvent, tellement elle en possédait pour avoir lavé un nombre considérable de morts.

Ma Zohra porterait le deuil pendant un mois : point de henné sur les mains ni de khôl sur les yeux. Si cette coutume n'était pas respectée, les morts, le jour de la fête de la naissance du prophète Mohammed, risquaient

de se lever droit dans la terre en signe de désapprobation. Sur les pierres qui recouvraient le trou où elle avait été ensevelie, les hommes, à la demande des femmes, avaient posé deux poteries brisées qui avaient appartenu à la famille. Ainsi, lorsque les vieilles iraient plus tard au cimetière, elles reconnaîtraient l'endroit.

Hadda me chargea d'aller chercher la viande. Sur un fil, qui traversait le patio, séchaient en plein soleil de petits morceaux de mouton. Cette viande salée et séchée fut mise à bouillir avec les légumes. Un peu plus tard, elle couvrit le tout du couscoussier, rempli de semoule, qu'elle arrosa de graisse de mouton fondue. Hadda s'appliqua dans l'arrangement du plat de salade verte et de tomates. Dans un superbe plateau de bois, elle versa des cacahuètes. Dans un autre des oranges. Dans un autre encore des rahat-loukoums et du halva turc, pâtisseries délicieuses. Sucrieries aux amandes, aux cacahuètes. Elle disposa ces plats sur le sol. Tout était prêt.

Ma Zohra s'extasia particulièrement sur le plat de salade, où les tomates avaient été placées soigneusement. Elle ajouta au dernier moment une assiette de dattes et un pichet de lait frais. Ils allaient ripailler !

Nous avions tant préparé qu'aucun des plats devant lesquels nous étions assises ne nous tentait vraiment. De toute façon, il n'était pas question de manger avant les hommes. La petite Fatima, pour qui c'était la dernière année à voir les hommes et être vue par eux, s'occuperait d'emporter et de rapporter les plats du sous-sol au rez-de-chaussée. Restait à attendre.

Vers huit heures du soir, d'après Ali qui possédait une montre, ils firent leur entrée. Ma Zohra baissa le rideau mais nous autorisa à jeter un coup d'œil. L'espace d'un instant, on les vit entrer et prendre l'escalier qui conduisait au sous-sol. Cinq hommes vêtus d'une gandoura blanche, tous portant la barbe, tous petits. Trois assez vieux, les deux autres approximativement de l'âge d'Ali, vingt-cinq ans environ.

Nous ne pouvions descendre pour dîner, ni pour regarder la télévision. Qu'à cela ne tienne, Ma Zohra se réjouissait d'avoir des invités dans la maison. Cet affairément me fit penser au jour déjà lointain où j'avais été invitée par Nour Eddine. Nous avions dîné là avec quelques amis et je n'avais pas vu les femmes. Elles m'avaient aperçue, m'avaient même détaillée. Je portais un pantalon bleu et une chemise blanche. Elles s'en souvenaient comme si c'était hier. Curieusement, ce n'était pas moi qui les avais entraînées dans le salon des hommes puisque c'était impossible, mais elles qui m'avaient tirée dans leur domaine, la pièce où elles se réfugiaient.

Dans le grand plat de couscous que Fatima rapporta, il ne restait plus de viande. Juste un peu de semoule et des légumes en quantité. La belle colline de couscous avait été attaquée à la base par six cuillères énergiques. Ma Zohra insista pour qu'on en prît un peu. Mais ni les unes ni les autres nous ne mangeâmes avec appétit. Ils avaient terminé la salade. Restaient quelques cacahuètes et des confiseries sur lesquelles nous nous vengeâmes. Mais, ce soir-là, il y eut une orange entière par personne !

J'eus l'occasion de me rendre compte à quel point le changement de la pièce à vivre au salon du sous-sol était capital. En bas où nous allions chaque soir pour dîner, c'était plus douillet. Les piliers donnaient à la pièce un aspect un peu irréel, qui me faisait penser aux bains maures. Nous nous y sentions bien. Peut-être parce que c'était le seul repas de la journée que nous prenions non pas assises sur le sol froid, mais sur de fins matelas qui amortissaient le contact brutal des fesses sur la pierre. Deux ou trois coussins moelleux évitaient à notre dos d'être plaqué directement sur le mur.

La conversation des hommes s'animait. Ils parlaient dans un mélange de langue locale, d'arabe et de français. A condition d'être discrètes, nous pouvions nous glisser près d'eux, tout savoir, c'était notre revanche ! Ma Zohra, en deux mots, nous situa ces hommes. Le premier entré

était un ami d'Ali, certainement celui dont le père tenait le magasin de tissus sur la place du marché. Le second le père de Malika, le troisième celui de Soraya. Les autres, elle ne les avait jamais vus.

Inaame, lasse d'attendre, sans rien faire, leur départ, suggéra d'aller regarder la télévision. Ils ne nous verraient pas, le récepteur se trouvant en face de l'escalier ; nous pourrions nous débrouiller. Laborieuse installation. Un pilier gênait. Les enfants s'agitaient. Les hommes venaient de les renvoyer aux femmes. Ma Zohra s'était installée sur la plus haute marche et, contre ses genoux, Hadda appuyait son dos. Puis, dans la même position, Inaame s'appuyait sur elle et moi sur Inaame en escalier. Tout en bas, Fatima bénéficiait d'une meilleure visibilité. Karim et Aouicha n'arrêtèrent pas de maugréer, changeant à chaque instant de position, troublant l'écoute. Inaame les réprimanda.

A la télévision se déroulait le film *Vent du Sud*. Les hommes parlaient trop fort pour que nous puissions entendre tous les dialogues. Quoi qu'il en soit, Inaame s'étonna de la révolte de l'héroïne, trouva que sa vie n'était pas si désagréable que cela. Quant à Hadda et Ma Zohra, elles qualifièrent tout simplement l'héroïne de dévergondée. Bien après la fin du programme, les hommes ne bougeaient toujours pas. Nos corps fatigués cherchaient la meilleure place sans la trouver. Les enfants s'étaient endormis. Fatima fut chargée d'aller conduire Aouicha dans sa chambre. Elle passa devant les hommes. Ma Zohra conduisit Karim en haut, revint. Restait à attendre qu'ils se lèvent.

Ils ne le firent pas avant une heure avancée de la nuit, alors que nous somnolions plus ou moins. Ce devait être le matin quand ils se décidèrent bruyamment à partir. Nous démenageâmes en hâte. Apparemment, ils étaient ravis de leur soirée. Je les vis remercier Ali sur le palier. En bas traînaient des pelures d'oranges et des

morceaux de cacahuètes. Il fallut encore balayer les saletés avant de se coucher.

A cause de l'odeur tenace des hommes, je m'endormis très difficilement. Cette odeur inhabituelle m'écœurait. J'aurais donné beaucoup pour aller dormir sur la terrasse mais Ma Zohra n'aurait pas compris.

Laborieux réveil. Dès le petit déjeuner, il fallut nettoyer la maison à fond, frotter, dépoussiérer, traquer les odeurs étrangères. Tâche ardue qui me parut plus douce dès qu'Ali annonça son départ. Il repartait pour Constantine. Il salua sa mère, sa femme et moi. Dès qu'il sortit, Hadda jeta le contenu d'une cruche d'eau sur le seuil en disant qu'il reviendrait peut-être aussi vite que l'eau sécherait et qu'il rapporterait les biens que symbolisait l'eau. Je soupçonnais Hadda de le faire surtout pour cette deuxième raison.

Ali parti, tout rentrait dans l'ordre. Seule Ma Zohra s'attrista du départ de son fils. Impossible de savoir ce que Hadda pensait du départ de son époux. Elle rangea ses parfums, ses remèdes messaoudesques, son écorce de noyer. On ne parla plus d'Ali. Je m'étonnais qu'il fût venu pour l'enterrement et qu'il ne restât pas pour l'accouchement dont la date approchait certainement. Hadda reprit son comportement normal. Ma Zohra se calma, Inaame n'annonça plus ses déplacements. De la préparation des repas on ne fit plus une affaire.

Mais avec le départ d'Ali s'envolait aussi la période d'abondance. Restaient quelques *terfes*, truffes du désert, de succulents champignons que Mahrez avait apportés du marché. On ne pouvait en trouver que trois jours dans l'année. Ma Zohra les coupa en lamelles et je les fis

cuire dans la graisse de mouton. Ce fut un repas copieux.

Dans l'après-midi, Mahrez vint demander comment on avait trouvé le goût des *terfes*. Sa venue cachait en réalité un autre motif, plus sérieux. Il venait annoncer le mariage de Malika. Personne ne savait exactement la date, mais il aurait lieu très bientôt. Mama la mariait à un commerçant. Cet homme tenait un magasin de parfums à Oran. Son commerce était des plus florissants. Quelle chance ! Cet inconnu avait, un jour, sur les ailes d'une chauve-souris qu'il avait capturée, écrit le prénom Malika, la reine. On racontait que l'animal s'était immédiatement envolé, ce qui passait pour un heureux présage.

Le temps s'écoulait. Avec ses journées immobiles. Ses réveils. Semblables jusqu'à l'étourdissement. L'été approchait. Il fallait, de plus en plus souvent, mouiller le sac de jute qui recouvrait le trou dans le patio. Le sous-sol demeurait frais en permanence.

Inaame préférait l'été à l'hiver, à cause des nombreuses engelures qu'elle gardait aux mains toute la saison froide. Ses mains rougeâtres, parfois violacées, enflées, l'handicapaient pour tisser en finesse. C'était presque inévitable dans ces grandes maisons sans chauffage et conçues pour la période de chaleur. L'hiver est l'époque des nuits très froides au Sahara. Et si dans la journée, dehors, le soleil et l'activité faisaient oublier la froidure, ce n'était pas le cas à la maison. La venue de l'été correspondait à un grand changement. On se couchait plus tard. On faisait la sieste. Le rythme de la journée se transformait.

Un matin, à mon insu, Inaame enleva toutes les tentures colorées qui garnissaient les murs de sa chambre. La laine accentuait la chaleur. Je ne reconnaissais pas sa chambre. Elle devint bleue et nue. Le changement de décor s'accompagnait d'un changement de personnalité. Inaame, qui n'était jamais de mauvaise humeur, semblait plus joviale encore. Ma Zohra, pour sa part, se disait qu'elle avait passé un printemps de plus et se réjouissait d'être encore en vie.

Seule, Hadda continuait à m'inquiéter. Depuis plus d'un mois, je la croyais sur le point d'accoucher. Elle se déplaçait rarement et lentement. Son ventre grossissait et ses pieds ne désenflaient pas. Je pensais encore à cet enfant qui naîtrait et, plus les jours me rapprochaient de l'événement, plus atroces m'apparaissaient les circonstances de l'accouchement. J'appris que la sage-femme ne se déplaçait que de jour et que les cas d'urgence n'existaient pas pour elle. Je passais mon temps à souhaiter que la naissance eût lieu dans la journée.

Le jour où Inaame partit rendre visite à sa mère, Ma Zohra à une vieille cousine, je suivis Hadda chez Kunsa. Il était inconcevable que je reste seule à la maison. Les demeures où elles allaient respiraient trop la maladie. On avait jugé préférable pour moi d'aller chez Kunsa. Changer de maison me réjouissait et me terrifiait en même temps. Je savais que la sortie ne durerait que l'espace d'un éclair et l'idée de quitter Inaame, ne serait-ce que vingt-quatre heures, me peinait. Cela signifiait aussi rompre avec les habitudes de la terrasse, les habitudes de ma couche, de la vaisselle dans la petite cour. Autant, au début, j'avais souhaité bousculer le quotidien, autant je m'enfermais aujourd'hui dans le monotone confort de l'ordinaire. Ma réflexion, par manque d'entraînement, s'usait. Je me laissais aller à la facilité, à l'infantilisation. Cette constatation m'affligeait. Je comprenais mieux le passage de l'animal sauvage à l'animal domestique, de la liberté à l'esclavage, de la révolte à l'acceptation.

Heureusement pour Hadda, la maison de Kunsa était tout près de la nôtre, au bout de la rue Baba Saad.

L'accueil de Kunsa fut une grande effusion fébrile. Je remarquai d'entrée le sourire douloureux de cette femme. Elle nous fit asseoir dans un salon confortable mais petit. L'espace d'un instant, elle s'absenta pour aller chercher du parfum dont elle nous aspergea. C'était là un signe d'hospitalité. Puis elle nous servit le thé, en par-

lant de son ventre qui lui faisait mal depuis longtemps déjà et qu'elle ne parvenait pas à soigner. Tout près de moi, dans celui de Hadda, j'entendais battre deux cœurs. Roulement de tambour.

Je n'avais jamais vu une femme aussi maigre que Kunsa. Ses yeux étaient gonflés, son visage fatigué, son cou démesurément long. Elle avait grandi péniblement à l'abri du soleil et de l'air. Sa peau était cadavérique. Sa maigreur lui causait autant de soucis que son ventre. Son mari Ahmed la voulait plus grosse, souhaitait sa poitrine et son tour de taille plus volumineux. Elle ne savait comment lui donner satisfaction. Plus il se plaignait, plus elle se tracassait et plus elle maigrissait. Grossir devenait pour elle une réelle obsession. Elle avait des migraines à se taper la tête contre les murs. Ahmed finissait par l'aimer un peu, uniquement lorsqu'elle était enceinte. A ce moment-là seulement, elle répondait à son critère de beauté. Il lui refusait la pilule, prétextant que ce médicament faisait maigrir. Régulièrement elle attendait un enfant qu'elle menait rarement à terme. Je songeais aux femmes touaregs du siècle dernier que les hommes engraisaient au lait de chamelle.

Elle me demanda ce que je pensais de sa situation et si je n'avais pas ici des médicaments qui, à la fois, lui ôteraient ses maux de tête, la feraient grossir et l'empêcheraient de faire des enfants. On lui avait dit qu'en France existaient des médicaments miracle. Et si elle se mettait à travailler moins ? Mais comment ferait-elle pour s'arrêter ? Bien sûr, Myriama, la femme de son fils, et Nacera, une de ses filles, l'aidaient beaucoup. Mais elle devait s'occuper de sa toute petite fille et de son fils. Kunsa était comme ces femmes du grand Nord qui, lorsqu'elles sont plongées dans l'obscurité, n'en finissent pas de souhaiter les six mois de jour et qui, lorsque le printemps arrive, se suicident d'un trop-plein d'émotion. Mais elle-même n'avait pas ce recours : sa religion condamnait le suicide.

Elle continuait encore à me parler de son corps maigre. Elle n'avait plus que la peau et les os. Mais, après tout, peut-être était-ce sa faute à lui si elle était ainsi ? Il la réveillait, chaque nuit, au moment où elle dormait profondément, pour lui réclamer un thé. Elle se levait, préparait le thé, le lui servait. Au petit matin elle s'endormait et déjà il fallait qu'elle se lève. Le récit qu'elle me fit de sa vie me plongea dans la tristesse.

Mais le sourire de Kunsa revenait déjà. A quoi bon s'apitoyer sur son sort contre lequel personne ne pouvait rien ? Elle disparut un moment et revint, rayonnante, un petit livret à la main. Elle avait trouvé ce livre, recouvert de papier journal, dans les dossiers de son mari. S'il s'en apercevait, il lui trancherait la gorge. Je jurai de rester discrète quoi qu'il arrive. Sur ce livre en couleurs, il y avait des hommes et des femmes qui faisaient l'amour, un couple d'abord, puis deux, puis trois ensemble. Dans une position classique, puis dans les positions les plus excentriques. Kunsa tournait les pages, riait, s'arrêtait longuement aux pages des extravagances.

— Est-ce possible ? me demanda-t-elle.

Elle ne connaissait rien de tout cela. Son mari avait dû acheter ce livre une fortune au marché noir. Hadda ne s'autorisa pas à rire. Kunsa, persuadée qu'il s'agissait là de cinéma, referma le livre.

La petite fille de Kunsa avait une chevelure brune, très belle. Malheureusement, elle était habitée par une tribu de poux, que le fly-tox ne tuait pas. Je lui conseillai le rasage pur et simple. Elle hésitait. Couper les cheveux d'une fille passait au *ksar* pour un sacrilège.

Myriama, Nacera et Kunsa, en l'honneur de notre visite, avaient préparé une quantité de gâteaux : petites boules de semoule, roulées dans le miel, beignets aux dattes écrasées. Il y eut même, dans le couscous du déjeuner, un poulet, que Kunsa, pour me faire plaisir, et pour le débarrasser de toute odeur de poulailler, avait soigneusement lavé au Paic citron !

Kunsa me montra les tissages que son mari vendait, pour une bouchée de pain, à un négociant des « Tapis du Mzab » et que les touristes européens achetaient à prix d'or. Mais, si le prix de la laine augmentait encore, elle serait contrainte de tisser en fibranne, car elle ne gagnerait plus de quoi payer sa semoule.

La mère d'Ahmed était là aussi. C'était une vieille femme au corps long et desséché. Sourde, elle avait par paresse renoncé à faire l'effort de parler. Elle ne lançait que cinq ou six mots dans la journée, pour rappeler qu'elle existait. A l'heure de la prière, elle se traîna sur la terrasse. Lorsqu'elle grimpa l'escalier, je crus qu'elle allait perdre une partie de son corps. Elle s'étirait comme un élastique. Je la suivis. Elle se frotta les mains, les pieds, le visage avec une pierre jaune, faite d'un sable compact qui s'effritait au contact de sa peau, laquelle prenait la couleur d'une terre trop sèche. Lorsqu'elle vint s'asseoir près de moi le long du muret que le soleil, déjà, n'éclairait plus, l'odeur d'urine s'éleva, atténuant celle de l'eau de Cologne dont elle s'était aspergée abondamment dans la journée. Myriama et Nacera étaient dispensées de prières. L'une parce qu'elle avait accouché depuis moins de quarante jours, l'autre parce qu'elle avait ses règles.

La vieille marmonna à l'intention de Hadda. Nacera expliqua que sa grand-mère voulait que Hadda me regarde afin que son enfant ait les yeux aussi bleus que les miens. Comme nous parlions, la voix d'un homme retint notre attention. Une voix forte, qui s'amplifiait encore à la fin de chaque phrase.

— C'est Ahmed ! me souffla Hadda.

On entendit aussi la faible voix de Kunsa qui dérapait. Puis il y eut des larmes. Le plus jeune des enfants s'était mis à crier plus fort que son père. Kunsa protestait : l'accusation était injuste. Elle qui frottait du matin au soir, qui n'arrêtait pas de travailler ! Comment pouvait-il l'accuser de pareille façon ? Est-ce qu'elle cuisinait mal ?

Est-ce que la maison était sale ? Il continuait à crier :

— Je suis un homme, moi, je suis un homme ! Alors tais-toi !

Nous étions interloquées. Je descendis avec Nacera. En entrant dans la pièce, nous vîmes que Kunsa, en pleurs, était agitée de tremblements nerveux et, sous nos yeux, elle s'écroula sur les dalles. Lui, pendant ce temps, faisait de grands gestes avec les bras, avançait, reculait. La honte lui monta au visage dès qu'il m'aperçut. Il ne me savait pas là. D'emblée il sut que je le méprisais. Je lui lançai un regard qui ne laissait pas de doute sur mes sentiments. Il sortit aussitôt de la pièce.

Les femmes descendirent. Déjà Nacera avait relevé Kunsa, l'avait étendue sur un matelas et l'aspergeait d'eau de Cologne. Pendant que Myriama préparait une tisane reconstituante, Kunsa revint à elle. Son petit garçon ne cessa de pleurer que lorsque Myriama lui permit de s'étendre sur le lit, blotti contre sa mère.

Alors j'ai eu envie de repartir chez Inaame. J'éprouvais une douloureuse sensation de dégoût à l'égard de cet homme. Du calme. Je souhaitais du calme. Ne plus entendre les cris, les pleurs. Chasser de mon esprit le : « Je suis un homme » qui me revenait comme un leitmotiv. Apaiser ma révolte, mon bouillonnement. Le silence.

J'ai découvert une petite pièce, aux murs blancs, qui devait être la chambre des prières des hommes. Là, j'allais être bien un instant. Ne plus penser. Faire le vide. Mais les enfants sont arrivés. Ils étaient deux, trois ou quatre à tourner autour de moi pour tisser la toile de ma capture. Me sauver ! Aller ailleurs ! Un autre endroit de la maison. Mais aucune pièce n'échappait aux odeurs de latrines. Il me fallait à tout prix fuir leurs harcèlements ! Je suis sortie, ils m'ont poursuivie de leurs cris. Ils m'ont ficelée. J'ai eu la nausée. Je voulais l'isolement, le silence. J'étais bouleversée. J'ai retenu un cri d'horreur. Des images ont défilé dans ma tête. Des cages, des filets, des grilles, des portes. Je me suis

enfermée dans les latrines. Qu'importent les odeurs ! M'enfermer. Là, ils ne me délogeront pas. L'odeur fétide vaut mieux que la capture. Car ils me piétineront, m'exciseront peut-être. Douleur dans le ventre. Violente. Implacable. Je me suis arc-boutée comme une vieille pour expulser la souffrance. Hadda allait-elle accoucher accroupie ? N'y plus penser. Mais Inaame m'a dit que les *djnouns* apparaissaient dans les lieux d'aisance, à n'importe quelle heure de la journée. Je sens, dans mon dos, les cornes d'un bouc. Bousculade. Ruade. Que n'ai-je du sel, de la cendre, des crottes d'âne et de la coriandre pour les gaver ! Sortir. Sortir au plus vite. Qu'ils me prennent ! Qu'ils me capturent ! Je n'en puis plus ! Dormir. Fermer les yeux. Ne plus voir. Ils trépigment à la porte comme les femmes près de la chambre de la mariée. Ils brandiront bien haut le drap taché. L'homme est un homme. Je suis un homme, moi ! Horreur ! Hallali ! You ! You ! Chants et douleur dans l'amour. Chasse macabre.

Ils m'ont transportée dans la pièce où les femmes étaient assises. J'ai dit : « Oui, je prendrai un thé avec vous. » Et j'ai dormi dans la chambre de Nacera.

La chambre de Nacera est sur la terrasse. Elle possède des ouvertures, mais toujours closes. Aux persiennes il manque deux morceaux de bois. C'est de là que chaque jour elle observe la ruelle.

Elle connaît tous les vieux du quartier. Cet homme qui passe maintenant est le voisin. Il a une femme très malheureuse. Une vieille lui a donné un enfant en cachette pour éviter que son mari la répudie. Elle est stérile. Le cloisonnement des sexes permet aisément cette supercherie. Là-bas, de l'autre côté de la ruelle, ce qui ressemble à un champ de cailloux, c'est le cimetière. Et ce vert, au fond, la palmeraie. Mais Nacera n'a pas la chance d'appartenir à une famille qui possède une maison d'été au jardin de l'oasis. Alors elle n'ira jamais.

Les hommes ont déserté la rue. Nacera s'est endormie. Elle a rêvé qu'un vieux monsieur en cape noire était venu lui dire qu'il était son père et elle s'est sauvée.

Karim vint nous chercher. Il en avait profité pour jouer un peu dans la rue. Le vent soufflait et, malgré nos boucliers blancs, le sable s'était infiltré entre les doigts de pieds, dans les yeux et même dans les dents.

Inaame avait gardé sa robe blanche et ses bijoux en or. Elle m'embrassa longuement, heureuse de me retrouver. Et moi donc ! Je gardais de chez Kunsa un souvenir amer. Les latrines ; les poux ; l'homme ; la vieille couleur de la terre ; le malaise de Kunsa ; les enfants araignées. Enfin, je regagnais la maison propre de Ma, la terrasse, ma couche, je retrouvais mon amie.

Ma Zohra avait repris sa place sur sa peau de mouton. Sa visite l'avait fatiguée. Elle était plus ridée que jamais et son ventre lui faisait mal. Mais sa présence rassurait. Elle restait, malgré le regard sévère qu'elle posait sur les choses et les gens, l'élément fixe, sécurisant. Et puis telle était sa façon d'aimer et l'on s'attachait à elle. Ce lieu, c'était aussi elle. Dépouillé. Dénudé. Immuable. Les objets et les mots paraissaient superflus tant les gestes, les regards et le vide prenaient de l'importance.

Inaame était un peu triste à cause de sa mère. C'était une femme énorme, aux bras gras et courts, aux jambes en permanence repliées sous elle. Elle ne bougeait presque plus. Mais son appétit n'avait pas diminué avec les

années. La jeune sœur d'Inaame était chargée de lui porter tout ce qu'elle demandait et se lassait des exigences de plus en plus grandes de sa mère. J'imaginai.

J'essayai de parler d'autre chose avec Inaame. A propos du mariage de Malika. Savait-elle quelque chose ? Quand l'événement aurait-il lieu ? Elle me trouvait trop curieuse. Était-ce un problème de lune ? Non, simplement une histoire de menstrues !

— Les mariages ont toujours lieu le septième jour après la fin des règles de la jeune fille ! finit-elle par me dire en riant de mon ignorance.

Ainsi, on attendait les règles de Malika ! Pour peu que cette nouvelle ait bousculé son cycle, nous devrions attendre plus longtemps encore.

— Mais alors, demandai-je à Inaame, et le mariage de Fadela ?

Fadela était la jeune sœur de Kunsu. Elle avait été mariée à un fonctionnaire du parti. Un beau mariage. Mais cette femme n'avait jamais eu de règles. Elle ne pouvait procréer et son mari parlait de la répudier. Il l'avait conduite chez les plus grands médecins d'Alger, parlait de l'emmener en Europe. Ni Lalla Djamila ni Messaouda n'étaient parvenues à la guérir. Jusqu'à son mariage elle avait usé d'un stratagème. Elle avait réussi à cacher son infirmité à tous. Du sang de poulet égorgé.

Puisque nous en étions aux confidences, Inaame en profita pour me confier un secret. Elle venait de voir Karima, et cette dernière lui avait dit qu'elle attendait un enfant.

Cette nuit-là, je rêvai qu'une portée de dix petits enfants avaient établi domicile dans le ventre de Hadda et qu'ils avaient, d'un commun accord, décidé de n'en point sortir. Le règlement qu'ils avaient établi condamnait à l'égorgement le premier qui tenterait de voir le jour. Ils avaient aussi décidé de creuser chacun une petite cavité où ils pouvaient se reposer en paix. Le ventre de Hadda ressemblait à une pièce tapissée de boîtes à œufs vides.

— Le temps va changer ! déclara Inaame un soir, peu de temps après mon retour de chez Kunsu.

En effet, le ciel avait perdu sa couleur soutenue des autres jours. Il était blond, et une poussière jaune recouvrait le *ksar*. Le sable quittait la terre pour gagner le ciel. Jusqu'au bleu des terrasses qui avait perdu de son éclat. De curieux petits nuages blancs pointaient au-dessus des collines. Les palmes s'agitaient. Le vent s'était levé.

Bientôt il souffla plus fort. Le jaune du sable et du ciel blanchissait à vive allure, s'épaississait.

— A moins que ce ne soit qu'un assassinat ! Le vent se lève et souffle alors jusqu'à ce qu'on découvre le meurtrier, dit Inaame.

Elle me raconta comment les femmes d'antan essayaient de faire souffler le vent en mimant des crimes. Elles prenaient un cafard et un scorpion et, poussant des cris, attendaient que l'un dévorât l'autre. Inaame était très agitée. Elle appela Ma Zohra. La vieille s'y connaissait. Elle donnerait son avis sur le temps.

Après avoir jeté un coup d'œil circulaire, Ma Zohra déclara, en effet, que c'était un vent de pluie et qu'elle allait prier pour qu'il pleuve.

L'eau miraculeuse, l'eau qui désaltère, l'eau qui purifie, l'eau qui lave, l'eau qui fertilise peu de temps après s'est mise à tomber. Nous nous sommes pressées sous l'ouverture du patio afin que l'eau dégouline sur nos

visages en liesse. L'eau commençait à inonder la pièce. Inaame s'est précipitée pour couvrir le trou d'une immense plaque de tôle. Le fracas des gouttes d'eau couvrait nos voix. Nous devions hurler pour nous faire entendre.

Il y eut des éclairs et le tonnerre. La pluie déferlait. Nous nous sommes bousculées sur la terrasse. Toutes les femmes étaient montées. On les voyait lever les bras au ciel, la chevelure ruisselante, le corps moulé dans l'étoffe mouillée. Le ciel s'éclairait par intermittence d'une lueur extraordinaire venue de tous les points de l'horizon. Le roulement sourd du tonnerre effaçait, assombrissait l'espace. Il faisait presque nuit noire.

Puis nous sommes redescendues pour jeter un coup d'œil dans la rue. Ma voulait savoir si l'oued coulait vraiment. Elle a ouvert la porte et, chacune à notre tour, nous nous sommes penchées pour voir. A quelque dix mètres de là, la ruelle était devenue rivière. L'eau dévalait à vive allure. Un jeune homme est passé, il en avait jusqu'aux genoux, pataugeait. J'ai demandé à Ma de ne pas fermer la porte, je voulais aller jusqu'au bout du couloir et découvrir la rue. De là, je n'en voyais pas assez.

Dès que Ma a aperçu Mabrouk qui arrivait, elle a refermé la porte. Il avait les cheveux plaqués sur son visage, le pantalon retroussé jusqu'aux cuisses. Ses yeux paraissaient plus exorbités encore. Il a couru, comme poursuivi, et m'a croisée dans l'étroit passage sans me voir. J'étais trop fascinée par le spectacle pour y prêter attention. Lorsque j'ai vu cette eau jaune, boueuse, vivante qui courait vers le *ksar*, en bouleversant tout sur son passage, j'ai eu envie de me laisser dériver avec tous les objets qui passaient à la surface. Les morceaux de palmier s'arrêtaient sur un obstacle, repartaient, secoués par une vague, et continuaient leur course folle. L'eau fouillait la terre, la malmenait, s'obstinait à effacer la sèche désolation, s'épaississait, grondait sourdement,

noircissait. L'âne a frissonné. Il suait à grosses gouttes comme le sable. J'ai imaginé le *ksar* en fête, la formation d'un lac de l'autre côté de la colline. Le spectacle devait être grandiose, l'oued coulait toujours. On devait le saluer comme un roi. Que ne pouvais-je courir jusqu'à l'autre colline, là-bas !

Je ne sais pas dire combien de temps je suis restée à fixer l'eau mouvante qui fuyait ni combien d'images ont déferlé dans ma mémoire. Je sais seulement que je suis rentrée au moment où la pluie se calmait et que, en fermant la porte, je me suis caché l'oued, le mouvement, la vie.

Ce soir-là, personne n'eut l'idée d'allumer la télévision. On parlait de la palmeraie comme d'un paradis. Ma Zohra a parié que Mahrez viendrait nous raconter. Elle a gagné son pari. Il est arrivé aux environs de minuit, il s'est installé dans l'escalier et, sans nous voir, il a commencé à raconter ainsi :

— Dieu soit loué ! La pluie, cette fois, n'a pas été une plaisanterie. Il y a eu une pluie très fine au milieu de l'après-midi, mais pas de quoi faire couler l'oued. Le soleil n'a pas disparu. Vers le soir, de gros nuages se sont avancés et le ciel, en très peu de temps, s'est couvert complètement. Je me suis réfugié, avec quelques amis, dans une cabane en branches, près de la palmeraie. L'eau ruisselait, emportant tout sur son passage. Nous avons suivi l'oued. Les propriétaires des jardins arrivaient à grands pas. Ils avaient fermé boutiques et bureaux et déserté le *ksar* pour vérifier sur place que l'eau était assez abondante pour faire couler l'oued. Celui-ci coulait bel et bien, charriant des troncs de palmiers et diverses choses plus inattendues. Le soir venu, presque tous les hommes étaient là, une torche à la main pour escorter l'oued, beaucoup plus rapide qu'eux. Un seul cri de joie, immense, s'est élevé, accompagné par les tromblons. Nul ne devait plus ignorer que l'oued coulait. Je l'ai suivi jusqu'à l'entrée du peigne qui répartit



l'eau et la dirige équitablement dans chaque jardin. L'oued Bouchemjen, qui vient de Berriane, a coulé, l'oued Mzab a coulé, l'oued Touzouz, qui arrive de l'ouest, a coulé aussi. Une véritable inondation. Les vieux ont détourné l'eau sur la réserve de Bouchen. Trois grandes réserves ont été remplies. Plein, le grand bassin où sont construites les deux écluses ! Pleins, les trous qui engouffrent l'excédent des jardins ! Plein aussi jusqu'au bord, le barrage qui coupe l'oued au milieu de l'oasis ! Nous nous sommes agenouillés dans l'eau pour prier. Le vieux Slimane, dans sa gandoura noire de boue, chantait à tue-tête. Il remerciait le ciel de lui avoir envoyé l'eau après trois ans de sécheresse. C'est grâce à lui que l'oued a coulé. La semaine dernière, justement, dans un coin retiré de la palmeraie, il a préparé un gigantesque couscous auquel il a convié les pauvres. Avec eux, il a imploré la miséricorde d'Allah. Il était prêt à sacrifier deux chameaux ! Nous avons su cela et nous sommes allés le remercier. Quand on s'est amassés autour de lui, le vieux regardait fixement devant lui, comme s'il voyait le prophète Mohammed en personne ! »

Quelques larmes d'émotion coulèrent sur les joues d'Inaame. L'évocation nous troublait plus encore que le spectacle ne l'eût fait. Dans nos esprits, la fête prenait une dimension fantastique. Quand Mahrez s'en alla, nous restâmes muettes. Nous aurions voulu plus de détails. Dans les larmes se mêlaient la joie et la tristesse. Pour Ma, il n'y avait que la joie ; elle bénissait, à voix haute, Allah miséricordieux. Mais je savais que dans les regards d'Inaame, de Fatima, de Hadda il y avait de l'amertume, du regret de n'avoir pu assister au spectacle. L'eau, l'oued, les palmiers, c'était là affaires d'hommes. Comment accepter pareille injustice ?

Cette nuit-là je dormis très mal et je vis une dizaine de femmes qui forçaient la porte d'une mosquée, brandissaient un bâton au bout duquel elles avaient embroché une vipère des sables vivante, prête à piquer les hommes qui ne consentiraient pas à ce qu'elles assistent à la coulée de l'oued.

Réveil radieux : la boue avait recouvert la cour encore humide. Les enfants malaxaient le sable et l'eau. Une cohorte de grenouilles vertes assiégeait la maison. Indifférentes aux regards, elles copulaient sans arrêt dans le bassin, sous le palmier, sur les escaliers. Où étaient donc toutes ces petites bêtes avant les pluies ? Mystère ! Elles s'éveillaient à la vie. La fête battait son plein ! Les palmes avaient reverdi. En remuant la bassine d'eau, je délogeai un scorpion jaune. Inaame proposa qu'on le mit dans la rue. Pas question de le tuer ! C'était peut-être un ancêtre de la famille. L'écraser portait malheur. Avec précaution, je le dirigeai vers un petit seau un peu humide. Le scorpion y entra sans difficulté. Ma Zohra décréta qu'il resterait là jusqu'au soir, que Mahrez déciderait de son sort, et elle posa une énorme pierre sur le seau retourné afin que les enfants n'aient pas l'idée de s'en servir.

Même Hadda se sentait différente. Elle s'était levée plus tôt que les autres jours. Elle souriait en tenant son ventre comme s'il allait lui échapper. Au milieu de la matinée, elle ressentit des douleurs de plus en plus rapprochées. A chaque fois, son visage se crispait. Ma Zohra l'examina bien, lui demanda comment elle se sentait et devina de quoi il retournait. Elle chargea Fatima et Karim d'aller chercher la sage-femme. Hadda, pendant ce temps, gagna sa chambre.

Vint une vieille femme plantureuse, qui ressemblait à un mannequin de chiffon, fripé et tout droit, issu d'une vieille armoire. Elle tenait dans la main un sac de peau. Elle se précipita dans la chambre et, lorsque Inaame et moi nous nous avançâmes pour entrer derrière elle, elle nous refoula d'un geste, ferma la porte. Elle ne tolérerait aucune présence. Nous étions désolées car, quelques instants plus tôt, Hadda avait demandé que nous soyons avec elle. Rien à faire. Nous n'avions plus qu'à attendre derrière la porte, condamnées à nous impatienter, à croire à tout instant entendre un appel.

Cette vieille sorcière ne me disait rien qui vaille et sa présence me remémorait certains cauchemars. Inaame se remit à coudre comme si de rien n'était. Pour ma part, je ne pouvais m'y résoudre. Assise derrière la porte, j'étais fermement décidée à attendre. De cet endroit, je pourrais rattraper l'enfant au cas où une expulsion brutale ouvrirait la porte. Ma Zohra, particulièrement agitée, s'affairait. Fatima simulait une activité dans la cuisine, tandis que les enfants, qui n'avaient cure de l'événement, jouaient et riaient.

Cette attente fut interminable.

Enfin, on entendit les cris du bébé. La mère n'avait pas crié. Ma Zohra accourut, suivie d'Inaame. Elles frappèrent à la porte, et la vieille ouvrit. Tout de suite, je regardai l'enfant : une drôle de petite chose, gluante, rouge et couverte de sang. Criant et gesticulant.

— Une fille ! déclara la sage-femme.

— Tant pis ! rétorqua Ma en faisant une grimace.

La vieille saisit le bébé par les pieds, la tête dans le vide, et réclama de l'eau. Fatima, qui avait tout préparé, apporta une cuvette d'eau tiède dans laquelle le nouveau-né fut immergé, malgré ses gémissements. Le bain effaça les traces de sang, mit en relief la peau rosâtre. Ma entreprit ensuite de le langer. Le tissu de coton devait être serré le plus possible afin que les jambes soient bien droites. Je remarquai que le bébé avait malheureusement

hérité du nez disgracieux de sa mère. Gros et épaté. L'enfant reçut d'emblée le prénom de la mère de Hadda qui était morte depuis longtemps. On déposa Baya dans une vieille valise sans couvercle, simplement recouverte d'un mince tissu. On approcha la valise du pied du lit de Hadda. Et l'événement fut classé. La vieille s'excusa, salua, sortit. Elle avait encore des accouchements à faire.

La tête de Baya fut recouverte d'un bonnet blanc sur lequel une fibule maintenait une petite main de Fatma destinée à apporter la *baraka* sur sa vie à venir. Les enfants vinrent faire connaissance de la nouvelle venue. Ils la regardèrent, rigolèrent et s'en allèrent. Ils avaient mieux à faire dans la courette avec la boue et les grenouilles. Hadda regardait son enfant, cherchant à se persuader qu'il venait bien de son ventre à elle. Sa fatigue l'empêchait de s'en réjouir. Elle s'endormit.

En un temps record, la nouvelle fit le tour de la famille.

Le rôle de Messaouda ne se bornait pas à conjurer les sorts, ni à laver les mortes, ni à préparer l'eau de lune ; elle divulguait aussi les nouvelles. Elle arriva la première. Bientôt entrèrent, les unes derrière les autres, Kunsu, Myriama, Nacera, Ma Aïcha, Mama, Fafa, Malika, Soraya et une cohorte d'enfants. La chambre devint un minuscule coffret plein de femmes. Femmes blanches, les mains, les pieds, les poignets, le cou garnis d'or.

Assises au pied du lit de l'endormie, elles se passaient la valise. Chacune à leur tour, elles scrutèrent Baya, la secouèrent. Elle fut soulevée, malmenée, dévisagée, tant et si bien qu'elle se mit à crier. Indifférente à ses hurlements, Messaouda la laissa suspendue dans le vide pendant plusieurs minutes. Je crus que le bébé allait passer de vie à trépas. Il n'en fut rien. Le sang afflua à la tête, la respiration fut un instant coupée, mais reprit aussitôt que Messaouda la posa. Son cou serait long. Ce serait une belle femme. Et son nez ? pensai-je.

L'accouchement s'était bien passé. C'était une chance. Si les choses avaient mal tourné, Hadda serait morte. En

l'absence de son mari, il était inconcevable de l'emmener à l'hôpital. Aucune d'elles ne se serait révoltée contre le destin, qu'il était convenu d'appeler le *mektoub*, « ce qui est écrit ».

Les jacasseries continuèrent, animées par Messaouda. La naissance était un prétexte. Déjà les femmes se racontaient les dernières nouvelles. En fait, la naissance d'une fille n'enthousiasmait personne. Surtout pas Ma Zohra qui avait prévu les réjouissances. Inaame servit tout de même le thé. Elle ne pouvait pas faire moins. La distribution des verres tenait de l'exploit. Elle dut enjamber les femmes qui bavardaient sans discontinuer et qui ne songeaient pas le moins du monde à s'écarter pour lui faciliter la tâche. Nacera, consternée, au lieu d'écouter les commérages, ne quittait pas le bébé des yeux en pensant au jour où elle donnerait la vie, elle aussi. D'ici là, elle ne saurait rien de l'extraordinaire mystère de la conception dont la seule évocation la faisait rougir.

La petite se remit à crier tellement fort que Ma décida de la mettre au sein de sa mère. Cette dernière s'éveillait, se relevait un peu dans son lit et découvrait toutes les femmes à son chevet. Elle extirpa un énorme sein vergeté à l'aréole large et noirâtre. Messaouda approcha Baya du mamelon. Mais il se révéla démesuré pour une aussi petite bouche. Ma eut beau malaxer l'outré gonflée, rien à faire ! Ma Aïcha s'y essaya et pinça si fort que le lait jaillit et aspergea le menton renfrogné de la jeune mère. Les vieilles conclurent que la tétée n'était pas encore possible. Plus sage, Inaame apporta un biberon d'eau sucrée. Les pleurs cessèrent. Baya s'endormit.

Les femmes restèrent jusqu'au soir. Elles mangèrent quantité de gâteaux que Mahrez, précipitamment, était allé chercher. Elles burent une dizaine de verres de thé. Finalement elles se décidèrent à se lever, félicitèrent une dernière fois Ma Zohra, car c'est à elle que les compliments revenaient.

Au moment où elles sortaient, Mahrez annonça qu'il

avait essayé de téléphoner à Ali mais que les lignes étaient en dérangement. Il essaierait le lendemain. Il saurait bien assez tôt que sa femme avait donné naissance à une fille. Cet événement était l'affaire des femmes.

Le lendemain, le lever eut lieu plus tôt que les autres jours. Inaame avala son café noir et commença la toilette de Baya. Sur les tempes de la petite elle appliqua une pâte constituée de dattes mâchées et d'un peu de sel. Au bord des paupières, elle étala du khôl et du citron. Elle badigeonna entièrement le corps à l'huile d'olive. Le bébé, qui brillait, aurait plus tard la peau ferme et une vue excellente.

Tôt dans la matinée, les femmes s'annoncèrent. Elles venaient voir le bébé. En recevant les cadeaux, Hadda dut tendre les deux mains pour signifier l'estime qu'elle portait aux visiteuses. Les boîtes s'entassèrent au pied du lit, à côté de la valise dans laquelle Inaame avait déposé le bébé après l'avoir langé. Chaque femme qui entra posait sa main droite sur son cœur pour saluer, puis s'asseyait. Baya fut soulevée, triturée, secouée. Quand les paroles cessaient, les cris et les pleurs prenaient le dessus.

Pour échapper aux femmes, je tenais compagnie à Inaame qui préparait des gâteaux à la cuisine. Plus Fatima leur en portait, plus leur appétit croissait. Ce fut ripaille tout l'après-midi et pendant quatre jours.

Le quatrième jour, Ali arriva. Son entrée fit fuir les femmes. Quand la voie fut enfin libre, il entra dans la chambre de sa femme, non sans avoir insisté pour que

Ma Zohra et moi y soyons. Il ne voulait pas se trouver en tête à tête avec Hadda.

Je le vis regarder sa fille, la prendre dans ses bras, la tourner, la retourner. Après l'avoir examinée, il la reposa dans sa valise. Heureusement, il n'avait pas remarqué l'énorme tache brune qui recouvrait ses fesses et une bonne partie du dos. Un volumineux nævus que les femmes n'avaient pas cessé de commenter dès qu'elles l'avaient vu. Ma Aïcha, en découvrant l'infirmité, avait même poussé un cri d'horreur dont toutes les femmes parlaient encore. C'était là le résultat de l'envie violente de pastèque que Hadda avait ressentie au cours du troisième mois de sa grossesse. Il eût alors fallu que, toute affaire cessante, quelqu'un allât au marché. Or, ce jour-là, justement, Mahrez n'était pas venu et il était hors de question qu'une des femmes sortît pour une envie, fût-elle formidable, de femme enceinte. Ce besoin de pastèque s'était donc imprimé sur le fœtus, prenant exactement la forme du légume. Cette tache, brune ou violette suivant l'exposition, n'étonnait en fait personne. Pas même la mère qui fut surprise du peu de dégât que cette envie avait fait. Pourtant, Messaouda, à qui elle en avait parlé, lui avait prêté le pire.

Le père ne s'attarda pas. Dès qu'il fut sorti, les femmes qui s'étaient cachées dans une pièce du sous-sol réapparurent et recommencèrent à jacasser.

Ma Zohra profita de la présence d'une dizaine de femmes pour remettre à Hadda une superbe bague qu'Ali lui avait achetée à Constantine, mais qu'il n'avait pas voulu lui remettre lui-même. Il avait ajouté deux ou trois morceaux de tissu avec lesquels il pensait qu'elle coudrait des robes.

Dès le deuxième jour, Baya avait consenti à ouvrir la bouche suffisamment grand pour y tenir le bout du sein en forme de poire. Dès qu'elle pleurait, Hadda la sortait de la valise et la prenait sur elle.

Pendant six jours, ni Inaame ni moi n'eûmes le temps

d'aller sur la terrasse. Ma Zohra réclamait souvent nos services. Hadda, au repos total pendant une semaine, en abusait aussi. Les enfants nécessitaient une surveillance particulière car ils tentaient à tout moment de s'échapper de la maison, sachant Ma occupée par les réceptions qui, décidément, n'en finissaient pas. Je relayais souvent Inaame à la cuisine. Mais, dès qu'elle soufflait un peu, quelqu'un la réclamait. Ali n'était venu que pour deux jours et son départ nous soulageait.

Le septième jour approchait. La tradition voulait que ce jour-là fût jour de fête. Pour nous, le septième jour marquait la fin du défilé des femmes, le lever de Hadda, l'arrêt de la préparation des gâteaux, bref le retour au calme.

Inaame et Ma Zohra mirent un point d'honneur à ce que la décoration soit irréprochable. Au mur, elles accrochèrent des tentures tissées par Soraya et Malika. Elles déroulèrent par terre des tapis rouges et, aux quatre coins de la pièce où se tiendraient les femmes, j'accrochai des petites lumières multicolores que Ma Aïcha avait apportées et qui ne servaient qu'en cette occasion. Inaame habilla Hadda d'une robe blanche brodée, la couvrit de bijoux en or et la coiffa d'un diadème. Ma Zohra mit plus de soin à rouler le couscous. Inaame, Fatima et moi nous occupâmes du reste : légumes et préparation. Cuisson et service.

Le septième jour se déroula sans histoire. Au lieu de défiler les unes après les autres, les femmes se regroupaient. Le repas raffiné ne suscita aucune critique. Il se passa exactement comme Ma l'avait prévu. Les gâteaux furent appréciés, à en juger par la rapidité avec laquelle ils disparaissaient. Celles qui n'en mangeaient pas sur place les enfouissaient entre leurs seins volumineux et flasques, sous la robe. Ces endroits secrets contenaient plus qu'on aurait pu l'imaginer. Si un grand vent dévoilait un jour les femmes dans la rue, des trésors que l'on ne soupçonnait pas apparaîtraient au grand jour ! L'odeur

des dattes, du lait caillé se mêlait au parfum dont elles s'étaient aspergées avant de venir. Qui pouvait pour un septième jour espérer mieux ? Elles gloussaient, mangeaient et rien ne manquait. Pas même les amandes et les cacahuètes. D'ailleurs, elles partirent juste avant la prière du soir, tout à fait satisfaites.

Le calme revint. Les traces de la coulée de l'oued disparurent. Plus de grenouilles dans la petite cour. Mahrez s'était chargé du scorpion. Le soleil avait repris ses droits. Il ne fut plus question de l'accouchement de Hadda ni de la visite d'Ali. Personne ne savait encore la date du mariage de Malika. Depuis que Karima avait annoncé qu'elle attendait un enfant, nous ne l'avions pas revue. Nos escapades sur la terrasse reprenaient, avec toujours la même émotion intense qui suivait la longue attente de la journée. Hadda ne parlait plus de ses pieds qui avaient désenflé en même temps que son ventre. Quant à Ma Zohra, avec cette chaleur qui augmentait, elle se plaignait de plus en plus souvent. Rien n'avait changé si ce n'était la présence de Baya, que nous ne pouvions guère oublier. Deux fois dans la nuit elle réveillait toute la maison et ne consentait à se taire que lorsque sa mère lui donnait le sein. Inaame avait repris avec plaisir les leçons de français et moi les leçons d'arabe.

Mes hallucinations à propos de la naissance s'étaient évanouies. Mes rêves éveillés n'en étaient pas moins extravagants. La femme du vieil Abdelkader el Hadj, que je ne voyais jamais, m'apparaissait. Elle avait la peau aussi blanche que la neige piétinée. Et je dois avouer, au risque de choquer, qu'elle n'existait pour moi qu'en état de mort lente. Je la faisais mourir de la maladie du gros ventre ou d'indigestion et, le plus souvent, de décomposition ; le couple de mouches logé dans l'œil gauche avait tant procréé que les petits avaient émigré dans l'œil droit

puis avaient envahi les trous du nez, les oreilles et circulaient par les canaux intérieurs de l'œil à l'oreille, de la bouche au nez. Comme il lui fallait bien se nourrir, tout ce petit monde chapardait au passage tout ce qu'il pouvait trouver. Ils se régalaient de cacahuètes, de gâteaux de semoule, de couscous. Puis, lorsqu'ils s'apercevaient qu'elle ne pouvait plus rien avaler, ils s'attaquaient à la chair. Elle mourait décomposée de l'intérieur. Quel crime avait-elle donc commis pour mériter pareil châtiment ? Elle séquestrait Karima !

Mais, beaucoup plus que cette femme, tous les hommes de la famille faisaient l'objet de plus en plus souvent de crimes terribles. Alors je les vouais à la souffrance, à l'agonie, au supplice. J'en voulais à leur fierté de mâle, je les méprisais d'être aussi minables et de maintenir leurs femmes dans l'immobilisme.

Un rêve me revenait souvent : une dizaine d'hommes condamnés, pour survivre, à planter leur organe copulateur dans la terre meuble. La punition voulait que le corps tournât comme une toupie autour de son plantoir. Leurs frasques méritaient châtement. Voilà ce que je me répétais pour éviter de me culpabiliser sur l'atrocité de mes pensées.

Toutes ces idées ne m'effrayaient pas outre mesure. J'avais remarqué mon impuissance à les dominer sans m'en inquiéter, jusqu'au jour où je pris réellement peur. Alors que j'assistais à la tétée de Baya, je vis d'abord un chat à la place du bébé et le lait avait perdu sa couleur blanche. Il coulait tantôt noir comme du goudron, tantôt rouge comme du sang. Je dus secouer violemment la tête pour le voir à nouveau blanc, mais le souvenir de ces instants ne me quitta plus. Durant quelques jours je ne parvins pas à retrouver la paix. Kounsa m'apparaissait squelette, Messaouda perdait ses dents, ratait son eau de lune. Quand Hadda, qui avait regagné le sous-sol à mes côtés, ronflait, j'entendais des cris de souris qui avaient pris la place du bébé dans son ventre.

Je taisais mes tourments à Inaame. Je craignais Mes-saouda. Je n'étais pas sortie de la maison de Ma depuis longtemps. Peut-être cette claustration était-elle à l'origine de mes agitations. Sortir. Là devait être la solution pour retrouver ma quiétude. Mais allais-je désertier ? Leur fausser compagnie ? Mon intégration n'avait donc rien de profond ? La preuve, je ne pouvais pas me plier aux coutumes, m'assimiler à la vie d'ici. Je craquais. Je n'en pouvais plus. Quatre mois ou cinq, voilà tout ce que j'étais capable de tenir ! La belle affaire ! Sortir, leur faire de la peine, leur montrer que j'étais libre. Comment oserais-je le faire après tant de sollicitude ? C'était insensé, lamentable, ignoble. Ne pouvais-je tenir encore ? Rester jusqu'à mon départ que je n'avais pas fixé et dont elles ne parlaient jamais ? Allais-je sortir pour sortir ? Pour rien ? Pour vérifier qu'on peut encore le faire ? Ce dont je n'étais plus aussi certaine. Il me fallait décider. Mon équilibre en dépendait. Trouver une excuse. Ne pas dire la vérité. J'allais mal. Elles allaient bien. Mais comment expliquer que j'allais mal ? J'aspirais trop à m'emplir du dehors.

Je pris mon courage à deux mains. Un matin, après avoir lavé la vaisselle dans la cour, j'expliquai que des amis en visite au *ksar* pour quelques jours m'invitaient à passer une journée avec eux. Une lettre m'en avait avertie. J'irais et je serais de retour probablement le soir. Ma Zohra ne leva pas la tête ; Inaame ne me proposa pas le voile, mais elle me sourit gentiment comme pour me rassurer. Ma ne voulut pas se déplacer et tendit à Fatima la clé. Je sortis.

Sur la grande place du marché, une foule d'hommes s'était resserrée, vivante, agitée. Des hommes étaient là et, comme des fourmis, ils allaient, venaient, zigzaguaient, se saluaient, attendaient. Il y avait partout des étais de plantes diverses : henné, feuilles d'oranger, cumin pilé, gingembre, des sacs pleins de poudre orange, verte, noire, marron. Ici, les marchands de tissus criaient à qui

voulait bien les entendre la qualité de leurs produits ; là, un touriste déguisé tentait de marchander des bijoux en argent qu'une vieille nomade, pour une bouchée de pain, avait été contrainte de vendre. Une forte odeur de menthe et de jasmin gonflait l'air. Les marchands me regardaient, m'interpellaient. J'étais une touriste comme les autres et j'avais revêtu une tenue que je n'avais pas mise depuis mon arrivée : jupe bleue de coton léger qui me couvrait les chevilles et tee-shirt blanc.

— Bracelet argent pur, garanti, mademoiselle !

J'ai fait un signe que cela ne m'intéressait pas et, malgré moi, j'ai regardé le semainier d'argent que Ma m'avait donné récemment.

Je ne voulais plus penser à la maison. Je voulais marcher, courir, gagner au plus vite la fraîcheur envoûtante de l'oasis.

Par hasard, je croisai Abderrahmane qui me parla de sa femme, de ses enfants, de son envie d'aller en Europe, de porter des jeans. Cette fascination pour l'Europe n'existait pas chez les femmes. Il me semblait connaître ce discours par cœur et lui se moquait que je l'écoute ou non ; il continuait à parler, parler encore. Je n'avais pas quitté la maison pour passer la journée avec un homme qui ne rentrait chez lui que pour manger, dormir et copuler ! Même si cet homme me rendait des services en m'apportant les lettres. Je voulais être seule, complètement seule. Je le lui dis et je le vis s'éloigner, triste et nonchalant, comme fatigué ; il portait toujours des chemises larges pour cacher son corps frêle et une petite calotte blanche pour dissimuler sa calvitie. Abderrahmane souffrait intensément du décalage entre sa femme et lui, de son impossibilité à communiquer avec elle. Les femmes refusaient sa sensibilité féminine et le jugeaient sévèrement. Abderrahmane, l'homme opprimé.

J'ai couru le plus vite possible et mon corps s'est dérouillé. Mais très vite, essoufflée, je me suis écroulée au pied d'un gigantesque palmier où un régime de dattes

était resté suspendu depuis la dernière cueillette. Les fruits étaient marron et complètement secs. Tout juste bons pour la pâtée des chèvres. Le soleil était si éclatant que je dus fermer les yeux. La palme, juste au-dessus de moi, ne suffisait pas à faire de l'ombre. J'avais envie de quitter mon tee-shirt, mais je n'osais pas : dans les oasis, comme dans le désert, contrairement à une idée préconçue, il surgit toujours quelqu'un de quelque part au moment où l'on s'y attend le moins.

Au loin, je percevais le chant d'un homme ou de plusieurs, comme s'ils se répondaient en écho, et le grincement des poulies de bois au-dessus des puits. Je me levai et marchai vers les chants, pour me libérer des pensées qui m'assaillaient et profiter au maximum de la palmeraie. Mon esprit se vidait. Quel plaisir de ne penser à rien, rien du tout, qu'à ses jambes, à son corps !

Les chants venaient d'un palmier. J'ai levé les yeux et j'ai vu un homme qui taillait en chantant. Plus loin, sur un autre arbre, un homme, les pieds nus, se hissait jusqu'au sommet. Il avait pris le tronc à pleins bras et il montait sans difficulté. Ce palmier devait avoir au moins une quinzaine de mètres de haut ! Dès qu'il est arrivé au sommet il s'est mis à chanter. Ce doit être, me disais-je, une bien douce mission que de tailler ou féconder, d'être à l'origine du mûrissement des dattes, de se substituer au vent ou aux oiseaux.

Puis l'oasis entière s'est mise à vivre. Aux chants des oiseaux se sont mêlés le chant des hommes, le grincement des rouages, l'aboiement des chiens, le braiment des ânes, le bourdonnement des mouches. Je me suis assise. J'ai regardé et j'ai écouté. Les hommes sont descendus de leurs arbres avec une habileté impressionnante, puis ils sont venus vers moi et m'ont invitée à prendre un thé à la menthe. Je n'ai pas refusé car j'avais très soif et même très faim. De crainte qu'ils ne m'obligent à raconter ma vie, j'ai préféré leur parler du jardin luxuriant. Ils m'ont expliqué comment leurs ancêtres

avaient apprivoisé la terre, cassé les pierres, creusé les puits, planté les palmiers. Je le savais déjà mais j'ai quand même écouté. Pendant que je buvais un thé, un homme s'est absenté. Il est revenu avec un bouquet de menthe fraîche, trois abricots bien mûrs. J'ai remercié mais j'ai dit que je préférais les cueillir moi-même. Il m'a autorisée à piller son jardin. Ils ont été très déçus quand ils m'ont vue partir en courant vers les arbres fruitiers. Mais ils ont bien compris que je voulais les oublier et m'ont laissée tranquille.

Dans mon euphorie, je suis allée en courant jusqu'au vaste bassin de la palmeraie. J'ai bu l'eau qui jaillissait. Je me suis désaltérée pour quatre jours au moins ! J'en ai profité pour m'asperger le visage puis je me suis dissimulée derrière les citronniers pour me laver tout le corps. Un jardinier irriguait son champ de menthe, plus loin un autre donnait des coups de pioche dans la terre. J'ai refusé leur invitation. Je n'avais plus ni soif ni faim. L'un d'entre eux m'a donné un petit panier que j'ai rempli d'abricots et de menthe. Au-dessus, j'ai disposé les roses.

J'ai continué à marcher longtemps. J'ai traversé la palmeraie en prêtant grande attention au chemin afin de ne pas me perdre.

Quand le soleil a commencé à baisser à l'horizon, quand la fraîcheur s'est installée, j'ai pris la direction de la maison de Ma. L'échappée m'avait semblé très courte. Des nuages en écheveaux dérivait dans le ciel. J'ai regardé une dernière fois du côté des palmiers, du côté de l'espace, du côté de la vie.

De retour au *ksar*, j'ai rencontré Mabrouk qui tenait sa motocyclette à la main. Comme lui aussi rentrait à la maison, je me suis jointe à lui. Au moment où nous avons traversé le marché, les hommes pliaient leurs toiles, faisaient disparaître leurs marchandises dans les besaces. Je n'ai pas eu envie de m'y arrêter.

Mabrouk semblait en pleine forme. Il m'a parlé de son

enfance. A l'âge de quinze ans il avait trouvé un scorpion dans la palmeraie et il l'avait mis sur le seuil d'un homme qu'on disait en rapport direct avec « les gens d'en bas ». Il s'était dit que si réellement il avait ce pouvoir surnaturel, il pourrait survivre à une piqûre de scorpion. Le djinn en question avait posé le pied sur la bête — il avait la réputation de ne jamais regarder où il posait les pieds — et Mabrouk avait eu la preuve qu'il possédait bel et bien des pouvoirs magiques. Je ne comprenais pas pourquoi il me parlait de cet homme mystérieux mais ne le questionnai pas plus à ce sujet. Je le laissai me parler de son frère. Il était bien de retour, ne savait quand il repartirait, ni si vraiment il repartirait. Depuis qu'il était là, lui, Mabrouk, s'effaçait. Si, de loin, Mabrouk me faisait horreur, j'avoue que de près il me faisait plutôt pitié.

Dans la rue Baba Saad il a commencé à trembler et à déplacer sa moto en zigzag. Je l'ai vu regarder derrière lui, avec insistance, un rictus de terreur sur son visage. Son corps était très maigre, comme rongé. Il avait le comportement d'un homme traqué à qui la frayeur coupe souffle et parole. Il s'est mis à marcher plus vite. J'ai peiné à le suivre. Il a posé son véhicule à l'entrée et s'est précipité chez lui, sans me dire au revoir.

J'ai regardé, encore une fois, la ruelle et j'ai emprunté le couloir que je connaissais bien. J'ai respiré un grand coup et j'ai frappé trois coups sur la porte. Le soleil était déjà couché, le ciel s'assombrissait et la chaleur était tombée. J'ai entendu ma solitude sonner le glas des heures légères.

Ma Zohra est venue elle-même m'ouvrir la porte. Elle a immédiatement regardé dans mon panier.

Au sous-sol, Fatima, Hadda et Inaame étaient déjà installées devant la table basse. J'arrivais, en somme, comme un homme, au moment du dîner, et elles ne m'en voulaient pas. Là se situait le fossé qui nous séparait. A leur place, je n'aurais pas pardonné facilement pareille trahison. Elles apprécièrent la menthe, les roses et les abricots et elles insistèrent pour que je parle de l'oasis et des travaux dans les jardins.

Jeudi. J'aimais ce jour-là parce qu'il ne ressemblait pas aux autres. D'abord, l'œuf ou les œufs pondus le jeudi étaient mis de côté et rangés soigneusement dans une boîte, destinée à Messaouda. Elle s'en servait pour ses préparations mystérieuses dont elle refusait de nous livrer le secret, nous assurant pour nous consoler que, si nous avions besoin de quoi que ce soit, elle serait là. Nous n'en doutions pas. Depuis qu'elle m'avait délivrée du mauvais œil, nous lui faisons encore plus confiance.

Mais j'aimais surtout le jeudi parce que c'était le jour du bain qu'Inaame et moi prenions ensemble, sauf lorsque son sang menstruel l'en empêchait. Le bain se déroulait dans l'après-midi, juste après la sieste, et se prolongeait parfois jusqu'à la prière du soir. Une longue préparation s'imposait : allumer le réchaud à gaz, remplir une bassine d'eau, la faire bouillir, en remplir une d'eau froide, transporter le tout dans la pièce au sous-sol. Voilà qui nous occupait un moment. Il fallait aussi songer à y déposer du henné, du *ghassoul*, une brosse, un peigne, des serviettes, du savon.

Au début, Inaame avait été surprise que je garde les poils noirs qui recouvraient une toute petite partie de mon corps, qu'elle appelait pudiquement « le jardin de Satan ». Mais elle avait vite pris l'habitude de se raser sans moi, acceptant bien que je ne le fasse pas.

Elle appliquait de la cendre chaude sur ce jardinet, qu'elle mettait un point d'honneur à débroussailler soigneusement, disant qu'il ne fallait surtout pas laisser ces plantes vivaces tout envahir. Elle portait les seins haut. Elle palpait les miens et trouvait que ces deux petites pommes rondes et fermes convenaient plus à une adolescente qu'à une femme, et elle ne cessait d'évoquer le jour où j'aurais enfin une poitrine maternelle.

Cette pièce, petite et carrée, dont le sol en ciment était percé d'un trou par lequel l'eau s'évacuait, se prêtait à l'intimité. Celle des corps et celle aussi des conversations. C'est dans cette salle des bains qu'elle me parlait des événements de l'année, des faits marquants de la vie. Elle évoquait le mois de ramadan, disait la difficulté à le vivre en été au Sahara. Ne pas boire, ne pas manger, une journée entière ! Mais elle aimait cette période, malgré tout, car elle cuisinait des gâteaux spéciaux. Elle attendait le ramadan, Nour Eddine lui ayant promis de revenir égorger le mouton à l'Aïd el Kebir. Elle parlait aussi de la circoncision de Karim et racontait comment les hommes coupaient la peau. Pour aider à la cicatrisation, ils appliquaient de l'huile, puis de l'écorce de noyer. Les jours suivants, les femmes se chargeaient de refaire les applications. La circoncision avait lieu un vendredi. On évitait le dimanche et le mercredi. Le dimanche parce que, en arabe, le mot était voisin du mot « limité », le mercredi à cause de sa ressemblance avec le verbe « disputer » et parce que les Français étaient entrés au *ksar* un mercredi.

Le lavage des cheveux prenait beaucoup de temps. Inaame avait de longs cheveux noirs serrés en une tresse unique, qu'elle cachait souvent sous un *cardoun*, un ruban de couleur. En premier lieu, elle appliquait du *ghassoul*, cette argile rose qui avait la propriété de rendre lisse la chevelure. Puis elle rinçait et gardait un long moment une couche de henné en poudre sur les cheveux. Ce henné sentait bon le foin mouillé. Elle s'occupait

ensuite de mes cheveux, y mettait le *ghassoul*. Quand elle ôtait le henné, ses cheveux apparaissaient roux et brillants. Elle se les rinçait abondamment. L'eau coulait sur elle, rouge et verte, faisait comme une multitude de rivières qui contournaient ses seins. Son corps, élancé et jeune, parlait au mien.

Venait ensuite le bain proprement dit. J'adorais cet instant. Elle m'aspergeait d'eau. Je fermais les yeux pour profiter pleinement de la douce sensation que cela me procurait. Je courbais le dos puis je le redressais afin qu'aucune partie de ma peau n'échappât au plaisir.

C'était un moment privilégié. Pourtant, la pièce ne ressemblait en rien aux bains maures où les femmes, dégoulinantes d'eau, de sueur, s'agglutinent, se parlent, se racontent, complotent, se lavent, se frottent, mangent et se reposent. J'aimais entrer dans ces hammams pleins de femmes, disparaître dans le nuage de vapeur, effleurer les corps fermes ou déformés, toucher les poitrines, outres pleines ou vides, à la peau ridée ou flasque, masser les fesses rebondies comme des cucurbitacées bien mûres. Dans la région de Relizane, Ma avait vu des femmes renifler la future promise. On disait là-bas qu'une odeur forte trahissait un mauvais caractère. Inaame se parfumait d'eau de Cologne, achetée par son mari. Mais elle préférait s'asperger d'un parfum de sa composition, mille fois meilleur. C'était un parfum vieux de plusieurs siècles qu'on ne trouvait plus. Une civette faite de la sueur d'une chatte qui vivait dans un pays lointain. Sa grand-mère, qui connaissait le secret pour faire suer la bête, en avait fait provision. A cette époque, les chattes produisaient comme les abeilles. Mais qui savait si on ne verrait pas les abeilles refuser de faire le miel, les vers s'obstiner à ne plus tisser la soie, puisque les chats, déjà... ?

Avec le peigne, Inaame tassait la laine. Ce bruit sourd frappait le temps, rythmait les matins et les soirs. Dans un coin de la pièce, Hadda tenait dans ses deux mains le pilon qui s'abattait, lourd et régulier, dans le mortier de cuivre. Les grains de café étaient pulvérisés. Les ailes repliées de la maison nous maintenaient au chaud et à l'ombre.

Ma Zohra, ratatinée sur sa peau de mouton, nous balayait l'une après l'autre du regard. En se félicitant de garder l'âme fraîche, d'avoir transmis le message, de n'avoir rien à se reprocher, elle réalimentait sa réserve de joie, de contentement. Elle chapitrait, réglait les moments d'importance. Quand elle voulait camoufler une tranche de vie, elle nous obligeait à enrrouler un morceau de tapis commencé. Chacune, alors, quittait sa place. Cessaient de frapper peigne et pilon. Grimpées sur les traverses de bois, le cri de nos efforts s'échappait en une seule et même plainte. Fatima immobilisait le métier à tisser dans la position recherchée. Une seule et même acclamation saluait le succès, suivie d'un seul et même soupir. Puis chacune reprenait sa place. Cœurs, pilon et peignes, sourdement, retrouvaient la mesure.

Inaame venait d'entreprendre le tissage d'un superbe burnous de laine blanche pour Nour Eddine. Elle avait refusé la participation de Hadda, prétextant la difficulté

de travailler à deux sur un tissage uni qui exigeait perfection et finesse. Dès le matin, Inaame « entrait dans le métier » et n'en sortait que pour manger. Plus vite elle finirait, plus tôt son mari reviendrait.

De dépit, Hadda déversait son énergie dans la préparation des repas. Elle roulait le couscous, cuisinait les légumes comme sa grand-mère le lui avait enseigné. Elle ne m'autorisait pas à l'aider. Je me contentais de la vaiselle. Si une dispute éclatait entre les deux belles-sœurs, Ma Zohra rejetait les torts sur Hadda parce qu'elle venait d'une tribu moins noble, une tribu où la misère et le malheur prenaient trop de place.

Le vendredi, Inaame ne tissait pas. Les bruits familiers se taisaient. Le temps n'avait plus de raison d'être.

Les journées fastes charriaient de bonnes nouvelles. L'oued, la naissance...

Vint même le mois de l'abondance. Nour Eddine avait dû envoyer plus d'argent à Mahrez. Depuis peu, le jeune homme nous achetait de la viande en quantité. Nous prenions plaisir à la couper en menus morceaux pour l'enfiler sur les fils qui traversaient le patio de part en part. Bien étalée, elle dorerait mieux au soleil.

Les enfants raffolaient des fèves que Hadda préparait. Elle en cuisinait de plus en plus souvent à mon intention depuis le jour où Messaouda avait assuré que ce légume en forme de fœtus était un gage de fécondité. Les enfants boudaient les plats de Ma Zohra à cause de la trop grande quantité de piment rouge pilé qu'elle y versait. Nous-mêmes dissimulions mal la difficulté que nous avions à déglutir.

Baya était le jouet préféré d'Aouicha. Elle la soulevait, la reposait, la trimbalait d'un endroit à l'autre. La petite ne bronchait pas. Hadda, qui craignait secrètement qu'Aouicha ne laissât tomber son bébé, mais qui n'osait pas la réprimander, se réjouissait lorsque les enfants n'étaient pas à la maison.

De rares fois, le vieil Abdelkader el Hadj emmenait

avec lui Karim et Aouicha jusqu'au jardin de la palmeraie afin qu'ils s'amusaient avec ses propres petits-enfants. Ces matins-là, Ma Zohra ouvrait la porte et les regardait de loin grimper sur l'âne du grand-père et s'éloigner. Le soir venu, Karim déchaînait sur nous un vent d'images neuves. Il contait la couleur des jardins, le désherbage des carottes, l'enclos des chèvres. Avec leur retour s'engouffraient, dans la maison de Ma, de la joie, de la vie.

Les chatons avaient la vie dure : Karim les martyrisait. Chaque jour, il inventait un jeu plus cruel que celui de la veille. Aouicha était le témoin docile des supplices. Je crois même que le bourreau obligeait l'assistance à en rire. Lorsque les cris nous parvenaient, l'une ou l'autre intervenait. Lasse de ces jeux méchants, Ma Zohra avait pris dernièrement la décision de jeter les chats à la rue. Ils trouveraient bien un maître ! Il n'était pas question de les jeter devant la maison, ils reviendraient ; il n'était pas question non plus de les supprimer. Karim ne l'entendait pas de cette manière. L'idée d'être privé de ses victimes l'insupportait. Le jour où il entendit Ma vociférer, il cassa la patte à un chaton. Aouicha avait été menacée de représailles si elle parlait.

Mais, peu de temps après, le petit garçon fit mieux encore. Il avait invité les petits voisins, les enfants de Zineb et Aïssa : Setti, Yacine et Zina. Il voulait impressionner les filles et il crut qu'en l'absence de son père tout lui serait pardonné. L'entente entre les enfants ne faisait pas de doute. Zina avait beau être plus âgée que Karim, elle était sous sa coupe. Pour lui montrer de quoi il était capable, il avait conduit tout le monde sur la terrasse. Là, il avait sorti une poule de la cage. Il avait placé la tête sous l'aile et, l'ayant fait tourner comme une toupie, il avait réussi à l'endormir. Posée par terre, elle ne bougeait plus. Filles et garçons avaient applaudi. Yacine, surtout, qui n'en revenait pas de ce tour de force. A l'âge de deux ans, tout l'intéressait. Lorsque la poule s'était réveillée, Karim avait sorti un couteau de cuisine

et, d'un coup bref, lui avait tranché les veines du cou. Le sang coulait, l'animal s'agitait dans tous les sens. Il avait bel et bien perdu la tête. Aouicha et les autres dansaient autour de la poule qui piaillait, sans avoir l'air de se décider à mourir. Il fallut l'achever. En la soulevant, Karim s'était aspergé de sang. Le sang avait aussi jailli sur Yacine et sur Setti. Il ne réussit à la tuer complètement qu'un long moment après. Les pleurs de la petite Baya avaient masqué les bruits du carnage. Lorsque je montai, le sacrifice était terminé. Les enfants avaient cessé de rire, la poule avait cessé de vivre.

La mort de cette poule pondeuse fut très mal accueillie par Ma, Inaame et Hadda. Le petit homme reçut une gifle comme il n'en avait jamais reçu et dont il doit encore se souvenir. Il y allait de l'honneur des femmes. La part de Messaouda allait diminuer. Les préparations s'en ressentiraient. Et puis, indépendamment de ces raisons, nous étions attachées sentimentalement à cette poule qui saluait notre montée sur la terrasse de ses caquetages. Il en restait bien une, mais la solitude finirait par la tuer. L'isolement était un châtement aussi dur pour les animaux que pour les femmes.

Les jours qui suivirent, Karim n'eut besoin d'aucune remarque. Il était sage comme une image. Les chatons dormaient en toute quiétude et Karim n'osa pas réclamer son père.

Ce qui n'empêcha pas Inaame d'écrire à Nour Eddine pour lui faire part de ces incidents. Cette lettre l'occupa trois soirs dans la semaine. J'en profitai pour lui écrire aussi, l'incitant à faire le nécessaire pour recevoir sa femme là-bas, en France.

Depuis ma sortie, mes maux de ventre s'étaient aggravés. Je passais dans les latrines le plus clair de mon temps, fixant la boîte de conserve pleine d'eau qui tenait lieu de papier hygiénique. Chaque fois qu'Inaame me cherchait, j'étais là. Je ne pouvais plus dissimuler l'évidence. Lasse de me voir dans cet état, elle m'appliqua un cataplasme de fèves mâchées, mélangées à du henné. Ce remède ne fit pas effet. Mais je suai abondamment. Gouttes épaisses sur mon cou, mon visage, qui, d'après Inaame, n'étaient que les saletés de mon estomac qui sortaient enfin. En vérité, non seulement je perdais ma sueur, et toute l'eau de mon corps, mais aussi mes forces.

Sans me demander mon avis, elle fit demander celle qui avait avalé de l'herbe extraite de l'estomac d'un bouc, mangé des poils des sourcils et du nez d'un homme : Messaouda. Je m'habituais à son physique ingrat, à sa façon soupçonneuse de considérer les gens, à sa voix particulière, à son rire de l'au-delà. Et puis, je n'avais rien à craindre. Mon mal ne relevait pas du mauvais œil. Ses remèdes, s'ils ne me faisaient pas de bien, ne pouvaient en aucun cas me faire du mal. Le ragoût de lézards de palmier qu'elle me conseilla ne m'effraya pas du tout : j'allais enfin goûter quelque chose de nouveau.

Elle me pria de m'étendre et toucha à peine mon ven-

tre gonflé comme un ballon. Elle était debout, une jambe de chaque côté de mon corps, de telle sorte qu'à nous deux nous composions une parfaite équerre. Elle se pencha vers moi pour m'arroser d'une mixture à base d'huile d'olive. Massage. Ses doigts convergeaient vers le nombril, régulièrement. Plusieurs fois, elle me souleva la taille assez haut, puis me laissa retomber sur le tapis. Elle fit pivoter son doigt recouvert d'un mince tissu dans mon nombril, comme si elle voulait l'enfoncer très loin, à l'intérieur de moi. Puis, me tournant le dos, elle vrilla plusieurs fois dans l'autre sens. Enfin, d'un coup sec, exactement comme elle aurait débouché une bouteille, elle retira son doigt. C'était fini. Le mal au ventre, qui ne m'avait pas lâchée pendant le massage, s'estompa.

Les jours qui suivirent, je me sentis comme délivrée, légère. Le ventre ne me pesait plus.

Cette guérison réjouissait les femmes qui envoyèrent Karim, chez Abdelkader el Hadj, remettre un cadeau à Messaouda. Elle séjournait dans la maison voisine pour tenter de calmer les douleurs de la vieille.

Je profitai que la porte était ouverte pour porter les poubelles au bout du couloir, sur la ruelle. J'y trouvai Mabrouk. Dans le clos de l'âne, accroupi, un bol de terre à la main, il buvait en regardant du côté de l'oasis.

Le lendemain, dans ce même couloir, je croisai par hasard Aïssa. Surpris par cette rencontre qu'il ne souhaitait pas, il balbutia quelques mots, puis, comme la coutume l'imposait, m'invita à boire un thé. J'allais enfin entrer dans la maison d'Abdelkader. Je prévins Inaame qui se trouvait dans la cour et je suivis Aïssa.

La maison voisine était en tout point semblable à celle de Ma : la petite cour avec deux bassins d'eau, les quelques marches, l'escalier qui conduisait au sous-sol et le salon des hommes. C'est là qu'il me fit entrer. La seule différence importante résidait dans la tenue de la maison, qui laissait fort à désirer : sol à peine balayé, murs bleus mal lavés, choix douteux des tentures, amal-

game de couleurs discordantes. Rien à voir avec le raffinement que je connaissais dans l'autre maison.

En compagnie d'Aïssa je ne verrais certainement pas les femmes. Pas Karima, en tout cas, puisque lui-même ne la connaissait pas. Il accepta de me conduire chez sa femme. Je la trouvai dans la chambre du sous-sol, exactement comme je l'imaginai : assise en tailleur, les yeux fixes, le teint blême. Petite et maigre, tout habillée de rose, résolument autistique. Elle ne me regarda pas et, de crainte d'importuner son recueillement, je ne m'attardai pas non plus. La visite ou le retour de son mari ne l'avait pas tirée de son isolement. Cinq ans plus tard, j'avais toutes les chances de la retrouver avec le même regard, la même robe, à la même place.

La vieille ne se montra pas. Prévenue certainement de ma visite, elle s'était calfeutrée dans sa chambre. Elle n'en sortirait qu'à mon départ. J'en arrivais à me demander si son visage — que l'on disait effrayant — pourrait me surprendre. Dans mes affabulations, en effet, elle était d'une laideur épouvantable et d'une malpropreté repoussante, sauf pour les diptères qui, eux, y trouvaient leur compte.

J'entendis, dans la pièce voisine, les bruits familiers de la préparation du thé. C'est certainement Karima, pensai-je.

Aïssa me fit asseoir sur un mince matelas recouvert d'un tapis de couleur jaunâtre. Je voulais jouer cartes sur table, ne pas tourner autour du pot. Je n'étais pas prête à entendre des mensonges. Aïssa, ignorant que je savais quelque chose à propos de son retour, commença :

— Je suis revenu faire un petit tour au pays !

— Je croyais que tu avais définitivement quitté le magasin !

— C'est-à-dire que... Il y a un peu de cela.

— Tu n'as pas réussi à faire fortune ? demandai-je (il m'avait avoué, deux ou trois ans auparavant, que c'était là l'unique but de sa vie).

— Le salaire était minable. Les patrons empochaient la plus grande partie du bénéfice. De plus, ils venaient chacun à leur tour s'installer chez nous. Nous n'étions jamais seuls. Fatigué de les servir, de végéter, je suis parti.

— Et Nour Eddine ?

— Lui, il sait se contenter du minimum. Il ne se révolte pas. Il reste... J'ai dans l'idée une autre gérance en Angleterre. On dit que là-bas il y a moins de racisme qu'en France.

— Pourquoi pas en Amérique du Nord ! ai-je répondu, ironique, sarcastique.

Ainsi, il avait bel et bien quitté les affaires. Ses projets n'avaient pas encore pris forme. Pour le moment, il se reposait. Son frère Mabrouk se chargeait de nourrir la famille entière, Zineb et les enfants. Tout cela avec son maigre salaire de vendeur de casseroles dans une quincaillerie. Mais Mabrouk préférait cela, car il avait des responsabilités et les vieux s'adressaient à lui directement.

— Comment va Mabrouk ? demandai-je.

Aïssa, qui préférait parler de son frère plutôt que de lui-même, se mit à me raconter ce qui se passait. Les clients du magasin, le patron, tous s'étaient plaints à Aïssa, le cadet, du comportement de Mabrouk. On l'avait vu bégayer, ânonner, balbutier, hésiter, se sauver, revenir en courant. Quand un client lui réclamait une cocotte minute, il servait une cuvette en métal. Il confondait théière et cafetière, casserole et marmite, cuillère et fourchette. L'absurdité de ses gestes faisait fuir les clients qui voyaient, dans cette sorte de démente, un atome de leur propre folie qui ne demandait qu'à éclore et qu'ils s'obstinaient à refouler toute leur vie. Le patron, gros et fort, engraisé par une affaire prospère, ne voulait pas entrer dans des considérations d'ordre émotionnel, voire religieux. Certes, Mabrouk avait été un bon commerçant,

mais il ne l'était plus. Si la situation ne s'arrangeait pas, il le renverrait le mois qui suivrait.

Si Mabrouk cessait le travail, l'argent manquerait à la maison. Le jardin du vieux ne suffisait pas à nourrir les neuf personnes. La hantise de cette catastrophe imminente avait amené Aïssa à prendre des décisions. Un vieux de la tribu des Hadji l'avait convaincu d'aller consulter le taleb Moussa Midane. De toutes les régions du pays, de l'Oranie, de l'Algérois, de la petite ou de la grande Kabylie, on venait le consulter. Sa réputation n'était plus à faire.

Quelle appréhension il avait eue au moment de frapper chez le taleb ! De toute sa vie, c'était le souvenir le plus marquant. Midane l'avait reçu froidement, mais il n'avait pas manqué d'écouter le récit qu'Aïssa faisait de l'étrange maladie de son frère, en insistant sur le fait que ce dernier vivait plus de passages à vide que de moments de clairvoyance, que la pensée apparaissait plus souvent enténébrée que lucide, ses actions plus incohérentes que logiques. Après avoir tout entendu des troubles de Mabrouk, Moussa Midane avait déclaré, après un long silence recueilli : « Votre frère est possédé par un djinn. »

D'un seul coup, Aïssa se tut et me regarda comme s'il venait de se rendre compte que je ne pouvais pas croire une histoire pareille et qu'il était inutile de m'en dire plus long. J'insistai beaucoup. Il finit par me relater la suite.

Quand Mabrouk sortait de son magasin, en fin d'après-midi, il était suivi par une troupe de cavaliers, tout de noir vêtus. En tête, avançait un cheval blanc que montait une femme habillée de rouge. Elle menaçait Mabrouk de sa cravache, si ce dernier ne consentait pas à l'épouser. Elle fouettait son cheval, criait des insultes, proférait des malédictions, menaçait de descendre s'il ne cédait pas et lui disait qu'elle finirait bien par lui couper la gorge. Chaque jour, la troupe allait plus loin dans l'intimidation

et dans la poursuite. Récemment, elle l'avait traqué jusqu'au seuil de la maison. Avec son cheval, la femme vêtue de rouge le coinçait le long du mur du couloir de l'entrée.

Voilà pourquoi ce pauvre Mabrouk, terrifié, entraînait chez lui en courant et oubliait la fin de ses phrases !

Aïssa, qui avait cherché à savoir pourquoi le sort frappait aussi durement sa famille, avait appris de la bouche de Moussa Midane, le taleb renommé, que son demi-frère avait malencontreusement roulé avec sa motocyclette sur un tas d'ordures, du côté du jardin d'Abdelkader el Hadj, là où justement les *djnouns* s'étaient réunis. Il n'ignorait pas, pourtant, que ces gens d'en bas préféraient ces endroits malpropres aux places nettes. Cet oubli valait bien des ennuis à tout le monde !

Mais l'histoire ne s'arrêtait pas là. Pour décourager la troupe de cavaliers, il fallait faire quelque chose. Ni les prières, ni les sacs de sel, ni les graines de coriandre, ni les crottes d'âne que Mabrouk leur avait offerts ne les avaient fait reculer. Les grands moyens s'imposaient. Il fallait faire un sacrifice. Le sacrifice d'un bouc, de préférence. Mabrouk en possédait un au jardin de l'oasis, noir et costaud ; vieux et fidèle. Il ferait l'affaire. Si le sacrifice ne suffisait pas, le taleb avait promis d'autres solutions pour couper court aux poursuites.

De retour à la maison, Aïssa avait longuement questionné Mabrouk qui avait consenti à parler. Son récit s'était révélé semblable à celui de Midane. C'était bien là la preuve du génie du taleb. Mabrouk, lorsque Aïssa lui avait annoncé qu'il fallait égorger son compagnon le plus fidèle, avait pleuré à chaudes larmes pendant deux jours et deux nuits. Pendant des années, ce bouc s'était prêté, disait-on, à des jeux lubriques avec son maître. Et ce même homme, aujourd'hui, devrait lui ôter la vie ! La pitié n'existait plus dans ce monde. Comment expliquerait-il à l'animal qu'il ne jouerait plus, qu'il venait pour le sacrifier ? Rien ne pouvait consoler Mabrouk.

Le sacrifice eut lieu à l'oasis, en présence d'Aïssa. La bête avait poussé un hurlement désespéré que son maître n'était pas près d'oublier. Chaque soir, il devrait boire un bol de sang à l'endroit où la femme en rouge le harcelait.

En sortant, je vis Mabrouk ingurgiter le breuvage. Il était là aux pieds de l'âne, le dos courbé, la tête basse, les lèvres sur le bol. Les larmes tombaient dans le sang. L'âne entravé dressait bien droit ses oreilles et, comme pour marquer le saccage, il s'époumonait, le cou tendu.

Je pensais souvent à la maigreur de Kunsa, aux poux de sa fille, à la lassitude de Ma Aïcha, aux maux de ventre de Ma Zohra, à l'agonie de la vieille voisine, à l'eau de lune de Messaouda, au mauvais œil, aux plantes reconstituantes, aux cataplasmes, à l'accouchement, à Soraya, à Malika. Absorbée par les autres, j'en oubliais la tristesse de ma claustration, la monotonie des activités domestiques : piler le poivre, moudre le café, pétrir le pain, rouler le couscous, éplucher les carottes, tisser les tapis, laver le linge, la vaisselle.

Mais, à partir du jour où Mahrez vint nous annoncer que Malika serait mariée sept jours plus tard, je ne pensai plus qu'à cela.

Le chiffre 7, de tout temps et sous toutes les latitudes, porte le sceau de la magie. Est-ce par hasard ? Son incontestable ascendant sur les autres chiffres s'explique certainement ! Est-ce sa forme ? Sa signification ? En vérité, sa noblesse s'inscrit déjà dans sa forme. Le 7 n'a pas le caractère indolent du 8, comme endormi et éternellement en position de repli intérieur. Lui se présente debout, le visage et le ventre tournés vers la trajectoire du crayon, et non pas, comme le 4, le cul entre deux chaises. Mais ce 7, tout de même, à y regarder de plus près, a le ventre légèrement gonflé. Un symbole de fécondité. Il annonce le renouvellement, la naissance. C'est peut-être

aussi une question de lune, la périodicité des phases de cet astre étant de sept jours.

Je fabulais ainsi, en pensant à Malika.

Inaame avait cru bon d'initier Hadda, dont la maladie l'irritait fort, à la façon d'élever un enfant. Comment pouvait-elle le tenir si mal ? La mère acquiesçait, s'excusait presque, jurait qu'elle ferait mieux à l'avenir. Ma Zohra continuait à se tapoter les pieds avec le charbon brûlant et elle se demandait ce qu'elle pourrait bien entreprendre pour soulager ses douleurs au ventre. Elle nous parlait toujours de la ferme de son enfance. Certes, nous n'avions pas grand-chose de nouveau à apprendre à ce sujet ; mais le respect imposait le silence. Pas une ne songeait à déplaire à la matriarche.

Depuis son accouchement, Hadda rêvait. L'événement valait qu'on s'y attardât. Son premier rêve concernait une maison qui avait la forme d'une marmite et dans laquelle, peu à peu, le feu d'un *kanoun* gagnait les matelas et les tapis. Dans la maison en flammes, les femmes étaient prises au piège. A cet instant, elle s'était éveillée. Nous ne pouvions pas rester sur ce suspens, nous essayâmes donc de trouver une fin. Inaame pensa à la marmite de Messaouda, proposa que nous sortions par le pilier central de la maison qui avait pour nom « la bienheureuse », en souvenir d'un génie. Il ne pouvait brûler, ce pilier, puisqu'il portait le même nom que Messaouda !

Fatima ne riait pas de ce rêve, ni de rien d'autre. Elle assistait aux conversations sans prononcer un mot. J'avais rarement entendu le son de sa voix. L'âge de la prière était venu sans rien changer à son caractère. Qui pouvait deviner ce qu'elle pensait et qui s'en souciait ? Fatima, soumise et renfermée, faisait partie du décor. Elle avait très vite assimilé prières et discipline. Inaame n'avait plus besoin de la secouer, le matin, lorsque Ma Zohra appelait. Elle se levait d'emblée. Ni triste ni gaie, elle vivait sa vie comme une corvée. Son visage ne la préoccupait pas encore. Elle serait moins belle que Malika, sa

grande sœur, mais on la marierait tout pareil. Elle entrait tout juste dans l'adolescence. Elle vivait présentement à l'âge de l'ombre. Mais cet âge ne durerait-il pas la vie entière et Inaame, Hadda et même Ma Zohra ne vivaient-elles pas toujours à l'âge de l'ombre ?

Et le septième jour arriva.

Avant de partir chez Ma Aïcha où avait lieu le mariage, Ma Zohra a fait rougeoyer son morceau de bois et elle s'est tapoté la plante du pied. Elle avait relevé sa robe bleue et on apercevait le pantalon bouffant de soie blanche qu'elle portait. Inaame a revêtu sa robe la plus sobre. Fatima était habillée de rose : foulard, robe et chaussettes. Hadda de bleu et de violet. Elle s'était couverte aussi de toute sa fortune en or : colliers, bracelets et bagues. On m'avait trouvé une discrète robe blanche qui m'allait parfaitement et le semainier d'argent tintait à mon bras.

Ma Zohra a tiré violemment la peau sèche qui recouvrait la plante de son pied droit et l'a arrachée. Puis elle s'est levée, a caché sous son voile les chatons. Leurs miaulements n'ont pas échappé à Karim qui, devinant le pire, s'est roulé par terre en criant. Mais qu'importaient ses jérémiades ! On allait marier Malika !

Ma, ragaillardie par son remède, a pris la tête du groupe. Hadda, qui portait Baya, peinait à suivre le rythme.

Inaame et moi n'avons pas eu le temps de nous extasier sur les passants. Pas pu dévisager le marchand de navets ! Pas pu profiter du soleil ! Pas pu parler ! Le trajet n'a pas duré plus longtemps que l'éclair qui griffe le ciel les jours d'orage.

Dans la salle d'apparat, l'air était gonflé de parfums

de toutes sortes. Des femmes étaient déjà là. Il y avait Kunsa, Myriama, Nacera et bien d'autres encore. Les unes à côté des autres, contre le mur, les vieilles, les jambes repliées sous elles, les mains sur les cuisses, attendaient. Ma Zohra s'est affalée à côté d'elles sur le tapis et, tout sourire, elle a raconté comment elle s'était débarrassée des chatons. Elle les avait déposés dans une ruelle tout près de chez Ma Aïcha. Elles se sont esclaffées.

La pièce était grande, impeccable. Elle avait été blanchie à la chaux pour l'occasion. Fafa et Mama s'affairaient à la cuisine. L'une préparait le thé pendant que l'autre égrugeait des plantes séchées dans un mortier. Je remarquai la peau de Ma Aïcha, si grise qu'elle ressemblait à de la cendre ou à de la terre. À côté, Ma Fatma avait le regard fixe des statues de cire. Kunsa s'est glissée furtivement entre Inaame et moi pour me raconter ce qui s'était passé chez elle depuis ma visite. Elle avait cherché partout le petit livre à la couverture de journal et n'avait pu remettre la main dessus. Elle se demandait bien ce qu'il en avait fait.

Au fond de la pièce, Soraya et Malika, resplendissantes, parlaient à une femme souriante aux yeux espiègles. Elle est venue vers moi. Cette jeune femme, de taille moyenne, marchait d'un pas décontracté, léger. Elle parlait vite et beaucoup. Sa spontanéité m'étonnait d'autant plus qu'elle contrastait radicalement avec la candeur et la pudibonderie constantes chez les jeunes filles et même chez certaines jeunes femmes. Elle s'appelait Mina. Elle partageait son époux avec Zina, plus âgée qu'elle. Leur mari tenait un magasin. Elle craignait d'être stérile. Un an déjà qu'elle était mariée et pas encore grosse. C'était long ! Elle m'a posé beaucoup de questions mais elle savait déjà tout : depuis combien de temps j'étais là, où j'habitais, ce que je faisais dans la vie, ma situation de famille et même que j'étais sortie l'autre jour à l'oasis. Comment le savait-elle ? Elle m'avait vue, tout simplement ! Elle allait chez sa mère et m'avait remarquée. Elle

se doutait que c'était moi mais, n'en étant pas certaine, elle n'avait pas osé m'aborder.

Une mulâtresse, au visage plein et franc, s'est installée au milieu de nous sur le tapis rouge. Quand elle a attiré Malika à elle, les rides de son front se sont soulevées. Fafa lui a tendu une grosse marmite pleine de henné en poudre. Ma Slimane a malaxé la pâte sur laquelle Fafa versait de l'eau. Ses mains s'enlisaient dans le mélange vert, puis ressortaient énormes, puissantes. Elle a saisi les poignets de Malika et les a badigeonnés généreusement ainsi que les mains. Puis elle les a enfermés dans un torchon blanc. Elle a fait de même pour les pieds.

Mama a distribué des petits bols pleins de henné, et les jeunes filles se sont agenouillées devant les vieilles qui ont appliqué la pâte sur les mains et sur les pieds. Plus une femme n'a bougé et Ma Slimane, la mulâtresse, a raconté une histoire. Nous avons écouté. Elle a dit :

— Dans le désert, pays de sécheresse et de feu, une petite fille s'en alla. Ses parents étaient morts du typhus et, la nuit de leur mort, une voix lui avait conseillé de marcher en direction du sud. Alors, obéissante, la jeune fille à la peau plus blanche que le lait, dont les seins étaient comme deux pommes de vie, se mit en route. Elle marcha, marcha encore, jour et nuit. Elle ne s'arrêtait que peu de temps pour dormir. Dans le sable, elle creusait sa place et s'endormait. Elle repartait le matin. Un jour, elle se demanda si elle n'avait pas rêvé, rêvé trop fort, rêvé trop haut. Et si j'avais inventé cette voix ? se disait-elle. Qu'allait-il advenir ? Elle avait deux petites jambes frêles comme des branches d'olivier. Elle continua vers le sud. Le soleil lui chauffait la tête, elle se couvrit de sa robe. Il chauffait tant que sa peau fut brûlée. De blanche comme le lait, elle devint noire comme le charbon. Un jour, se penchant sur un mirage qu'elle avait réussi à rattraper, elle se vit en reflet et ne se reconnut plus. Est-ce possible, se dit-elle, que je sois une

autre ? Elle ne répondit pas et elle continua à marcher, marcher, marcher encore. Tout à coup, au loin, elle aperçut un palmier et une caravane de chameaux. Mais, comme elle s'approchait, la caravane s'éloignait, s'éloignait toujours. Elle n'était pas sottte ; elle comprit qu'il s'agissait cette fois d'un vrai mirage. Alors elle pleura, pleura beaucoup, et ses larmes tombèrent sur le sable. Elle se courba, fit un petit trou, vit que ses larmes s'accumulaient et devenaient rivière. Alors elle but toutes ses larmes. Elle avait si soif qu'il ne lui restait rien, sauf une toute petite flaque. Aussitôt, elle vit venir un bel oiseau blanc. Il but le reste et, comme il la remerciait d'avoir pleuré, elle lui demanda ce qu'elle trouverait plus au sud, s'il connaissait l'endroit où elle allait. Il voulut plus de détails. Elle ne put lui en donner. Mais il promit d'aller regarder et de revenir le lui dire. La petite fille continua. Elle n'avait pas mangé depuis longtemps et les forces lui manquaient. S'approchant d'un palmier, elle cueillit les dattes et les mangea. A peine les eut-elle avalées que l'arbre disparut. Elle se dit que sa voix était peut-être magique et, avec les dattes, doigts de la lumière, elle recouvra ses forces. Quand l'oiseau revint, il avait sous ses ailes des cacahuètes qu'il avait trouvées dans le sable. Il avait bien vu un endroit qui lui semblait habité, mais il était très loin. Elle devrait donc marcher encore un peu ! Puisqu'il avait porté les cacahuètes, peut-être pourrait-il la porter ? Il atterrit alors et se pencha. La petite glissa ses deux pieds sous les ailes qu'il avait déployées et ils s'envolèrent, elle tenant le cou de l'oiseau pour ne pas tomber. C'est ainsi qu'ils volèrent. Des jours et des nuits. La petite n'était plus seule. Enfin ils arrivèrent en un endroit où avait poussé un arbre gigantesque. Dès qu'il se posa sur l'une des branches, l'oiseau vit que cet arbre donnait des oranges, des pommes, des poires, des abricots. Tant de fruits sur un seul arbre ! Alors ils décidèrent de vivre à cet endroit. Au fur et à mesure qu'il picorait et qu'elle mangeait, d'autres fruits

mûrissaient. Et au pied de l'arbre une rivière se mit à couler ; on l'appelle encore l'oued magique. La petite fille fut récompensée de ses efforts. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Comme ils étaient sur l'arbre depuis de longs jours, l'oiseau dit qu'il devait repartir vers le nord. C'était un oiseau migrateur. Elle s'envola donc avec lui et, en arrivant dans les régions habitées, il l'appela l'oiselle et il devint son oiseleur.

Ma Slimane s'est arrêtée de conter. Nous nous sommes allongées là où nous nous trouvions. Mama a apporté des couvertures pour nous recouvrir, et nous avons passé la nuit, sans ôter nos robes, les unes à côté des autres. Inaame et Mina m'ont demandé comment se déroulaient les mariages dans mon pays. Elles ont souhaité y participer, mais à une seule condition : elles iraient voilées car elles ne voulaient pas que les hommes de là-bas les regardent. De même elles rêvaient de venir chez moi, si je leur promettais de ne pas inviter d'hommes. Sans voile, Inaame se sentait comme nue. Je me suis endormie avec la femme de l'orfèvre derrière ses sept portes. Le mariage allait durer sept jours.

Malgré la chaleureuse présence d'Inaame qui me tenait la main, j'ai fait un curieux rêve. J'avais, autrefois, connu une femme grande et maigre, plus maigre que Kunsa et qu'on ne voyait jamais seule. Elle se déplaçait toujours avec ses cinq chats et ses cinq chiens. Chiens à droite, chats à gauche, qu'elle tenait en laisse. Dix laisses. Cette femme, qui avait fait forte impression sur mon enfance parce qu'elle était originale et que personne, jamais, n'entraît chez elle, m'apparut dans une pièce peinte en noire. L'unique objet de cette pièce était un hameçon solide, peut-être même un crochet en fer, fixé au centre du plafond. Elle y suspendait ses laisses, s'immisçait au cœur de la ménagerie. Les animaux s'enchêtraient dans une extraordinaire confusion, mélangeant leurs laisses. Cul par-dessus tête. Amas de chair. Je les vis la lécher, se coucher sur elle et j'entendis cris, aboiements et miaulements.

Ma Slimane est arrivée au milieu de la matinée sans le voile. Les femmes allaient et venaient, parlaient, buvaient le café. Les jeunes filles se coiffaient les unes les autres. Inaame disciplinait ma chevelure en une multitude de nattes, séparées par une raie médiane. Elle espérait qu'ainsi je passerais inaperçue des femmes de la famille du mari de Malika.

Nous nous sommes assises en rond. Malika s'est installée devant Ma Slimane. Elle savait qu'elle devait offrir un visage lisse, être réservée, obéissante. Mais Ma Slimane le lui a rappelé à voix haute, s'assurant d'un regard circulaire de l'approbation complice des vieilles qui l'entouraient. La mulâtresse a posé sur le dos de Malika une couverture de laine violette, noire et blanche, finement tissée. Puis une seconde, identique, sur la poitrine, et elle les a fixées ensemble au niveau des épaules avec deux superbes fibules d'argent massif. Elle a suspendu sur la poitrine un collier fait d'une multitude de petites boîtes métalliques contenant des parfums et des amulettes. Porte-bonheur en boîte.

Ma Slimane a extirpé d'un petit panier tout un attirail d'artiste peintre : crayons, bâtons, poudres, pâtes. Sur les joues blanches, elle a appliqué la pâte rouge, sur le front de la poudre verte, en forme de deux petits ronds. Entre les ronds, avec de la pâte blanche elle a tracé un V

renversé qu'elle a coiffé de deux points noirs. Elle s'est reculée. Puis elle a effacé les points noirs, peaufiné les ronds verts, redessiné le rouge des joues. Elle a offert à Malika un bâton d'écorce de noyer pour oranger les lèvres.

Tout en restant assise, Ma Slimane a aidé Malika à se lever et l'a fait tourner comme une toupie. Les femmes regardaient. Elles ont acquiescé. J'étais trop médusée par cette métamorphose pour entendre ce qu'Inaame m'a dit. Irritée, elle a répété une deuxième fois : « N'est-ce pas qu'elle est belle, maquillée ? » J'ai fait oui de la tête mais j'ai eu envie d'aller retirer Malika des griffes de Ma Slimane. Les bavardages ont repris. Ma Slimane a abandonné Malika.

Où étais-je ? N'étais-je pas là dans une cité non inscrite sur les cartes ? Hors du globe ? Dans le vaste domaine de l'impossible, de l'irréel ? Et si cette émotion ressentie n'était qu'un fugace mirage ? Ah ! si je pouvais jouer les oiseleurs et, dans un traquenard, capturer l'émotion !

Ma Slimane reprenait déjà sa place d'artiste au cœur de la pièce sans fenêtre. Le papillon s'est débattu dans les filets. L'araignée a dégrafé les fibules et les tapis sont tombés. Le papillon est devenu chenille. Et on a recouvert ses anneaux d'un superbe voile blanc-soyeux-léger, tissé de brins de laine multicolores. Puis l'araignée a fait bouffer le voile au-dessus de la taille-ceinture de laine et il s'est gonflé. Tout à l'heure, les ailes se déploieront et le papillon s'envolera. Mais pas encore ! Là, comme cela ! Les ailes blanches à peine dépliées. Très bien ! Tournez maintenant ! Non, pas une fois ! Trois, quatre ou cinq ! Que toutes vous voient ! Et l'assistante, émerveillée, a admiré le modèle et complimenté l'artiste. Ma Slimane gonflait son torse gigantesque.

Nous sommes montées sur le patio. Quatre piliers peints de bleu, immenses, portaient la terrasse en ovation. D'autres femmes sont entrées que je ne connaissais

pas et elles ont, là-haut, posé leurs fesses généreuses. Les cousines, les tantes et les voisines se sont entassées, tapissant le sol de leurs corps gras ou frêles, enveloppés de robes blanches, bleues ou roses.

Malika s'est assise devant les énormes jambes de Ma Slimane qui retroussait ses manches. J'ai songé aux matrones romaines. Dans ses larges mains, elle a saisi un couffin empli de bonbons, de fèves grillées, d'amandes et de dattes. A bout de bras, au-dessus de la tête de Malika, elle l'a tourné sept fois à gauche, sept fois à droite. Puis elle s'est soulevée et a enjambé les femmes pour leur distribuer à chacune une poignée du contenu.

Malika n'avait plus rien à craindre. Ma Slimane venait de conjurer les sorts, de traquer les possibles démons. Elle était de connivence avec l'eau, les fruits, les graines, les étoiles et la lune.

Ma Slimane a encore organisé la chevelure en tresses qu'elle a rassemblées au sommet du crâne en un chignon très serré sur lequel elle a étalé une pâte parfumée. Elle y a planté sept bûchettes de bois auxquelles elle a accroché un diadème en or et trois épingles d'or. Malika fut aussi parée de deux bracelets, d'une paire de boucles d'oreilles, de cinq colliers tous en or. Elle n'a pas sourcillé. Les jeunes filles chantaient. C'était un chant pour Malika qui allait changer de clan, et quelques larmes coulaient de leurs yeux tant les paroles étaient émouvantes. Les vieilles sont restées de glace. Mais le masque de Malika s'est fissuré. Elle a pleuré. Il y eut des rayures sur le rouge des joues. Ce fut pire encore quand une jeune fille s'est levée et qu'elle a récité à vive allure un texte d'adieu. Elle avait appris par cœur ces mots qui exhortaient la future épouse à aimer, suivre son mari, tisser la laine, préparer les repas. Malika sanglotait. Les vieilles la regardaient en souriant. Ma Zohra est venue vers sa petite-fille et elle lui a dit que ses pleurs devaient cesser, que les grandes émotions doivent rester secrètes, qu'elle n'était pas la première à se marier.

Puis elles ont préparé leurs ablutions et je me suis échappée sur la terrasse. Au-dessus du minaret, des oiseaux blancs s'envolaient. Au loin, j'ai entendu un chant qui ressemblait à celui de la fécondation des palmiers, puis les hurlements des chiens. Un orage grondait dans ma tête. J'entendis le souffle court et précipité d'une femme qui venait. Elle avait dans les bras un bébé de six mois, trop maigre. Elle me dit qu'il avait une diarrhée récalcitrante et que son père refusait de le conduire chez le médecin car il était trop avare.

— Il va mourir, dis-je.

— Eh bien, qu'il meure ! répondit-elle.

Un enfant de plus ou de moins. Je remarquai que cet enfant était du sexe féminin, et qu'il ne serait bientôt plus rien.

Des plumes blanches se dessinaient dans le bleu du ciel. L'orage est devenu symphonie. Je pensais à Malika qui devrait garder sur la tête son diadème trop lourd pendant trois semaines et aussi au chant que j'avais entendu qui n'était pas celui de la fécondation des palmiers puisque cette période était passée depuis longtemps déjà.

La corbeille de la mariée débordait d'objets et de friandises. Elle comportait de nombreux couffins. Un couffin plein de henné en feuilles, un autre de dattes, un autre encore plein d'œufs de Satan de toutes couleurs, ces boules décoratives qu'on accroche dans les chambres les jours de fête. Il y avait aussi des abricots, oranges, citrons, fleurs de jasmin, flacons d'eau de rose, d'eau de fleur d'oranger, clous de girofle, muscade et gingembre, apportés par les enfants de la future famille.

Nous étions le troisième jour et, le soir, Malika quitterait la maison.

Toutes les femmes en avaient eu le sommeil perturbé. Mama n'avait pas fermé l'œil, obnubilée par le travail qu'elle aurait à fournir cette journée-là ; Ma Aïcha avait dû conduire Ma Fatma dans la chambre des peurs car elle criait sans arrêt et Ma Aïcha se demandait pourquoi il fallait qu'elle eût une crise justement ce jour-là.

Mama expliqua que les tâches essentielles allaient consister à éplucher les carottes, les navets, les pommes de terre, les carmous, le fenouil. Les jeunes filles s'en chargeraient au rez-de-chaussée. Les jeunes femmes pétriraient le pain sur le patio, à côté des vieilles qui s'occuperaient de la semoule à couscous. Toutes se dispersèrent.

Mina m'entraîna avec elle pour éplucher les légumes. Elle n'aimait pas pétrir le pain. Elle m'adressait des sourires entendus en épluchant les carottes. Elle répétait

souvent : « Si les hommes savaient ! » et la paume de sa main étouffait ses rires. Elle en profita aussi pour me raconter sa nuit de noces dont elle avait un fort mauvais souvenir. Pour Mina, l'acte sexuel était une véritable corvée, ce qui ne l'empêchait pas de faire à ce sujet des plaisanteries gaillardes.

Sur le patio, l'activité était intense. D'un côté, il y avait Ma Zohra, Ma Aïcha, Messaouda qui tamisaient et roulaient la semoule, en parlant haut et fort. De l'autre, Inaame, Myriama, Zina qui finissaient de pétrir. Il y avait déjà plus de cinquante pains. Certains étaient cuits, d'autres cuisaient sur les plats de terre posés sur quelques réchauds.

J'eus une grande envie de rire lorsque j'aperçus Lalla Ikram, une deuxième mulâtresse qui accompagnait Ma Slimane. Elle portait une robe courte à fleurs et des chaussettes blanches et remuait avec un bâton de bois, long comme une canne, la sauce qui bouillait dans une gigantesque marmite. Les jambes écartées, Lalla Ikram s'appuyait en cadence tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, comme pour donner le rythme de la cuisson. Son visage disparaissait dans un épais nuage de vapeur.

Inaame, flanquée d'Aouicha, qu'elle avait installée à califourchon sur sa hanche gauche, continuait à pétrir avec une remarquable dextérité. Hadda, embellie par le khôl, s'était accroupie, avait coincé Baya entre ses cuisses et se laissait mordiller le sein droit, étiré et flasque, tout en malaxant la semoule.

Mina, qui m'avait suivie jusque sur le patio, me poussa et, les regardant, retint un fou rire, comme une petite fille, en masquant son visage avec ses mains.

Au début de l'après-midi, tout était en place : les légumes cuits, le couscous fumant, les pains chauds, blonds et lisses.

Dès que les femmes sont entrées, Mama et Fafa ont servi le couscous dans de petits plats de bois. Devant chacun de ces plats, nous nous sommes regrou-

pées par quatre. Malika a pris son repas avec les vieilles et Ma Fatma est sortie de la pièce où elle était enfermée pour manger un peu. Elle regardait toujours dans l'ail-leurs.

Mais nos ripailles auraient été bien ternes si Ma Slimane et Lalla Ikram, quittant leurs occupations, ne s'étaient mises en devoir de raconter quelques histoires drôles qui firent oublier à Ma Aïcha qu'elle était réellement malheureuse, à Kounsa qu'elle était trop maigre, à Mina qu'elle était peut-être stérile, à Inaame que son mari ne l'emmènerait sans doute jamais en France, à Ma Zohra qu'elle était déchirée par d'affreuses douleurs au ventre, à Fatima l'âge de l'ombre, à Soraya la perte de son amie et cousine et à Malika son mariage. On riait beaucoup de tous les contes que l'une ou l'autre avait peut-être inventés.

La plupart des femmes changèrent de tenue, se toiletèrent, se maquillèrent, se parfumèrent, se coiffèrent. Elles portaient maintenant un pantalon bouffant serré aux chevilles, assorti à la couleur de leur robe. Tissu que le mari avait choisi. Puis elles se regroupèrent enfin dans la grande pièce où Mama avait entassé dans un coin quantité de têtes de brebis destinées à être mangées le lendemain.

Mama déroula un immense tapis blanc au sol. Un grand silence se fit. Ma Slimane offrit à Malika une pierre oblongue. Mama prit dans le tas des têtes amoncelées dans tous les sens la plus belle, celle qui avait les yeux ouverts et comme vivants, et la posa sur le tapis, devant sa fille. Malika, dans un geste noble, souleva son bras le plus haut qu'elle put et, avec la pierre, asséna un coup violent sur ce qui restait de cette pauvre bête. Elle rata son coup et dut recommencer deux fois. Enfin, la cervelle jaillit avec le bruit fantastique de l'os brisé. Une effervescence insolite s'ensuivit. Les jeunes filles se précipitèrent pour s'emparer d'un peu de cette substance blanche et pâteuse issue du crâne éclaté. Elle se mirent à

courir et se badigeonnèrent les lèvres. La maison de Ma Aïcha était pleine de hurlements et de rires, de bousculades, d'éclaboussures de cervelle. Nacera avait de cette bouillie sur les cheveux, Soraya sur les joues. J'en avais sur le cou.

Le jeu cessa. Il était sérieux. Ne trouveraient à se marier que les jeunes filles qui avaient goûté la cervelle. Chacune ne manqua pas d'avoir une pensée attendrie pour Malika qui avait dû s'y reprendre à deux fois, ce qui laissait présager le pire sur le caractère de son mari. On disait que, si la mariée faisait éclater le crâne du premier coup, son homme possédait un caractère tendre.

En fin d'après-midi on frappa. Mama et Malika s'avancèrent vers la porte qui ne s'ouvrit pas. Nous avons entendu, de l'autre côté, un homme lire un texte, un autre dire oui, et Malika et sa mère ont répété la même chose. Les hommes venaient de conclure le mariage. Ils ne se sont pas attardés. Mama est revenue au centre de la pièce. Son teint était plus pâle qu'à l'ordinaire. Je devinais l'intense émotion qu'elle venait de ressentir à l'idée de perdre sa fille. Elle a servi le thé avec des rahat-loukous et des makrouts.

Malika fut encore une fois maquillée, habillée, peinte. Les femmes qui étaient venues pour cela l'ont contournée plusieurs fois, l'ont admirée, l'ont palpée. Elles s'exclamaient en voyant les bijoux, pouffaient de rire, criaillaient de satisfaction, se tapotaient les cuisses d'aise. Inaame allait et venait d'une pièce à l'autre, d'un pas sûr, le geste ample. Mina balançait ses jambes comme si elle allait se mettre à danser. Je l'entendais marmonner une chanson. Malheureusement, il n'y eut pas de danse. Les vieilles s'étaient opposées à cette manifestation trop libre du corps, qui devait rester un temple austère voué aux hommes.

Je m'éclipsai sur la terrasse. Là-haut, la lumière était translucide, nette ; le ciel étonnamment bleu, sans un nuage. Les enfants s'amusaient à sauter d'une terrasse à

l'autre et j'entendais le brouhaha de la fête. Quelle immense joie j'aurais si tout s'effaçait, si chaque vie pouvait à loisir être chamboulée, si le livre aux scorpions séchés existait ! J'étais la corde de l'arc libérant la flèche indestructible qui allait percer avec un bruit sauvage la forme arrondie de l'horizon, en renversant l'univers...

Quand je redescendis, Ma Slimane donnait la dernière touche à son chef-d'œuvre. N'ignorant pas que les hommes détestaient la surcharge en matière de maquillage, elle effaçait toutes les peintures et n'appliquait qu'un peu de rouge sur les joues et du khôl sur les yeux. Cette fois, tous les regards convergeaient vers Malika. Ma Slimane la fit tourner plusieurs fois, et, lorsque toutes l'eurent suffisamment touchée, elle abaissa sur son visage un voile blanc que le mari soulèverait dans la nuit. Dès lors on ne vit plus Malika ; Ma Slimane l'avait étendue près d'un pilier. Là, elle devait ne plus bouger.

Pour tromper la longue attente qui devait suivre, Ma Slimane raconta comment les Noirs étaient devenus noirs, comment elle avait pris la couleur du chocolat, de quelle façon l'univers avait éclaté et quand le monde finirait. Lalla Ikram raconta des histoires que les hommes jamais n'entendraient et le monde des femmes, à jamais coupé de l'autre, explosa de rires.

Très tard, cette nuit-là, au moment où Mama se demandait, inquiète, si les femmes de l'autre famille n'avaient pas renoncé à venir chercher sa fille, trois coups retentirent sur la porte. Sept femmes sont entrées mais n'ont pas quitté leur voile : elles étaient pressées. Toutes les femmes de la maison de Ma Aïcha se sont levées et Inaame m'a vite enveloppée dans un voile. « Tu seras la septième ! » me chuchota l'une d'elles. J'appris bien plus tard que la famille avait délibéré pour savoir si je devais ou non accompagner Malika dans sa nouvelle maison.

Ma Slimane s'est agenouillée et a chargé Malika sur ses épaules. Elle s'est appuyée sur une jambe, puis sur l'autre, s'est soulevée, immense. Elle a ouvert la porte de bois, et les quatorze femmes se sont enfoncées dans les ruelles obscures.

Il n'y avait pas de lune. A pas feutrés, félins, nous avons frôlé les murs des maisons. Il n'y eut pas de bruit. Le sable était chaud sous nos pieds nus. Devant, Ma Slimane s'essoufflait. Lalla Ikram fermait la marche. Les ruelles étaient désertes. La nouvelle maison de Malika était très loin au cœur du *ksar*, du côté du minaret.

Nous nous sommes arrêtées devant une maison. Quelqu'un a ouvert la porte en bois lourd. Ma Slimane s'est agenouillée, s'est arc-boutée pour décharger Malika sur

le seuil. Inaame m'a poussée dans l'escalier qui conduit au patio. Là-haut, nous nous sommes penchées au-dessus de l'ouverture grillagée, qu'aucun sac de jute ne recouvrait, et nous avons regardé.

Au-dessous, Ma Slimane défilait devant une dizaine de femmes assises. Devant chacune, elle découvrait le visage de Malika puis laissait retomber le voile. Elles s'extasiaient les unes après les autres sur la beauté de la mariée, qui ne disait mot, ne bougeait ni les yeux ni les lèvres. Ma Slimane et Malika nous ont rejointes sur le patio. Lalla Ikram a ouvert la porte basse d'une chambre et elle y a poussé Malika. Sur le lit très haut elle l'a installée, toujours voilée. Nous nous sommes approchées.

La chambre était minuscule ; les murs étaient recouverts de tentures tissées à la maison de Ma Zohra et que Mina était venue suspendre. Une cretonne à fleurs roses, à laquelle étaient fixés des œufs de Satan, drapait le plafond. Il y avait aussi une large frise de petits couffins bordés de laines multicolores, emplis de grenades et d'oranges, et une superbe coupe en peau de chèvre suspendue par de la laine tressée et recouverte de longues franges de clous de girofle. C'était le cadeau de Mama, l'afrad dans lequel le mari devrait boire l'eau maintenue fraîche. Lalla Ikram a posé sur le lit un plat de couscous recouvert d'un torchon blanc savamment noué. Le mari y goûterait dans la nuit pour se faire une idée de la façon dont sa femme travaillait. Elle n'a pas oublié non plus la courge séchée dans laquelle Inaame avait versé un breuvage de sa composition : de la fleur d'oranger et du miel.

Déjà Ma Slimane s'enfermait avec Malika dans la boîte de couleurs. Elle lui recommandait maintenant d'être pudique et de ne répondre pendant trois jours que par un signe de tête, et pas plus, à l'homme qui l'épousait. Elle est sortie et s'est assise avec nous au pied du pilier, non loin de la porte de la chambre.

— N'a-t-on rien oublié ? demanda Ma Slimane.

— Rien, non, répondit Lalla Ikram.

Nos voiles cachaient nos visages. Nous étions blotties les unes contre les autres. Nous ne parlions pas. Le silence n'en finissait pas de s'alourdir, éternisant l'attente. Le patio avait la couleur bleue des ciels de théâtre. Inaame m'a serré la main très fort et j'ai su alors que nous n'étions pas dans un décor de carton. Lalla Ikram a toussoté trois fois et il y eut ensuite une grande agitation. En bas, les femmes avaient cessé de se taire et, dans l'escalier, des pas ont retenti.

D'un seul œil, j'ai vu, pendant un instant trop court, un homme qui jetait ses sandales sur le seuil et entraît brutalement dans la chambre de Malika. Il portait une djellaba blanche. C'était un homme plutôt petit et maigre.

Puis trois hommes sont arrivés, vêtus de blanc. Ils ont regardé vers nous, sont restés debout devant la porte. Un moment après, elle s'est entrouverte et la main de l'homme a tendu aux autres qui attendaient la courge au breuvage sucré. Ils ont bu, redonné la courge et la porte s'est refermée. Des prières se sont élevées. Il fallait que ce mariage soit sous le signe de la baraka. Les femmes faisaient silence et fixaient les trois hommes qui psalmodiaient. Puis ils sont partis, rassurés. Si la mariée avait été trouvée femme, ils l'auraient su. Ils avaient eu la décence de ne pas brandir le drapeau taché comme je le redoutais. Ce n'était pas la coutume ici. Les vizirs descendaient les escaliers. Ma Slimane s'est couchée juste devant la porte des mariés pour intervenir en cas de besoin. Nous l'avons saluée et nous nous sommes enfouies dans la nuit noire à la suite de Lalla Ikram.

A la maison de Ma Aïcha, les vieilles dormaient déjà depuis longtemps. Seule Mama était encore debout ; elle voulait savoir comment était le mari de sa fille puisqu'elle ne faisait pas partie du convoi. Elle m'a pressée de questions. J'ai balbutié en pensant à cet homme qui avait la tête dure. Inaame, Mina, Myriama, Fafa et Zina ne disaient rien. Je cherchais ce que je pouvais bien dire à la mère de Malika et je ne trouvai à bredouiller qu'une phrase stupide :

— Il porte des lunettes.

Elle a paru satisfaite de ma réponse et elle s'est tue.

Inaame et Mina m'ont dit que jamais le marié ne s'était arrêté si peu de temps devant les femmes. Qu'habituellement elles avaient tout loisir de le regarder bien avant qu'il n'entre chez sa femme ; elles voyaient là un mauvais présage.

Beaucoup plus tard, j'ai appris que cet homme était déjà le père de deux enfants et que Malika était sa troisième femme. Il avait, disait-on, répudié la première à cause de son visage disgracieux et la deuxième à cause d'une maladie incurable. Mais il avait beaucoup d'argent. En m'endormant, j'ai repensé au regard vainqueur que les femmes de la famille de l'époux nous avaient jeté au moment où nous avions franchi le seuil de leur maison.

Le lendemain, la mélancolie de Soraya avait gagné d'autres jeunes filles. Nous étions tristes et comme dépouillées. Inaame, Mina et Myriama partaient passer la journée avec la jeune mariée mais, à cause d'une superstition sur le nombre des femmes, je n'ai pas été invitée.

Messaouda a raconté d'autres histoires. J'ai parlé avec Ma Zohra et Ma Aïcha. Dans la matinée, Lalla Ikram, qui était de ces femmes qui flairent, me voyant un peu désespérée, m'a proposé d'aller rendre visite à Malika. Une vieille nous a accompagnées.

Je n'ai pas reconnu les ruelles, ni même la maison. Nous avons croisé d'autres femmes, bâchées elles aussi. Dans la chambre nuptiale nous avons trouvé les quatre femmes qui bavardaient. J'ai soupçonné Mina, à son sourire, d'avoir raconté des histoires espiègles. Malika n'était ni griffée ni rayée, mais son visage était impassible. Son mari, parti depuis le matin au *ksar*, ne rentrerait que le soir. Tous les autres jours, ce serait la même chose. La vie entière. Malika changeait de rêve.

La fête n'en finissait pas. Le lendemain encore, les femmes mangeraient. D'ici au septième jour, elles resteraient entre les deux maisons.

Au cours de l'après-midi, Inaame est revenue avec nous chez Ma Aïcha. Le lait, là-bas, coulait à flots, les dattes étaient belles. On disait que la saison serait clémente pour la récolte ; l'oued avait porté ses fruits. Hadda donnait le sein à Baya ; Messaouda racontait ; Ma Aïcha, qui ne supportait plus Ma Fatma, l'avait enfermée un moment. J'eus soudain l'impression que ces femmes, devenues mes amies, se pétrifiaient, que le temps s'épaississait, que les murs aveugles qui les dissimulaient les fanaient à jamais. Cette sensation d'une éternité figée raviva en moi la peur immense de l'immobilité. Il me fallait partir. Elles étaient en famille, un peu en fête et c'est pour cela que je me suis décidée à le faire. Il m'était plus facile de partir de chez Ma Aïcha. L'atmos-

phère qui régnait étoufferait la tristesse de mon départ qui serait soudain et sans épaisseur, comme mon arrivée.

Ma Zohra m'a serrée contre elle en me mettant en garde contre les hommes que je risquais de rencontrer dans la rue et à Alger. Inaame a laissé échapper des larmes mais, quand elle a essuyé les miennes, les siennes ont disparu. Elle me plaignait de partir seule. Hadda n'a pas eu d'effusion pour moi et j'ai pensé que je n'en avais pas eu assez à son égard. Je n'avais jamais vu Fatima expansive : elle m'a sauté au cou. Soraya a confondu la tristesse de mon départ avec celle d'avoir perdu Malika.

Dans la ruelle, les enfants m'ont accompagnée en sautant et en riant.

Le marché grouillait d'hommes et d'enfants. J'y ai aperçu les vizirs de la veille. Le soleil tapait, blanc, impitoyable. Il me fallait fuir vite cette foule bigarrée.

Seule je possédais le pouvoir d'arriver, de partir. De quel droit étais-je là ? Mais c'était un homme qui m'avait, un jour, posé cette question. Les femmes, elles, m'acceptaient comme j'étais et ne posaient pas la question de savoir pourquoi je venais et quand je parterais. Il suffisait pour elles de savoir que j'existais quelque part.

Abderrahmane m'a abordée et il m'a remis une lettre qui venait de France. Qu'ils se rassurent, j'arrivais ! Je quittais ce pays qui n'était pas le mien mais je leur dirais la chaleur dont on m'avait entourée et l'indifférence qui rongait là-bas jusqu'au plaisir de vivre. Oui, j'allais rentrer. Rentrer tout de suite.

— Tout est « désordé » ! me dit Abderrahmane qui avait insisté pour me conduire à l'arrêt des cars.

Il était triste, et son amertume me rappelait celle de Mabrouk, celle d'Ali. « Il est malade de sa cruauté », m'avait dit un jour Mabrouk en parlant de son frère Aïssa. Ce visage et ces mots m'amenaient à me consoler d'être du côté où l'on rit, du côté des femmes. Non, je ne voulais pas retourner à l'oasis, même si les dattes maintenant y étaient mûres. Je n'aurais pas apprécié de m'y promener. Partir, et partir vite. Mon ventre me fai-

sait mal comme si un œuf de Satan, un œuf pondu le jeudi, y avait élu domicile.

Sur la route qui conduisait à Alger, le car roulait très vite. Défilait des paysages uniformes et désolés. Je m'étais assise à côté de la seule femme déjà installée. Elle m'avait invitée du regard. Ses grands yeux noirs cernés de khôl me souriaient. Un petit triangle blanc brodé voilait son nez et sa bouche jusqu'au menton, à la manière de la capitale.

— Je suis coordinatrice de l'Union nationale des femmes algériennes, lança-t-elle.

Puis, voyant mon étonnement, elle enchaîna :

— Le voile n'est qu'un symbole, vous savez, une protection bien pratique parfois. Mieux que les murs !

Son rôle consistait à informer les responsables des quartiers, élues démocratiquement, de tout ce qui se passait politiquement dans le pays, à organiser des élections, à mener des réunions, à aider les femmes illettrées et démunies devant les services administratifs.

— La femme qui a combattu pour la libération nationale a un rôle à jouer dans l'évolution du pays, disait-elle.

L'exemple des femmes combattantes venait chaque fois étayer les discours politiques. Pourtant, personne n'ignorait que, depuis la libération, les femmes de nouveau se terraient dans les maisons partout dans le pays. Mais cette femme contribuait au changement, et jamais je n'en avais entendu parler, ni dans une famille ni dans l'autre.

Comme si elle sentait les questions se dessiner sur mes lèvres, elle reprit :

— Hélas ! à peine un quart de nos adhérentes sont des Berbères. Elles sont veuves ou divorcées. Notre devise est de ne pas les bousculer.

Déjà nous traversions la steppe et son immensité. Ça et là, on voyait des tentes d'éleveurs et des nomades poussant leurs troupeaux vers d'autres pâturages.

— Mon mari est très vieux, continuait ma voisine,

il ne se rend compte de rien mais c'est tant mieux car il est très jaloux et j'ai dû lutter pour qu'il me permette de prendre ce travail. Je le regrette, car je n'ai guère eu le temps de me consacrer à mes six enfants. J'ai quarante ans et je souhaite avoir vite les cheveux blancs pour m'occuper enfin de mon foyer. Si seulement j'étais née naïve et soumise comme les femmes d'ici ! Savez-vous que leurs maris les trouvent si niaises qu'ils paient des femmes arabes pour leurs jeux sexuels ?

Je ne pus lui dire que je connaissais ces femmes-là, et que la réalité n'était pas tout à fait comme elle la racontait. Je préférais l'écouter, la regarder dessiner des formes avec ses mains et ses bras. Elle avait la rondeur gracieuse des femmes généreuses. La sympathie qui nous gagnait ne nous permettait pas pourtant d'avouer notre pessimisme. Afficher cette pensée aurait figé le mince espoir que nous avions.

Mon séjour chez Ma Zohra n'avait rien changé à leur vie. Tout se passait comme si j'avais vécu un rêve. Mais qui bousculerait l'ordre établi ? Ni ma voisine voilée de l'U.N.F.A. ni moi. Le temps peut-être qui transforme tout, imperceptiblement...

L'une et l'autre, nous regardions les champs. Le car traversait maintenant des zones habitées. Au loin, une femme marchait, un enfant posé sur sa hanche. Son corps élancé me rappela celui d'Inaame, sa démarche noble.

— Il faudrait, reprit lentement ma voisine, il faudrait que les femmes parlent et parlent encore avec l'extérieur.

Ce disant, elle désignait l'horizon et dans ses yeux brillait une lueur furtive d'espoir.

Au fur et à mesure que l'on approchait d'Alger, les prés verdissaient. Il y avait là des saisons, des plantes et des fleurs qui, au soleil, s'épanouissaient comme elles voulaient. Et aussi des vaches qui broutaient. Ma Zohra avait habité là dans son enfance.

Au *ksar* sonnait l'heure de la prière...

## EPILOGUE

Plus d'une année avait passé. Cette fois, j'arrivai par surprise chez Ma Zohra, sachant que je les trouverais toutes là. Le soir finissait. Je frappai à la manière des femmes. Trois coups à plat. Inaame elle-même poussa la lourde porte et, me voyant, laissa échapper un cri d'étonnement et de joie. Elle referma ses bras sur moi, couvrant mon visage de baisers. Ma Zohra et Hadda, qui l'avaient entendue crier mon prénom, accoururent, tout sourire. Les trois s'accrochèrent à moi, par une main, une épaule et un bras, m'entraînèrent dans la pièce. Rien n'avait changé. Ni le décor, ni les femmes, ni même le ventre de Hadda qui était à nouveau rond. Je repris ma place près du métier à tisser comme si elle était encore chaude de la veille. Je répondis aux questions sur le voyage, la famille.

Une explosion de rires salua les premières paroles de Nour Eddine, enregistrées chez moi, sur cassette. Il donnait des nouvelles à toutes, s'excusait de ne pas écrire, parlait aux unes et aux autres. Ma Zohra voulut écouter plusieurs fois. Pendant ce temps, Inaame me montra les robes qu'elle cousait. Ce nouveau métier lui rapportait un peu d'argent, utile à la maison. Puis elle me parla de la famille. Soraya, elle aussi, avait été mariée, à un étudiant en sociologie. Kounsa était morte.

— Les enfants sont à l'oasis, viens, nous allons dormir sur la terrasse ! s'empressa de me dire Inaame.

Cette idée l'enthousiasmait. Elle me déconcertait. Que dirait Ma Zohra ? Inaame sourit à mes scrupules et ramassa prestement couvertures et tapis. Elle emporta même un long couteau, qu'elle glissa, là-haut, sous l'oreiller :

— C'est pour tuer l'homme qui osera escalader la terrasse, chuchota-t-elle.

Puis, se faufilant sous la couverture :

— Je n'ai pas du tout confiance en eux. Ils ont mauvaise réputation.

Je m'étonnai de son audace.

À l'aube, les psalmodies du muezzin me réveillèrent. Inaame, endormie, tenait toujours ma main. Elle ne se leva pas pour la prière. Elle portait une robe rouge, la couleur du danger, celle aussi de l'impureté au sens des hommes.

Dès qu'elle s'éveilla, elle me demanda de lui apprendre quelques mouvements de gymnastique afin de perdre ses rondeurs. En bas, Ma Zohra était déjà en train de manipuler les touches du magnétophone pour écouter son fils et elle s'exerçait à lui répondre. Dès qu'elle me vit, elle abandonna la cassette pour le mikado et m'obligea à jouer avec elle une bonne partie de la matinée. C'était là son tout premier jeu et elle éprouvait un vif plaisir à déplier sa main pour lâcher les baguettes de bois qui s'écroulaient en désordre les unes sur les autres. Elle trichait facilement mais surveillait de près tous mes gestes, s'écriant, chaque fois que je remuais le tas : « Bougé ! », comme si, en arabe, il n'avait pas existé de mot plus évocateur !

En fin de matinée, Inaame s'enveloppa dans son *haïk* et m'empaqueta à mon tour. Ma Zohra venait de convier Hadda à une autre partie de mikado et se chamaillait déjà avec elle. J'attendais que la matriarche se lève mais Inaame m'entraîna vers la porte. Dans la ruelle, je réa-

lisai que nous étions bel et bien seules ! Inaame marcha très vite jusqu'à une petite place, que je ne connaissais pas, où un vieux bus stationnait. Devant la porte arrière se bouscullaient un grand nombre de silhouettes blanches. Nous allions prendre le bus pour aller à l'oasis ! Je n'en revenais pas.

Un démarrage brutal renversa les femmes les unes sur les autres. Un seul homme gesticulait au beau milieu des formes blanches remuantes qui le cernaient. Submergé, bousculé, il s'était mis à siffler à tue-tête à chaque arrêt pour se donner une contenance. Entre-temps, il arrachait nerveusement la monnaie des mains qui s'extirpaient péniblement des tissus blancs. Des chats miaulaient que l'on ne voyait pas, des bébés pleuraient que l'on apercevait à peine au milieu des femmes drapées.

Le jardin où Inaame me conduisit n'était pas très éloigné de la mosquée près de laquelle le bus avait stoppé, libérant le flot des femmes. Au bout du jardin, elle me précéda dans une maison basse et se dirigea vers la terrasse.

Une quinzaine de petites filles, assises en tailleur, parmi lesquelles je reconnus Aouicha, suivaient des yeux les gestes d'une jeune femme souriante. Elle déplaçait une baguette de bois sur un gigantesque tableau noir pour désigner les mots français les plus simples. Elle interrompit sa leçon et vint chaleureusement à notre rencontre, comme si elle nous avait attendues. Elle m'expliqua qu'elle était la femme du frère de Mahrez et que, si elle connaissait si bien ma langue, elle le devait à ses parents qui avaient toujours habité le nord du pays et l'avaient incitée à jouer avec des petits Français.

— J'essaie de ne pas perdre mon temps, pour ne pas penser trop. J'aurais préféré être sage-femme mais mon mari ne m'a pas autorisée à le faire car le stage a lieu à l'hôpital, là où l'on rencontre des hommes.

Inaame tentait de deviner le sujet de notre conversation. Elle avait, au risque de me perdre un peu, tenu

à me conduire à celle qui parlait ma langue. La semaine précédente, Inaame avait dicté à la jeune maîtresse une lettre à mon intention. Elle m'y racontait sa joie d'avoir eu gain de cause auprès de son mari pour envoyer Aouicha suivre les leçons chez sa cousine. A cause de son savoir, cette dernière était particulièrement respectée. Son idée de faire l'école chez elle ouvrait des perspectives. Grâce à elle, Aouicha parlerait bientôt trois langues.

Dans le camion de son oncle qui nous ramena le soir à la maison de Ma Zohra, je remarquai que la petite fille avait perdu sa timidité. Elle s'adressait, sans gêne aucune, à l'homme qui nous conduisait. Karim, au contraire, était devenu craintif, parlait peu. Cet après-midi-là, il s'était éclipsé seul dans les jardins.

Les sœurs de Nour Eddine et les enfants, avertis de ma visite, étaient venus aux nouvelles. Je les trouvai en train d'écouter les mots de Nour Eddine, assis en rond autour de Ma Zohra qui manipulait les touches. Il y avait là Mama, Fafa, Ma Aïcha, Fatima et Malika. La petite Fatima était toujours à l'âge de l'ombre, mais c'est la jeune mariée que je ne reconnus pas. Elle avait, sans attendre d'enfant, pris la forme arrondie de la perdrix, ce gallinacé qui vole peu et sait se contenter de trotter sur la terre.

## GLOSSAIRE

- Allah'akbar* : Allah est grand. Premiers mots de la prière musulmane.
- Baraka* : la chance.
- Cardoun* : ruban de couleur qui cache les cheveux.
- Chebka* : le filet. Plateau rocheux raviné par les oueds.
- Cheurba* : soupe épicée composée de légumes et de viande.
- Chibani* : le vieux; *chibania* : la vieille. Les grands-parents sont appelés ainsi sans nuance péjorative.
- Derbuka* : instrument de musique à percussion.
- Djemaa* : l'assemblée.
- Djinn, djnouns* au pluriel : esprits indéfinis.
- Down* : palmier nain dont on tresse les feuilles pour faire des nattes et des couffins.
- Ghassoul* : argile rose utilisée pour les cheveux.
- Haïk* : voile de laine ou de coton que les femmes portent dans la rue.
- Imam* : l'homme qui dirige la prière à la Mosquée.
- Kanoun* : récipient de terre cuite contenant des braises, utilisé pour le chauffage et la cuisine.
- Khalti* : ma tante.
- Ksar, ksour* au pluriel : la citadelle.
- Mektoub* : le destin; ce qui est écrit.
- Terfes* : truffes des sables.
- Ya rabbi* : pourrait être traduit par : « Mon Dieu ! »

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE  
4 MAI 1981 SUR LES  
PRESSES DE LA SIMPED  
POUR FLAMMARION ÉDITEUR  
A PARIS

Numéro d'éditeur : 9445  
Numéro d'imprimeur : 6893  
Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 1981